=P VII a. 14=
Heeresbücherei Wien
I 104.851

LIBRARY
Brigham Young University
RARE BOOK COLLECTION
Rare
DC
133.6
.C75
1791
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22883 3536

1) Der Aufseher über die Bibliothek der königl. Sächsischen Militär-Akademie darf kein Buch aus ihr verleihen, ohne daß ihm vorher eine vom Commandanten der Akademie genehmigte Quittung eingehändigt sey.

2) Eine solche Genehmigung gilt nur auf einen Monat vom in der Quittung bemerkten Tage an. Wer ein Buch noch länger behalten will, muß noch vor Ablauf der Zeit, abermalige Genehmigung für einen Monat nachsuchen.

3) Der Bibliothekaufseher ist zur Erhaltung der Ordnung angewiesen, jedes Buch, welches selbst nur einen einzigen Tag über die genehmigte Zeit behalten wird, sofort durch einen Aufwärter einzufodern, dem sein zur Ungebühr verursachter Weg, vom Säumigen mit 4 Gr. zu vergüten ist.

4) Alle verliehene Bücher sind zu Vermeidung des Ersatzes mit Schonung zu behandeln; auch dürfen sie weder ohne Genehmigung des Commandanten an andere Personen verliehn, noch auch bei vorfallenden Reisen mitgenommen werden, sondern sind vorher abzugeben.

5) Lexica und seltene Bücher werden nicht aus dem Hause verliehen; wer aber von ihnen und andern Büchern im Locale der Bibliothek Gebrauch machen will, kann dieß (die Ferien und practische Uebungszeit ausgenommen) Mittwochs und Sonnabends von 8 bis 12 Uhr thun; wobei jedoch die angeschlagene Leseordnung zu beobachten ist.

MÉMOIRES
MILITAIRES
DE
LOUIS DE BERTON
DES BALBES DE QUIERS.

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/mmoiresmilitaire00cril

= P VI. 14 =

MÉMOIRES MILITAIRES DE LOUIS DE BERTON DES BALBES DE QUIERS,

Duc de Crillon, Duc de Mahon, Grand d'Espagne de la première Classe, Gentilhomme de la Chambre, avec exercice de SA MAJESTÉ CATHOLIQUE, *Capitaine Général de ses Armées, Grand-Croix de l'Ordre de* CHARLES III, *Chevalier de celui de Saint-Louis, et nommé à l'Ordre de la Toison d'or.*

A PARIS,

De l'Imprimerie de DU PONT, Député de Nemours à l'Assemblée Nationale constituante, hôtel de Bretonvilliers, Isle Saint-Louis.

1791.

I 104.851

Heeresbücherei Wien

UPR

PRÉFACE.

L'HONNEUR et la gloire sont, ou doivent être, le seul prix des Actions militaires. Les récompenses ne laissent à la postérité que des signes équivoques du mérite de ceux qui les ont obtenues. C'est sous ce point de vue que le Duc de Crillon, toujours insensible aux préférences accordées en France à ses concurrens, ne peut l'être plus long-temps au silence affecté qu'on y a gardé sur ses services, et aux récits infidèles des actions dans lesquelles il a commandé en chef.

Une entrevue que M. de Crillon a eu le bonheur d'avoir avec le Prince Henry, digne émule et frère du grand Frédéric, et dont le suffrage doit flatter tout homme de guerre, impose enfin à M. de Crillon la nécessité de faire connoître au Public, et particulièrement à cet auguste Prince, des faits qu'il ignorait, et que ses compagnons

d'armes qui y ont eu part, se feront un devoir, et peut-être un plaisir d'attester, malgré les efforts de ses détracteurs.

Les témoignages et pièces justificatives, rapportés dans le corps des Mémoires qu'il publie, en fourniront des preuves convaincantes.

NOTE

Pour l'intelligence des numéros placés en tête des différentes actions dont il est parlé dans cet Ouvrage.

M. de Crillon ayant jugé à propos de ne pas donner de numéro aux actions de guerre, dont il a été simplement témoin, sans y faire autre chose que son devoir, et ayant voulu en même-temps ranger, par ordre des temps, les actions où il y a eu part personnellement, afin d'en former un corps d'histoire, le lecteur ne devra pas s'étonner de ce que les numéros n'y sont pas suivis, selon leurs dates, et il trouvera à la fin de la table, faite par ordre alphabétique, les soixante-huit actions de guerre où ce général s'est trouvé en personne.

ACTIONS

ACTIONS

DE GUERRE.

M. de Crillon entra, l'année 1731, dans la compagnie des Mousquetaires gris, et en sortit en 1733 pour aller, en qualité de Lieutenant en second, joindre le régiment d'infanterie du Roi, en Bourgogne, avec lequel il passa à l'armée d'Italie, aux ordres de M. le Maréchal de Villars, sous les yeux du Roi de Sardaigne.

N° Ier.

Siège de Pizzighithone.

Comme Lieutenant en second, il se trouva commander cinquante hommes, sans armes, dans la tranchée ; il lui était ordonné (en cas de sortie) de conduire son détachement à la batterie royale, rendez vous général de tous les travailleurs, si la tranchée était attaquée.

La sortie eut lieu vers les neuf heures du soir ; les autres détachemens furent dispersés, et ne se rallièrent à la batterie royale qu'à l'aube du jour. L'obscurité de la nuit et le hazard les en empêchèrent sans doute. M. de Crillon eut le bonheur, dès les dix heures du soir, de se trouver au rendez-vous, et d'y faire compter, par le Major de tranchée et les Ingénieurs, tout son détachement complet, à l'exception de cinq hommes, dont deux avoient été tués et trois blessés avant la sortie. Il dut ce petit avantage sur les autres Commandans des détachemens, à la présence d'esprit qu'il eut, se trouvant à la gauche de son détachement, au premier bruit de la sortie, d'ordonner de main en main à ses soldats étendus en ligne sur le front de leur travail, de défiler de suite par un simple à gauche : d'où il résulta que marchant à leur tête au pas ordinaire, il put mener, contenir et ramener toujours sa troupe en ordre.

M. de Crillon ayant reçu un coup de pioche qui lui pensa coûter un doigt, en voulant montrer à un de ses soldats, dont la main était un peu tremblante, le terrein sur lequel il devait frapper, M. de Cadrieux, Lieutenant-

général, qui commandait la tranchée, et ne connoissait pas M. de Crillon, ne voyant en lui qu'un enfant qui s'était mieux conduit que les autres, et dont le sang coulait en abondance, voulut absolument le faire retirer au dépôt pour le faire panser; ce qu'il ne voulut jamais, disant qu'il serait honteux qu'on vît son nom sur l'état des blessés, d'un coup de pioche. Ce Général lui ayant alors demandé comment il s'appellait, lui dit, en l'embrassant, qu'il était fort ami de l'Archevêque de Toulouze, son oncle, depuis Archevêque de Narbonne, et qu'il voulait absolument le présenter au Roi de Sardaigne, le lendemain, en allant lui rendre compte de ce qui s'était passé à la tranchée; qu'on allait, en attendant, y faire venir un chirurgien pour le panser à son poste, puisqu'il s'obstinait à n'en pas vouloir sortir, lui promettant que son nom ne serait pas mis sur l'état des blessés. Sa Majesté combla M. de Crillon de ses bontés, et ordonna tout haut, à son premier Ministre, d'écrire au Cardinal de Fleury, pour qu'il priât le Roi son maître, de sa part, d'envoyer sur-le-champ la croix de Saint-Louis au jeune Crillon, quoiqu'il n'eût pas encore

quinze ans, puisqu'il venoit de donner l'exemple aux plus vieux Officiers de son armée, ce qui serait très-propre à donner de l'émulation au commencement d'une guerre. Cette grace demandée de Monarque à Monarque avec tant d'authenticité et à l'heure de la cour, parut à toute l'armée comme accordée; M. de Crillon en reçut tous les complimens; plusieurs différentes gazettes de ce temps la répandirent dans l'Europe; cependant elle n'a eu lieu que bien long-temps après : le Marquis d'Orméa ayant fait remarquer à son Maître qu'il serait plus avantageux à M. de Crillon d'obtenir l'agrément d'un des premiers régimens vacans, que la croix de Saint-Louis, le Roi de Sardaigne y consentit : la lettre de M. d'Orméa se trouve au *dépôt des Affaires étrangères, dans la correspondance avec la cour de Sardaigne, l'an* 1733.

Néanmoins M. de Crillon acheva cette guerre dans le régiment du Roi, où il gagna cent vingt rangs à coups de fusil, n'ayant été fait Colonel de celui de Bretagne qu'en 1738, malgré une si haute protection, sa conduite et sa naissance, et quoiqu'on accordât dans ce temps-là des régimens à des enfans qui étaient encore au collége.

N°. VII.

Bataille de Parme.

Deux compagnies de grenadiers Piémontaises, postées à la droite du régiment du Roi, pour défendre une petite trouée qui séparoit la brigade du Roi de celle d'Auvergne, abandonnaient gravement leur poste et marchaient au pas redoublé derrière le régiment du Roi, sans cependant tout-à-fait être en fuite, ayant leurs officiers à leur tête; M. de Crillon s'en apperçoit, et jugeant, quoiqu'il n'eût alors que seize ans, que si les ennemis remarquaient ce vuide et passaient la trouée, la brigade du Roi se trouverait tout-à-fait coupée, et l'armée prise en flanc; sans consulter personne, il court au devant des Piémontais, a le courage de résister aux clameurs de ses camarades qui, le voyant aller en arrière, lui criaient: Crillon, que fais-tu? où vas-tu? Il ne leur répond rien, joint les Piémontais, les arrête, et avec sang-froid, fait entendre au vieux Capitaine qui les conduisait, qu'en s'en allant il se perd, deshonore sa nation, et que le sort de la bataille dépend de leur contenance; il le décide à retourner à son poste,

et il rejoint le sien aux applaudissemens de ses camarades qui avaient reconnu sa manœuvre, et en rendirent compte le soir même à M. de Pezé, leur Colonel : celui-ci le mena le lendemain au Maréchal de Coigny, qui, en l'embrassant, lui annonça qu'il serait un jour Maréchal de France.

De cinquante hommes qui composaient alors chaque compagnie, il n'y en eut que cinq de celle où M. de Crillon était attaché, qui revinrent de cette sanglante bataille sans être touchés ; quant à lui, il en fut quitte pour une grosse contusion au bas-ventre, qui ne l'empêcha pas de demeurer jusqu'à la fin de cette journée.

N° XIII.

28 Mai 1742.

Seconde guerre où M. de Crillon servit en qualité de Colonel du régiment de Bretagne, sous les ordres de M. le Duc d'Harcourt, depuis Maréchal.

Attaque des Abbatis et du château d'Hilsperberg, en avant d'un pont sur le Danube.

M. de Crillon fut détaché avec quatre

cents hommes pour forcer les abbatis défendus par la tête de l'armée des ennemis, où tous nos grenadiers avaient échoué. Il s'imagina, voyant la déroute des nôtres commencée, de tourner les abbatis qui étaient véritablement inattaquables de front, de les prendre en flanc et par derriere, en profitant d'un fossé formé par les eaux pluviales qui tournait les ennemis, et qu'il jugea devoir le conduire jusques au pont, au hazard de se sacrifier avec son détachement, en attirant tout le feu sur lui, pour favoriser la retraite ou ranimer le courage du plus grand nombre. En effet, les ennemis qui n'avaient point découvert sa marche cachée par cette espèce de chemin creux, furent arrêtés par une décharge que M. de Crillon leur fit faire à la portée du pistolet, aussitôt qu'il vit qu'il les avait débordés, en accompagnant son feu de cris de *vive le Roi*, pour leur persuader qu'ils étaient coupés par de puissantes forces; ils s'arrêtèrent tout court, et avant d'avoir reconnu la vérité, en se contentant de fusiller avec ce petit détachement, ils donnèrent le temps à M. le Duc d'Harcourt et à M. le Maréchal de Theirin, Général-commandant les Ba-

varois, qui y étaient en personnes, avec quatre mille hommes, l'élite de l'armée, de joindre la tête d'un défilé où M. le Comte de Noailles, aujourd'hui Maréchal de Mouchy, posté avec quatre cents hommes, en imposa aux ennemis par son feu et sa bonne contenance, et favorisa nos troupes dans le passage du défilé.

Pendant ce temps-là, les ennemis, revenus de leur premier étonnement, s'étant apperçus du petit nombre de troupes qui leur en avaient imposé, marchèrent de tous côtés pour envelopper M. de Crillon; mais celui-ci ayant reconnu depuis long-temps la retraite de nos troupes, par le feu qui s'éloignait, n'entendant plus tirer un coup de fusil, et voyant qu'il allait être environné et pris avec son détachement, sans espoir de pouvoir rejoindre l'armée, au lieu de songer à se sauver par une capitulation qui lui aurait été peut-être accordée, prit son parti, profita du petit intervalle que les ennemis avaient encore à remplir pour l'enfermer totalement, et gagna une trouée dans le bois, pour tâcher de rendre à notre armée, du moins une partie de ce brave détachement, en cher-

chant un chemin qui le ramenât au camp. Les ennemis le suivirent près de deux lieues ; mais voyant sa contenance, et que lorsqu'il trouvait dans sa marche une position à ne pouvoir être tourné, il s'arrêtait pour leur présenter le combat, et qu'il conservait toujours sur eux l'avantage des hauteurs, ils l'abandonnèrent. Après une marche de sept lieues, n'ayant que vingt hommes de tués ou blessés, il rentra avec son détachement à minuit, au camp, où M. d'Harcourt, avec l'arrière-garde, était arrivé depuis sept heures du soir. On doit trouver, au bureau de la guerre, le détail de cette action, qui sauva non-seulement le reste des quatre mille hommes avec lesquels M. le Duc d'Harcourt avait marché, mais même ranima toute l'armée, qui était consternée par une perte énorme de ses plus braves grenadiers et troupes choisies.

M. le Duc d'Harcourt demanda qu'on fît sur-le-champ M. de Crillon Brigadier; mais le Roi se contenta de lui faire écrire par son Ministre de la guerre, « qu'il était satisfait » de sa bonne conduite, et de lui promettre la » croix de Saint-Louis, que Sa Majesté se

» réservait de lui attacher elle - même à la » boutonnière , à la fin de la campagne ».

N°. XVIII.

Affaire de Landaw-sur-l'Iser.

Parmi les soixante - huit actions auxquelles le Duc de Crillon a eu part avec les Français , dans plusieurs desquelles il s'est distingué particulièrement, et dont un grand nombre ont roulé sur lui en chef, celle-ci , la bataille de Rosback et le siége de Gibraltar , sont les trois seules où il n'aye pas eu l'avantage de voir fuir les ennemis ; mais cependant on connaîtra , par leur détail exact , que M. de Crillon y a toujours conservé le bonheur d'en sortir personnellement avec succès, pour sa gloire et pour l'utilité des armes de la France , ou de l'Espagne. Dans celle de Landaw il avoit reçu l'ordre de M. de Maupeou d'Ableges , ordre que ce Général tenait par un courrier de M. le Maréchal de Maillebois , de marcher à Landaw, situé de l'autre côté de l'Iser , à quatre lieues de l'armée, avec quatre compagnies de grenadiers, et de passer

la rivière en bateau, dans le cas où il n'y auroit pas de pont vis-à-vis de la ville, pour y prendre poste comme avant-garde de la brigade de Bretagne, qui devait arriver le lendemain matin, excédée de fatigue et sans pain, afin de leur y faire préparer des vivres et des logemens. Les Généraux étaient loin de soupçonner que l'armée ennemie, commandée par le grand Duc, depuis Empereur, plus à portée que la nôtre, et n'ayant point de rivière à passer, fût à même d'entrer avant nous dans cette villasse, dominée par tout, ouverte de tous les côtés, et dans laquelle il faudrait vingt bataillons pour pouvoir s'y défendre quelques heures contre une armée qui l'eût attaquée avec du canon (1).

M. de Crillon n'avait avec lui que deux

(1) La difficulté de défendre Landaw, fut prouvée par le fait au commencement de la campagne suivante. M. le Marquis de Lutteaux, un des meilleurs Officiers Généraux que nous ayons jamais eu, y était avec huit bataillons, et il n'eut rien de plus pressé, à l'approche des ennemis, que de l'abandonner, en mettant le feu aux fauxbourgs, pour mieux assurer sa retraite.

cents hommes. Il arrive à dix heures du soir sur le bord de la rivière, et n'y trouve qu'un pont commencé (dont il manquait plus des trois quarts) à un demi-quart de lieue de la ville, sur le côté par où devaient arriver les ennemis, appuyé à un moulin, n'y ayant sur la rivière d'autre bateau que celui du meûnier, qui ne pouvait contenir que dix hommes; de manière qu'il était plus de minuit, lorsque les compagnies furent rassemblées pour marcher à Landaw, et plus d'une heure après miuuit lorsque la garde bavaroise, composée de quatre hommes, eût reçu la permission de lui ouvrir une mauvaise porte qui lui était confiée, et qui n'eût pas été à l'abri d'un seul coup de hache, si M. de Crillon n'avait pas voulu entrer comme ami.

La garnison de cette ville consistait en tout, en cent cinquante Bavarois de cavalerie; le Capitaiue qui les commandait eut bien de la peine à se lever pour venir parler à M. de Crillon, à qui il rendit compte que, dès l'entrée de cette même nuit, le Commandant d'une petite troupe de hussards était venu lui faire la proposition de lui remettre

sa place, et que sur la réponse qu'il lui avait faite, (qui était plus polissonne que militaire) le Commandant des Autrichiens lui avait dit : je reviendrai demain vous voir à la pointe du jour en plus nombreuse compagnie, et je suis certain que je vous trouverai plus poli. Le Bavarois assura en même-temps M. de Crillon qu'il était fort tranquille ; puisqu'il n'avoit pas avis de son Général, d'aucune marche sur lui.

M. de Crillon, sans autres lumières que celles que lui fournissaient son imagination militaire et la carte du pays, ne jugea ni comme le Capitaine Bavarois, ni comme M. le Maréchal de Maillebois, et ne voulant pas être surpris, se détermina sur-le-champ à donner de l'argent pour envoyer des paysans, (de la fidélité desquels le Bourg-mestre lui répondit) avec ordre de marcher du côté où l'on avoit vu la petite troupe ennemie se retirer, et d'aller au moins à deux lieues sans revenir sur lui, s'ils n'apprenaient ou ne découvraient rien ; mais au bout d'une demi-heure les espions revinrent, en assurant tous M. de Crillon qu'ils avoient vu en ligne une étendue de feux dans la campa-

gne, qu'ils jugeaient de plus de dix lieues, et qu'on voyait une autre ligne en avant d'eux, ayant le grand chemin au milieu, dont ils jugeaient l'étendue de plus de deux lieues : ce qui fit croire à M. de Crillon (en rabattant les trois quarts de leurs nouvelles) que ce devait être toute l'armée du grand Duc, avec un très-gros corps faisant son avant-garde à une lieue de distance, d'où était sorti sans doute le petit détachement qui avait parlementé le soir avec le Commandant Bavarois. M. de Crillon voulut cependant s'en assurer davantage, en faisant monter à cheval toute sa troupe de cavalerie bavaroise; et n'ayant pas beaucoup de confiance dans leur Commandant, il leur donna M. de Monteil, aujourd'hui Ministre plénipotentiaire de France à Gênes, Capitaine de dragons, qui, jeune encore, avait déjà donné des preuves de sa valeur et de ses lumières, et qui l'avait accompagné comme volontaire. Il ordonna aux bavarois de suivre les instructions qu'il avoit données à M. de Monteil, à qui il avait dit de s'arrêter aussitôt qu'il auroit reconnu en effet si les feux existaient à-peu-près dans l'ordre qu'on le lui avait rapporté,

en mettant, en cas que cela fût ainsi, de petites troupes séparées, à peu de distance les unes des autres, ayant attention qu'elles ne trouvassent aucun obstacle pour se rejoindre promptement; afin que les ennemis les appercevant au jour, s'ils venaient à nous, ne sachant pas si ce n'était point une tête de notre armée, prissent des précautions toujours capables de retarder un peu leur marche, et ensuite que M. de Monteil, avec une vingtaine de cavaliers par échelons, s'avancerait au jour, le plus près qu'il pourrait, sans trop se compromettre, lui seul et un officier du régiment de Bretagne, brave et intelligent, que M. de Crillon avait détaché, afin qu'il le lui envoyât au besoin, pour lui donner des nouvelles, et l'idée qu'il concevrait de la marche des ennemis, soit pour venir sur Landaw, soit pour rester dans leur camp, soit pour faire une marche rétrograde, ayant su le poste de Landaw occupé, soit enfin pour aller chercher une meilleure position, propre à y présenter la bataille à notre armée, en cas qu'elle eût déjà passé l'Iser derrière Landaw, sur le pont d'Inguelfing, qui n'en était qu'à

quatre lieues, et que nous marchassions à eux pour les combattre.

Mais l'avant-garde de la première ligne de l'armée ennemie, composée de dix mille hommes de troupes légères, commandée par le Maréchal de Keven-Huller, partie de son camp à deux heures après minuit, était déjà sur les Bavarois avant qu'ils eussent fait une demi-lieue, et s'étant mis en fuite à toutes jambes au premier coup de pistolet, ils arrivèrent suivis du même train, par les ennemis, au moment où le jour commençait à paraître; et M. de Monteil, qui en faisait l'arrière-garde avec l'Officier de Bretagne, furent au moment d'être pris à la porte même, à l'instant qu'on la fermait sur les Hussards autrichiens, dont deux furent tués par nos grenadiers. M. de Crillon conçut dès-lors qu'il ne tarderait pas à être attaqué; et après avoir fait passer l'Iser à la nage par un de ses grenadiers, pour aller au-devant de M. de Maupeou l'avertir de sa situation vis-à-vis des ennemis, et lui dire que lui, M. de Maupeou, ne trouverait aucun moyen de passer la rivière, si ce n'est en rétrogradant afin de gagner le pont d'Inguelfing, pour entrer dans Landaw, ou pour nous aider à

en

en sortir, puisque les ennemis étoient déjà maître du seul bateau du meûnier qui nous avait passés, et dans la crainte que le grenadier ne fut pris en arrivant à l'autre bord par des paysans ou quelque soldat déguisé que les ennemis pouvaient avoir envoyés aux nouvelles, M. de Crillon lui écrivait qu'il était en état, avec sa garnison, de tenir assez de temps pour donner à l'armée celui de venir à son secours en passant la rivière sur le pont d'Inguelfing, où *M. de Meaupou lui avoit dit que la brigade de Lyonnois, aux ordres* de M. le Marquis de Beaupreau, était déjà arrivée de la veille, faisant l'avant-garde de l'armée. M. de Crillon lui promettait de tenir douze heures et de coûter plusieurs milliers d'hommes aux ennemis s'ils voulaient tenter de l'emporter de vive force; il donna en même-temps le même avis à M. de Beaupreau, par le chemin de terre, qu'il fit suivre le long de la rivière par un cavalier Bavarois qui perdit son cheval, et se sauva en gagnant à la nage l'autre bord; M. de Crillon apprit depuis que les ennemis avaient déjà de petits postes et des patrouilles entre d'Inguelfing et lui, avant même qu'il eut eu

le temps d'établir sur eux ses reconnaissances, de manière qu'en effet lorsque le grand jour parut, il se vit déjà environné entiérement par toute l'avant-garde de l'armée ennemie, dont trois bataillons de Croates étaient déjà maîtres des deux fauxbourgs aboutissans aux deux mauvaises portes de la ville. Son enceinte très-considérable, entourée d'une espèce de fossé sec, n'était fermée que par une mauvaise muraille ouverte par des brêches de distance en distance, vis-à-vis desquelles M. de Crillon plaça sur le champ deux cavaliers Bavarois à pied, de cinquante jusqu'à cent pas quelquefois de distance; le reste des cent cinquante Bavarois, distribués homme à homme, ayant tous l'ordre de tirer de temps en temps quelques coups de fusil à mesure qu'ils verraient qu'on venait nous reconnaître de trop près, de manière seulement que les ennemis pussent croire qu'il avait assez de monde pour faire partout une bonne garniture. Il distribua ensuite deux de ses quatre compagnies de grenadiers derrière des charriots ou tonneaux pleins de matelas, placés à quatre pas des deux portes pour nous faire une seconde ligne de défense

lorsquelles seraient forcées, et les deux autres compagnies ensemble sur la place qui se trouvait au milieu de la ville, pour se porter en colonne où le besoin serait.

Il y avait sur cette place une petite église, et il dit à ses soldats qu'il se réservait cette ressource pour capituler dans le clocher, où il comptait faire une belle défense sur l'escalier; cependant comme il était aisé de présumer que les ennemis, pour ne pas s'exposer à perdre inutilement de braves gens et pour aller plus vîte, étant dans une ville ennemie, auraient préféré de nous enfûmer dans ce clocher, ce n'est pas sur ce dernier parti que comptait M. de Crillon pour gagner les douze heures qu'il avait promises; mais il fallait parler ainsi pour présenter une ressource à ses grenadiers. Ensuite il assembla les quatre Capitaines et leur dit qu'étant fort jeune et ayant confiance dans leur expérience, il les priait de lui donner leurs avis; après s'être bien consultés. Leur conseil fut très-court, et quoique chacun d'eux en particulier fut plein de résolution, leur avis fut unanimement qu'ils devaient se rendre prisonniers de guerre et même à discrétion à la première proposition

que les ennemis en feraient. M. de Crillon leur demanda s'ils lui donneraient cet avis par écrit et signé des quatre Capitaines, ils le firent sur le champ. « M. de Crillon « connut dès-lors, par cet exemple, et » il en a eu d'autres depuis, que lors- « qu'un Commandant n'est pas parfaite- « ment décidé à prendre un parti de fai- « blesse, il ne doit jamais consulter les « officiers qui sont sous ses ordres : la gloire « ou la honte d'un parti vigoureux ou faible « ne regardant personnellement que celui « qui commande, et l'intérêt particulier de « de chaque individu le portant naturelle- « ment à la conservation de sa vie, lorsque « le sacrifice de son honneur personnel n'y « entre pour rien, *ce qui doit servir de leçon « à tous les officiers généraux et autres* ». Son parti étant donc pris avant de les cousulter, leur avis n'y changea rien, il se contenta de le mettre dans sa poche et leur déclara qu'il se servirait de la moitié de leur sentiment lorsqu'il n'y aurait point d'autres ressources; qu'il était décidé à donner le tems à l'armée d'arriver à son secours, ou du moins de tenir les douze heures qu'il avait

Heeresmuseum Wien

promises : ainsi qu'il leur défendait expressément de dire leur sentiment à aucun de leurs subalternes, et qu'ils devaient les assurer, au contraire, ainsi que tous les grenadiers, que nous avions tous les cinq été d'avis de pousser notre défense jusques sur le haut du clocher, en défendant l'escalier pied à pied : étant toujours certains (en rappellant à la porte de la platte-forme d'en-haut) d'avoir une capitulation d'autant plus honorable que notre défense aurait été plus brillante, et que nous nous couvririons de gloire en courânt peu de danger. Les capitaines lui promirent le secret sur leur avis et lui tinrent parole ; et de son côté, M. de Crillon leur promit d'employer tous les moyens et toutes les ruses de guerre permises, pour gagner le tems promis, avec de belles paroles sans nous compromettre, à moins d'y être absolument forcés.

Il était alors sept heures du matin, et pendant nos dispositions, les ennemis avaient achevé entièrement notre investissement. Et au moment que nous commencions à dejeûner, nous entendîmes des tambours rappeller à la porte en demandant à parle-

menter. M. de Crillon s'y porta sur le champ; et au moyen de la rue, qui était tortueuse et étroite, il y présenta deux compagnies de grenadiers en colonne qui la remplissaient, et dont on ne voyait pas le fonds, fit ouvrir la porte, et parut lui-même à leur tête pour répondre, qu'il n'avait rien à dire, excepté que ce ne fut au moins à un Général-major. On fut en conséquence en chercher un, qui sans doute se trouvait éloigné, car il se passa une heure avant qu'il arriva avec assez d'humeur, et en disant, en très-bon français, qu'on pouvait bien se passer d'un Général-major pour dire à M. le Commandant que toute l'armée autrichienne était là, et qu'il n'avait qu'à se rendre avec sa garnison à discrétion, et sur le champ; qu'il connaissait la vaste enceinte de la ville de Landaw, ouverte et dominée de tous les côtés, et le peu de monde que ce Commandant avait pour la défendre; borné aux cent cinquante cavaliers Bavarois (qu'ils savaient très-bien y être en garnison depuis un an) et au secours qui y était entré la nuit, qu'il évaluait au plus à quatre ou cinq cens hommes, (*car sans*

doute le meúnier nous avait vu double) qu'on allait l'attaquer, et qu'il n'aurait point de quartier à espérer. M. de Crillon répondit que d'abord il était mal instruit sur le peu de monde qu'il lui supposait, comme sur l'état de la muraille ; qu'en second lieu la qualité des troupes entrées avec lui dans la nuit se devait compter double par leur valeur ; qu'en troisième lieu il s'appellait Crillon, qu'il était encore fort jeune, et qu'il avait un nom à soutenir, une réputation personnelle à se faire, et à mériter l'estime des braves gens. Le Général-major étonna beaucoup M. de Crillon par sa réponse, en lui disant : Monsieur, nous vous connaissons, et estimons depuis l'affaire d'Hilsperberg, au commencement de cette campagne : mais *pends-toi, brave Crillon, tu seras pris*. Cette espèce de plaisanterie établit une conversation qui dura jusques à dix heures du matin. Il dit à M. de Crillon qu'il était lorrain, qu'il s'appellait *Rozieres*, et qu'il devait voir qu'il connaissait les lettres d'Henry IV ; qu'il serait fort aise de sauver sa personne, et qu'il lui conseillait, en ami et non en ennemi, de ne pas

penser (dans un aussi mauvais poste, et avec si peu de monde) à vouloir arrêter une armée de cent mille hommes, commandée en personne par le Grand Duc, depuis Empereur, et qu'il eut à se décider sur le champ, parce qu'il avait ordre de donner le signal pour l'attaque. M. de Crillon lui répondit qu'il en était bien le maître, et qu'il était prêt à la soutenir; mais qu'il devrait (en honneur et en conscience) avant de la commencer, représenter à son Général qu'elle lui coûterait bien cher, quelqu'en fût l'événement; au lieu que s'il voulait établir une petite trève et attendre jusqu'à une heure après-midi une réponse de lui plus positive, il pourrait écouter alors des propositions raisonnables qu'il lui ferait lui-même; mais qu'en attendant il le prévenait que ses gens continueraient à tirer sur ceux qui s'approcheraient trop de la muraille; *ce que M. de Rozieres trouva raisonnable :* et il le pria d'attendre la réponse qu'il allait lui-même chercher de son Général. Il revint un quart-d'heure après, et lui dit que la proposition était acceptée; les deux ennemis mirent leurs montres d'accord, et convinrent de se

retrouver à la même porte qui fut refermée sur le champ.

M. de Rozieres et M. de Crillon ne manquèrent pas de se trouver au rendez-vous ; après s'être cordialement embrassés, comme s'ils avaient passé leur vie ensemble, M. de Rozieres lui dit : eh bien, mon Général n'a pas d'autres propositions à vous faire, et sûrement vous les acceptez ; il n'y a pas un moment à perdre, il ne faut qu'un mot. M. de Crillon lui répondit : *adieu donc*, en lui tournant le dos ; sur quoi le Général-Major lui dit : vous allez vous perdre ; mais je vois bien aussi que vous nous ferez bien du mal. J'ai donné la plus grande envie à mon Général de vous connaître ; il a la goutte, ne peut aller qu'à cheval, et ses chevaux sont fatigués de notre marche ; voulez-vous recevoir ma parole d'honneur et la sienne, qu'il m'a permis de vous donner en son nom, que si vous ne vous accommodez pas ensemble, vous serez le maître de rentrer dans votre ville aussi-tôt que vous le voudrez ? » M. de Crillon avoit » encore alors peu d'expérience, et il fit la » sottise de l'accepter, ce qui est vraiment

» une faute pour un Commandant, qui ne » doit jamais abandonner sa troupe pour » se mettre dans les mains de l'ennemi «: mais ils répondirent à sa bonne foi, et leur conversation durait encore à quatre heures après midi, lorsque la brigade de Bretagne parut de l'autre côté de l'Iser, en face du pont commencé au bord opposé. On vint en donner avis à ce Général, qui lui dit, en ouvrant une fenêtre de sa chambre : si vous regardez là, vous trouverez une raison qui vous décidera à vous rendre sur le champ. En effet, un moment après, M. de Crillon vit mettre feu à quelques pièces de canon de campagne qui tirèrent sur la brigade, et l'obligèrent à retourner sur ses pas, et nous la perdîmes bientôt de vue. Alors M. de Crillon dit au Commandant, auquel il avait obstinément jusques-là demandé trente-six heures avant de songer à écouter une capitulation : eh bien, Monsieur, vous venez de gagner avec moi quelques heures, parce que cette division dont je suis sorti pour venir ici, qui faisoit l'avant-garde de notre armée, en fera l'arrière-garde, en retournant passer sur le

pont d'Inguelfing, où le corps de l'armée est en entier depuis hier au soir; ainsi, en supposant qu'on attende son arrivée à Inguelfing pour se mettre en marche sur Landaw, si je n'ai pas de secours d'ici à demain matin, je me rendrai à des conditions honorables. Le Général Autrichien répondit alors à M. de Crillon : Jeune homme, je suis fâché que vous vous obstiniez à vous perdre. *Ajoutez, Monsieur*, lui dit M. de Crillon, *à vous faire perdre bien du monde, si vous m'attaquez de vive force, et sans des préliminaires, qui vous tiendront plus de temps que je ne vous en demande, avant d'avoir fait brèche à une bonne muraille, soutenue par un mur de grenadiers français que j'ai facilement décidés à mourir plutôt que de se rendre.* Le Général Autrichien répondit à cela, nous connaissons vos mauvaises murailles, le petit nombre de ceux qui les défendent; et le premier coup de canon tiré, vous serez passés au fil de l'épée en moins d'une demi-heure, au lieu des trente-six que vous nous demandez; car en vérité, il serait par trop indécent qu'une villasse, fermée par un

mauvais mur ouvert de tous les côtés, arrêtât plus long-tems une armée de cent mille hommes; ainsi retournez chez vous, faites bien vos réflexions et je vous promets de vous faire avertir avant de tirer le premier coup de canon contre vous, après lequel temps il n'y aura plus de quartier à espérer, et je vous assure que j'en serai aussi fâché que vous. M. de Crillon lui dit en riant, quoique très-persuadé dans le fond du cœur, que le plus petit boulet suffirait pour nous ouvrir de tous les côtés, Monsieur, *Si votre canon n'est pas d'un calibre plus fort que celui que vous venez d'employer contre mon régiment, vous pouvez peut-être nous trouver moins à plaindre: adieu Monsieur, je vous assure que votre estime m'est précieuse et que je la mériterai;* l'Autrichien répartit, je vous entends, vous voulez voir du gros canon et je vous promets que vous en verrez et le toucherez avec le doigt. M. de Crillon ne répliqua rien, et rentra chez lui très-content d'avoir déjà arrêté l'armée ennemie pendant dix heures, en ne perdant jusques là que deux de nos grenadiers qui avaient été tués, pendant que nous leur

avions déjà vu emporter une trentaine des leurs, tués ou blessés par le feu que faisaient les nôtres, à mesure que les ennemis s'approchaient trop près; et il prévit dès-lors facilement, qu'avant qu'ils eussent amené du gros canon et qu'il fut placé en batterie, il se passerait encore assez de temps, du moment où l'on voudrait le lui faire voir, pour gagner avec de belles paroles et une contenance ferme, les deux heures dont il avait besoin pour tenir la parole qu'il avait donnée de conserver son poste pendant douze heures.

En effet, il était déjà près de sept heures du soir lorsque les ennemis revinrent inviter M. de Crillon à parlementer; il s'y rendit sur leur parole, et il n'avait point encore fait quarante pas pour aller à la maison du Général Autrichien, qu'il rencontra trois pièces de canon de vingt-sept livres de balles, vis-à-vis la porte d'entrée avec le boutte-feu allumé prêt à tirer. M. de Rozieres pria M. de Crillon de toucher ces canons pour voir s'ils étaient de bon aloi, corrigeant cette plaisanterie en lui demandant en grace de ne pas s'obstiner et d'être plus traitable vis-à-vis de son Général, ce que

M. de Crillon promit, pourvû que son Général se rendit à son tour plus raisonnable. Le Commandant autrichien dit à M. de Crillon, en le revoyant, j'espère à présent que vous ne refuserez pas de vous rendre; M. de Crillon lui répondit, Monsieur, j'ai touché votre canon, j'ai reconnu mieux de mon clocher que toute votre armée, dont vous n'êtes qu'une très-grosse avant-garde, est ici, et que selon toutes les régles, je dois vous remettre ce poste, mais je vous répéte ce que je vous ai dit ce matin, *j'ai un nom à soutenir et une réputation à me faire;* je suis trop jeune pour céder à la force en faisant une capitulation honteuse; mais si vous voulez m'acorder de sortir tambour battant, mèche allumée, avec armes et bagages, en m'assurant ma retraite jusqu'à ce que j'aye rejoint la tête de l'armée française, je vous laisserai mon poste, lorsqu'à la nuit tombante je serai assuré de n'avoir pas de secours; si au contraire vous vous obstinez à ne pas me donner cette capitulation, en m'attaquant de vive force auparavant, attendez-vous, monsieur, à une boucherie horrible de vos gens, les miens étant décidés à vendre chèrement leur

vie, et à vous rendre responsable d'inhumanité envers tous les habitans de cette ville, à laquelle je suis décidé à faire mettre le feu de tous les côtés si nous sommes réduits à cette extrémité, pour nous enterrer tous sous ses ruines, et du moins vous ôter en périssant, toutes les immenses commodités que vous pouvez espérer d'y trouver. Il s'obstina à refuser M. de Crillon, en lui disant qu'il ne voulait pas non plus (quoique vieux) déshonorer ses jours, en lui accordant une telle capitulation, après avoir arrêté avec une poignée de monde une armée victorieuse, commandée par son Souverain en personne, depuis la pointe du jour; et comme M. de Crillon, de son côté, s'obstinait toujours sous prétexte de sa jeunesse, il lui ajouta qu'il ne pouvait pas paraître plus faible que les vieux officiers qu'il avait consulté, lesquels n'étaient pas d'avis qu'il rendît ce poste sans obtenir les conditions les plus honorables. Alors le Général, en se radoucissant avec M. de Crillon et le prenant par les sentimens d'humanité, l'engagea d'aller encore rassembler son conseil, en disant à ses officiers ce qu'il avait vu de ses

dispositions, mais qu'il ne lui donnerait plus qu'une demi-heure (après laquelle le premier coup de canon tiré contre sa porte, il n'y avait plus de capitulation à espérer) au lieu que s'il voulait se rendre prisonnier de guerre, il lui promettait et lui donnait sa parole d'honneur de le traiter, lui et tous ceux qui étaient à ses ordres, aussi bien qu'ils pourraient le désirer. Alors M. de Crillon, étant décidé en lui-même, puisqu'il avait déja tenu treize heures, et se trouvait sans espérances d'obtenir une autre capitulation, convint d'aller consulter encore pour gagner du tems, mais au lieu de s'adresser aux capitaines, il parla aux grenadiers en leur exposant sa situation, puisqu'ils avaient vu la brigade de Bretagne forcée, par le canon ennemi, à se retirer; et il leur présenta trois partis, sur lesquels il leur donnait le choix, étant bien assuré de les ramener au sien quand il le voudrait. Le premier était, en abandonnant nos équipages, les havresacs, et même nos habits pour marcher plus légèrement, d'ouvrir la porte appellée d'Inguelfing, et de traverser en colonne bien serrée l'armée ennemie, en ne nous servant

vant que de nos bayonettes pour nous ouvrir le chemin; M. de Crillon leur ajouta, qu'ayant quatre lieues à faire, et sans cavalerie, ne pouvant pas compter sur nos Bavarois, qui nous avaient donné des preuves de leur lâcheté de bon matin, et encore moins sur leur fier Commandant qui ne cessait de crier depuis l'arrivée des ennemis qu'il fallait se rendre à discrétion; il était fort douteux, n'étant que deux cens hommes, qu'aucun de nous rentrât à notre armée, mais qu'au moins nous aurions l'honneur d'avoir vendu chèrement notre vie, et de périr les armes à la main.

Le second parti était de nous laisser forcer pas à pas en suivant le premier plan qu'il leur avoit communiqué le matin, si nous avions été attaqués tout de suite, pour ne capituler que dans le haut du clocher; mais il leur ajouta que la nuit s'approchant, la place étant ouverte de tous les côtés, et ne pouvant être par-tout sans y voir, nous courrions risque d'être enveloppés avant d'avoir pu gagner cette retraite, où l'on pourrait d'ailleurs nous enfumer, *(comme des renards)* ce qui coûterait moins à leur humanité que

ce dont ils avaient déja menacé, qui était de mettre le feu aux quatre coins de la ville, pour nous obliger à l'abandonner, puisque ce clocher se trouvant (au milieu d'une grande place) ils n'auraient point à craindre la communication du feu, et pourroient conserver les ressources qu'ils espéroient trouver dans la ville.

Le troisième parti était de nous rendre prisonniers de guerre, puisque nous étions sans espoir de secours, et dans un poste que nous ne pouvions espérer de défendre dans les ténébres de la nuit; les grenadiers répondirent d'abord à M. de Crillon unanimement : « Qu'ils feraient tout ce qu'il voudrait; ré» solus à périr avec leur colonel comme » de braves Français, ou à se rendre avec » lui prisonniers, pourvu qu'ils fussent trai» tés avec honneur ». Il tint un petit conseil de guerre avec les officiers subalternes, les sergens et les caporaux, et leur ayant dit « qu'il n'était pas juste de sacrifier » d'aussi braves gens qu'eux, puisque cela » serait inutile au service du roi, et con» séquemment à l'honneur de la nation, » il prendrait le parti de se rendre prison-

» nier peu de tems avant la nuit fermée ;
» parcequ'il voulait absolument que les ar-
» ticles de la capitulation, qui serait hono-
» rable pour le nom français ; fussent exé-
» cutés avant la confusion des ténébres ;
» mais qu'au préalable il exigèait qu'ils fis-
» sent jurer à chaque grenadier, en parti-
» culier, sur son sabre, qu'aucun d'eux,
» sous quelque prétexte que ce fût, ne s'en-
» gagerait dans les troupes ennemies, et
» qu'ils attendraient tranquillement qu'ils
» fussent échangés pour prendre leur revan-
» che «. Ils firent leur serment, et la demi-heure étant au moment d'expirer, M. de Crillon fit rappeller lui-même le premier, étant bien sûr de gagner amplement la nuit, et ayant déjà passé de beaucoup d'heures le tems qu'il avait promis de tenir avant que les articles de la capitulation fussent signés. Il dit, en arrivant, au Général, qui était à cheval à la porte, qu'il lui apportait des conditions qui épargneraient bien du sang, mais qu'il fallait que nous eussions une petite prolongation de trêve, et qu'il voulût bien retourner à sa maison pour y signer des articles qu'il

était assuré, par l'humanité dont il lui avait tant parlé lui-même, et l'estime personnelle qu'il avait bien voulu lui témoigner, qu'il ne lui refuserait pas; le Général répondit qu'il y consentait d'avance, si les propositions étaient raisonnables, mais qu'il fallait que cela fût décidé tout de suite, d'après l'ordre précis qu'il avait de son maître, d'être dans la ville avant la nuit, qui s'approchait.

M. de Crillon l'accompagna chez lui, et lui dit qu'il allait lui livrer une de ses deux portes, aux conditions « qu'il lui ac-» corderait la même capitulation qui avait » été accordée, peu de tems avant, à Lintz » à M. de Ségur, (père du maréchal actuel) » qui était de sortir avec armes et bagages, » tambour battant, mèche allumée, en don-» nant parole d'être un an et un jour sans « servir contre la maison d'Autriche ». Le Général répondit, en riant, que la proposition était un peu forte, en comparant le poste de Lintz à celui de Landaw, et la force d'une garnison qu'il jugeait être au plus de six cens hommes, à dix bataillons et un régiment de dragons, qui composaient neuf mille huit cens hommes; enfin,

lui dit-il, finissons, et plus de pourparler, rendez-moi tout de suite une porte, et votre garnison prisonnière de guerre, je vous accorderai, d'après cela, tous les articles que vous me demanderez, quoique mon devoir serait de ne vous recevoir qu'à discrétion; et, ajouta-t-il, je vous le demande moi, comme une grace par rapport aux loix de l'humanité, et pour vous donner personnellement une preuve de mon estime, en vous accordant tous les articles de commodité et d'honneur que vous me demanderez. M. de Crillon consentit enfin à se rendre : il était alors huit heures du soir, mais aux conditions (1); 1°. Que son détachement sortirait de la place tambour battant, le fusil sur le bras, ne posant les armes à terre qu'à son propre commandement et après être hors des rangs de l'ennemi. 2° Que tous ses soldats resteraient maîtres de leurs havre-sacs sans être fouillés. 3°. (Article qui fut le plus débattu, mais que M. de Crillon ne voulut jamais

(1) Cette capitulation doit se trouver dans le dépôt des papiers de l'année 1743, au bureau de la guerre.

céder) connaissant combien il était essentiel de conserver au Roi quatre compagnies de grenadiers, dont le manque aurait presque anéanti quatre régimens, chacun n'étant alors que d'un bataillon, que sa garnison ne pourrait être envoyée plus loin qu'à dix lieues de distance pour y attendre l'exécution du cartel convenu entre les deux armées, pour l'échange des prisonniers avec de l'argent, lorsqu'il ne pourrait se faire avec des hommes. 4° Que chaque compagnie serait mise ensemble, ayant avec elle chacune un de ses officiers, que M. de Crillon choisirait, pour être chargé de leur fournir leur prêt ordinaire et de veiller à leur discipline. 5°. Enfin, que tous les officiers, ainsi que lui-même, seraient, dès ce moment, sur leur parole d'honneur de ne point servir avant d'être échangés, libres de retourner à notre armée avec tous nos équipages, en attendant notre échange.

En effet, M. le Maréchal de Broglie, père du Maréchal actuel, qui arriva dans l'armée le sur-lendemain de notre retour, n'eut rien de plus pressé que d'envoyer un trompette aux ennemis, pour proposer l'échange de M. de Crillon, contre un Colonel

Autrichien, pris en Bohême, en lui donnant la préférence sur M. de Grammont, Colonel de cavalerie qui avait été pris en Bohême, de manière que M. de Crillon ne fut pas plus de huit jours sans rentrer dans le droit de servir sa patrie, ainsi que tous ses grenadiers, que les ennemis traitèrent à merveille, mais en les faisant boire, et faisant l'impossible, avec de l'argent, pour les engager à déserter et à prendre parti dans leurs troupes. Ils résistèrent, et à deux grenadiers près qui avaient été tués, dont l'un du régiment de Bretagne, et l'autre, de celui de Saintonge, les quatre compagnies de grenadiers étaient rentrées entières dans leurs corps, quinze jours après le jour où elles en étaient sorties.

Le roi fut si content de la conduite de M. de Crillon dans cette affaire, que Sa Majesté ordonna à M. de Breteuil, alors Ministre de la guerre, de lui écrire de sa part, pour lui en faire compliment, en attendant qu'il le lui fit lui-même, lorsque la campagne serait finie. « Ordonnant en même » tems à M. de Crillon de prouver à ses gre- » nadiers la satisfaction de S. M. au sujet » de leur valeur et de leur fidélité, en faisant

» distribuer à chacun vingt francs de gra-
» tification, selon l'ordre que S. M. en don-
» nait à l'Intendant de l'armée par le même
» courrier. ». (Cette lettre et cette ordonnance doivent se trouver au Bureau de la guerre)

N° XIX.

Affaire du pont de Braunau.

Quinze jours après l'échange de M. de Crillon, il se trouva déjà détaché, à son tour de service de Colonel, avec dix compagnies de grenadiers, pour faire l'avant-garde de notre armée, qui marchait sur celle des ennemis, et attaquer la tête du pont de Braunau sur Linn ; les ennemis l'abandonnerent. Il passa la rivière avec son détachement, fut joint par plusieurs piquets d'infanterie et de dragons à ses ordres, suivit les ennemis, et fusilla, avec l'arrière-garde de leur armée, jusqu'à ce qu'il eut reçu ordre de M. le maréchal de Broglio de s'arrêter : c'est dans cette action qu'un des fils de M. le maréchal de Broglio, frère du maréchal actuel, fut blessé, et que pas-

sant devant son père, le Général dit: mes enfans sont toujours des mal-à-droits,

N° XX.

Seconde campagne de cette guerre.

Affaire de la Brasserie de Ratisbonne, aux ordres et sous les yeux de M. le Comte de Saxe.

Nous avions un pont sur le Danube, dont la brasserie retranchée faisait la tête, et dont le milieu précisément était porté par l'extrêmité d'une petite isle qui avait assez d'extension sur sa gauche pour pouvoir y placer un régiment. (1) M. de Crillon proposa à M. le comte de Saxe d'y placer et retrancher pendant la nuit celui de Bretagne qu'il commandait, en faisant remarquer à ce Général que dans le cas très-vraisemblable où les ennemis voudraient attaquer le pont, il formerait, sur eux par sa gauche,

---

(1) M. de Crillon n'a jamais passé, depuis ce temps, sur le pont de Sève, allant à Versailles, qu'il ne se fut rappelé cette islette.

un flanc qui les désolerait pendant l'attaque, et que dans le cas où le poste serait emporté sur notre droite, il aurait sur eux un feu qui les prendrait à revers sur le champ, et les empêcherait de s'y établir. M. le comte de Saxe le remercia, et quoique son régiment ne fut pas le plus ancien de l'armée, lui confia, en faveur de son idée, ce poste d'honneur à défendre, en avant de l'armée, qui étoit en bataille derrière le pont.

Les ennemis commencerent dès le lendemain matin une canonnade qui fut assez vive, pendant laquelle M. de Crillon mit à l'épreuve le courage de l'Aumônier de son régiment, en saisissant cette occasiou de faire bénir, sur le milieu du pont, ses drapeaux neufs, qui venaient d'arriver, et effectivement les ennemis essayèrent le lendemain d'emporter la brasserie, et furent repoussés de la même manière que M. de Crillon l'avait annoncé à M. le comte de Saxe; n'ayant pû entrer par l'attaque de leur droite flanquée par sa gauche, et au contraire, au moment où ils furent un instant à même de pénétrer par leur gauche, ils furent également obligés de se retirer sur le champ, retrouvant le feu de tout le régi-

ment que M. de Crillon avait fait filer rapidement sur sa droite, et que les ennemis n'avaient pas même apperçu : ce qui donna le moyen à nos grenadiers de rentrer dans la brasserie qu'ils avaient été forcés d'abandonner un instant, et en conséquence le temps à notre armée de rassembler ses quartiers. Au lieu que si nous avions été forcés d'abandonner notre pont le même jour, les ennemis auraient sûrement obligé la ville de Ratisbonne, quoique neutre, à leur donner passage, et nous aurions perdu au moins nos équipages, nos vivres, toute notre artillerie et toutes les choses nécessaires pour la retraite que nous avions à faire jusques en France, et que nous attendîmes à exécuter très-tranquillement dans notre camp, après y avoir séjourné sept à huit jours.

N° XXI.

Retraite de Ratisbonne jusques en France.

M. de Crillon fut souvent détaché, durant cette longue retraite, sous différens Généraux, et notamment sous M. le Marquis de Luttaux, chargé de l'arrière-

garde, où il se trouva à différentes escarmouches, qui étaient quelquefois aussi vives que de petits combats; M. de Crillon ne compte cependant ces différentes rencontres que pour une seule action.

N° XXII.

Isle de Reinac, sur le Rhin, sous les ordres de M. le Maréchal de Coigny.

M. de Crillon n'avait là pour tout équipage que sa chaise de poste qui lui servait d'appartement et de lit à la queue du camp de son régiment, et le cheval de poste de son domestique pour aller s'y reposer quelques heures du jour et chercher sa vie au quartier-général, lorsque ce n'était pas son tour d'être les vingt-quatre à la tranchée, où il demeura constamment pendant vingt nuits comme Aide-de-camp du Général qui venait relever l'autre, lorsqu'il n'y était pas employé comme Colonel.

Ce fut à la suite de l'avant-dernière de ces nuits, pendant laquelle les ennemis se retirèrent entièrement de l'autre côté du Rhin, que M. de Crillon se cassa le petit

os de la jambe, et il eut le bonheur dans cet accident d'apprendre dès le lendemain au Neuf-Brissac, où il fut transporté, que cette campagne qui avait duré neuf mois, était finie; car il se trouvait hors d'état de la continuer pendant six semaines, si elle avait duré, ce qui le désolait plus que sa jambe cassée.

M. de Crillon avait donné, peu de jours auparavant à M. le Maréchal de Coigny, le projet de faire descendre sur le Rhin, pendant la nuit, un bateau, chargé de matières les plus combustibles et de pétards, conduit jusques au milieu du pont, ce qui séparerait le corps de l'armée ennemie d'avec l'avant-garde qu'elle avait dans l'île de Reinac, tandis que nous sortirions de notre tranchée pour attaquer ceux de l'île. Mais les deux conducteurs de ce brûlot, qui devaient et avaient promis de ne se jetter à l'eau pour revenir sur notre bord, qu'après que le brûlot serait attaché au pont, eurent peur et se précipitèrent trop tôt dans le Rhin, croyant avoir mis le feu au brûlot qui ne sauta jamais, ce qui enleva à M. de Crillon la gloire qu'il espérait et que lui préparait l'amitié de M. le Maréchal de

Coigny, qui, afin de récompenser l'idée qu'il lui avait donnée, avait attendu le jour qu'il montrait à la tranchée, pour exécuter son projet, en lui réservant cette attaque, dont l'effet eût été certain au moment où les ennemis auraient vû leur retraite coupée, et nous aurait du moins ramenés chez nous après ces deux malheureuses campagnes, avec les honneurs de la guerre, et trois ou quatre mille prisonniers qui formaient l'élite de l'armée ennemie.

N° XXIII, XXIV, XXV.

Troisième campagne de cette guerre.

Attaque du poste des Quatre-Vents.

Pendant la grande maladie du Roi à Metz, les ennemis ayant passé le Rhin et étant maîtres de *Saverne*, s'étaient avancés sur la chaussée qui conduit de Saverne à Phalsbourg, jusques au poste connu sous le nom des *Quatre-Vents*, où ils avaient construit une redoute couverte d'abattis impénétrables. M. de Rougé, alors Colonel, détaché avec des grenadiers et piquets, reçut ordre de les

en déloger et les y attaquait de front avec la plus grande valeur, mais en perdant beaucoup de monde. M. de Crillon qui marchait derrière lui à la tête de la brigade de Bretagne qu'il commandait, avec l'ordre de soutenir cette attaque, en suivant la chaussée, imagina de prendre les ennemis en flanc, et exécuta sur le champ son plan, n'y ayant là dans ce moment aucun Officier général. Sa brigade était composée de quatre régimens, chacun d'un bataillon, de Bonac, de Bassigny et de Boulonois, qui, tous étaient en colonne, remplissant la chaussée sans pouvoir agir, étant à la queue du détachement de M. du Rougé. Il détache les deux derniers régimens, afin de ne pas faire voir, ni à ceux qui attaquaient la redoute, ni à ceux qui la défendaient, que la colonne qui soutenait les grenadiers se dégarnissait, il descend de la chaussée par sa gauche avec ces deux bataillons, à la tête desquels il se met, la longe jusques au moment où il peut prendre la redoute en flanc et par derrière, en remontant lui-même sur la chaussée, pour couper aux ennemis le chemin de leur retraite; ceux-ci s'en appercevant, abandonnèrent la

redoute et se sauvèrent par la chaussée, la plûpart en jettant leurs armes. M. de Crillon ne perdit que cinq à six soldats; en sauva par sa manœuvre plus de cent à M. de Rougé, qui l'en remercia beaucoup, et fit par-là gagner à nos Généraux bien du temps, sur la marche qu'ils avaient résolu de faire pour aller reconnaître l'armée ennemie, commandée par M. le Prince Charles de Lorraine, dont en effet ils rencontrèrent toute la gauche campée dans le fameux camp de M. de Turenne, appelé *Saint-Jean-des-Choux*.

Nos Généraux ayant rempli l'objet de leur découverte, prirent le parti de retourner bien vîte au camp, dont nous étions partis, en laissant M. du Châtelet, Lieutenant-général père de M. le Duc du Châtelet, dans Saverne, avec deux mille hommes, et le même détachement de M. de Rougé dans la même redoute que nous avions enlevé le matin aux ennemis sur le poste des Quatre-Vents, avec ordre à M. de Rougé de ne rentrer au camp qu'après avoir appris, par M. du Châtelet, qu'il était tranquille dans Saverne. Mais à peine nos brigades étaient-elles rentrées au camp, qu'il nous fut enjoint

de

de marcher rapidement au poste des Quatre-Vents, où nos brigades se placèrent à côté de la chaussée, en colonne par bataillon; à droite, celle de la vieille marine, et à gauche, celle de Bretagne : laissant la chaussée libre à nos troupes, pressées vivement par les ennemis, que nous trouvâmes y attaquant M. de Rougé, qui défendait la redoute avec la plus grande fermeté, ayant été renforcé par la plus nombreuse partie du détachement, qui s'y était rallié.

Mais le tout ayant été emporté à la fois par les ennemis, nos gens qui cherchaient à se sauver par leur droite, en faisant alors face au camp, se jettèrent en foule sur le régiment de Bretagne qui faisait l'avant-garde de la brigade de ce nom, en colonne par bataillon, suivant son ancienneté. Nous étions au moment d'être entraînés par le torrent des fuyards, lorsque M. de Crillon se détermina, étant seul à cheval, d'arracher un drapeau des mains d'un enfant qui le portait, sans que le drapeau fut presque apperçu. M. de Crillon le met sur l'arçon de sa selle, pique droit aux ennemis, en

criant : *A moi, Bretagne, à votre drapeau:* Il doit à ce brave régiment la justice de dire qu'il fit face à l'instant à l'ennemi, courut à lui, et par ce mouvement d'audace, l'arrêta, de manière qu'il se trouva heureux de demeurer maître de la redoute dont il avoit été chassé le matin.

Le surlendemain de cette journée, les ennemis abandonnèrent ce poste dans la nuit, ainsi que la ville de Saverne. On y renvoya un Lieutenant-Général avec un gros détachement, mais vingt-quatre heures après qu'il y fut établi, l'ennemi ne voulant pas nous avoir si près de lui, y fit marcher un corps supérieur qui paraissait être l'avant-garde de cette même gauche qui nous avait châtiés de notre curiosité peu de jours auparavant; et ce Général, qui avait ordre de ne point se compromettre, prit le parti de revenir et de ramener encore une fois son détachement au camp.

Alors M. de Crillon demanda à M. d'Harcourt de lui confier, en poste fixe, celui de Saverne à défendre, lui promettant de ne point se compromettre, pourvu qu'il lui donnât un régiment de hussards et mille

hommes d'infanterie ; ce qui lui fut accordé, et il eut le bonheur, en faisant à tout moment la petite guerre avec les corps avancés de l'ennemi, de conserver, pendant plus de quinze jours, ce poste; c'est-à-dire, jusqu'à ce que l'armée du Prince Charles se replia, M. de Crillon leur en imposa, par son activité, avec ses troupes légères; il était sans cesse sur les grandes gardes des ennemis, et leur présentait souvent des embuscades dans lesquelles il leur faisait toujours quelques prisonniers.

Ces trois époques différentes, qui comprennent les numéros XXIII, XXIV et XXV, firent donner à M. de Crillon, par quelques Officiers qui en avaient été témoins, le nom de Crillon le Savernois.

N° XXVI.

Marche sur les ennemis pour les forcer à repasser le Rhin, sous feu M. le Maréchal de Noailles.

M. de Crillon n'y essuya point de coup de fusils, ne s'étant pas trouvé à l'échaufourée

ridicule qu'on a nommée l'affaire des perruques ; mais les ennemis ne seraient pas aussi tranquillement retournés dans leur pays, si on avait exécuté le projet que M. de Crillon envoya au Roi avant cette marche, qui était de faire passer à Strasbourg dix mille hommes sur le pont de Kell, pour aller attaquer le derrière du pont qu'ils avaient construit sur le Rhin, pendant que nous aurions préparé une marche combinée pour que la grande armée du Roi s'approchât de celle du prince Charles, dans le moment que nous aurions essayé de rompre et d'embrâser leur pont par des barques chargées d'artifice. Ce projet et la lettre que M. de Crillon écrivit à M. d'Argenson en le lui envoyant, doivent se trouver dans les papiers de ce Ministre ou dans les bureaux de la guerre, comme la réponse de M. d'Argenson, de la part du Roi, dont copie est ci-après et se trouve dans les mains de M. de Crillon.

« J'ai mis, Monsieur, votre lettre sous les » yeux du Roi, ; S. M. l'a trouvée très-mili- » taire, et me charge de vous en remercier; » sa santé est, Dieu merci, très-bien réta- » blie, et nous comptons avoir le plaisir de » vous joindre bientôt ».

N° XXVII.

Siége de Fribourg.

Peu de tems après que l'armée ennemie eut repassé le Rhin, celle de France passa ce fleuve, et nous fîmes le siége de Fribourg sous les yeux du Roi et sous le commandement de M. le maréchal de Coigny; ce siége fut un des plus mémorables et un des plus meurtriers pour les assiégeans. Personne n'ignorait dans l'armée que M. de Crillon n'a jamais passé un jour sans aller à la tranchée, soit à son tour de service, soit comme volontaire pour s'instruire; et notamment à la seconde attaque du chemin couvert qu'on fut obligé de prendre en deux fois, pour s'être contenté la première nuit, de se loger sur les angles saillans, sans songer à s'établir sur les rentrans : ces deux attaques furent également vives, et nous coûtèrent entre elles plus de cinq mille hommes, dont deux mille périrent à cause de cette négligence.

M. de Crillon finit par y être blessé assez gravement au bras, y étant avec son régiment, le premier jour qu'on battit la place en brêche, c'est-à-dire, peu avant la fin de

ce siège, qui termina cette campagne Ce fut pendant l'hiver qui la suivit, que S. M. attacha enfin elle-même la croix de Saint-Louis à M. de Crillon, ainsi qu'elle le lui avait promis ; et au lieu du régiment de Bretagne, qui n'était que d'un bataillon, on lui donna le brave régiment de Rohan, de quatre bataillons, alors le premier des Petits-Vieux, qui prit le nom de Crillon, et qui depuis s'est nommé Bearn, et son dédoublemen Agénois, aujourd'hui les 15e et 16e Régimens.

N° XXIX.

Bataille de Fontenoy.

A cette bataille, la brigade de Crillon formait la droite de la première ligne de l'infanterie appuyée au village d'Antoin, dans lequel était la brigade de Piémont, qui sur un ordre porté par un Aide-de-camp, l'avait abandonné. Mais, quoique le même ordre eut été porté à la brigade de Crillon, et que les Officiers généraux qui commandaient la seconde ligne, derrière le régiment de Crillon, lui eussent représenté que le village d'Antoin, étant évacué, il devait éga-

lement commencer sa retraite, son Lieutenant-colonel, M. de la *Mothe-d'Hugues, officier d'expérience*, lui ayant fait observer qu'on ne devait obéir un jour de bataille qu'aux ordres portés par des Officiers reconnus de l'Etat-major de l'armée, il s'obstina tellement à attendre dans sa position des ordres plus en règle, que l'on prit le parti de faire rentrer la brigade de Piémont dans Antoin.

Quelque tems après, M. de Crillon s'étant apperçu que les Hollandais commençaient à vouloir faire retirer leur canon, sauta le ravin qui le séparait d'eux, avec les quatre compagnies de grenadiers de la brigade de son nom seulement, pour ne pas abandonner son poste, et par ce seul mouvement il les détermina à ne songer qu'à leur retraite, en lui abandonnant sept canons qui n'avaient cessé de tirer pendant toute la bataille sur la brigade de Crillon, exposée en même-tems à recevoir les autres boulets des ennemis, qui, après avoir passé par-dessus le village de Fontenoy, la prenaient par derrière en ricochet. La résolution de ne pas vouloir abandonner ce poste, contribua certainement beaucoup au gain de la bataille, qui au-

rait été perdue, si les Hollandais s'étant apperçus que le village d'Antoin était abandonné, avaient marché pour s'en emparer. M. le Comte de Saxe lui dit le même soir : *je sais votre manœuvre, et nous vous avons l'obligation du gain de la bataille.* M. de Crillon lui répondit que ce n'était pas à lui qu'il en devait un compliment, mais à M. de la Mothe-d'Hugues qui, ayant plus d'expérience, l'avait décidé sur une action qu'il n'aurait peut-être pas osé prendre sur lui, d'après l'avis des officiers-généraux qui lui disaient qu'il devait se retirer.

M. le Comte de Saxe envoya le même jour un Lieutenant-général avec un détachement de six mille hommes à la poursuite des ennemis. Cet Officier général revint au camp à dix heures du soir, rapportant au Comte de Saxe que les ennemis étaient campés à deux lieues seulement. Mais M. de Crillon apprit par un Capitaine de grenadiers de son régiment, appellé M. *d'Hallebout,* qui était du nombre de ceux qui formaient ce détachement, que ce n'était point l'armée, mais seulement une très-petite arrière-garde, laissée pour conserver un

parc d'artillerie, couvert par différens feux en ligne pour nous en imposer, n'y ayant qu'une sentinelle entre plusieurs feux, qui couraient de l'un à l'autre pour les entretenir, ce qu'il avait reconnu lui-même avec une patrouille de quatre hommes. Cet Officier général, qui est un de ceux qu'on trouvera ci-après employé à l'affaire de Mesle, trouva plus commode de n'en rien croire.

M. de Crillon monta sur le champ à cheval, fut trouver vers minuit M. le Comte de Saxe qui était bien malade, et lui proposa d'aller toute la nuit avec ses seules mêmes compagnies de grenadiers, un piquet de cavalerie de cinquante hommes, et des chevaux d'artillerie, donner une alerte à ce camp, en lui promettant de le faire avec tant de prudence, que si le Capitaine qui lui avait donné cet avis s'était trompé, il serait toujours assuré de faire sa retraite à la faveur de la nuit. M. le Comte de Saxe y consentit. En effet, M. de Crillon rencontra ce parc d'artillerie destiné à faire, à la pointe du jour, l'arrière-garde de l'armée ennemie en déroute, et le petit détachement

qui l'escortait se sauva en jettant ses armes. M. de Crillon rentra au camp à sept heures du matin avec quatorze pièces de canon et dix à douze prisonniers, n'ayant laissé que quinze hommes et un sergent pour garder le reste du parc ennemi, qu'il n'avait pu emmener faute de chevaux, puisqu'il consistait en plus de trente autres pièces de canon, et une quantité considérable de munitions de guerre de toute espèce, que M. le Comte de Saxe envoya chercher de suite, et qui arrivèrent à notre camp le même jour.

M. de Crillon fut enfin compris le jour d'après dans la promotion immense qui fut faite de Brigadiers, et ne le fut qu'à son rang d'ancienneté.

N° XXXI.

Affaire de Mesle.

Le hasard fit que M. de Crillon, avec le seul grade de Brigadier, commanda en chef presque depuis le commencement jusques à la fin de l'affaire de Mesle, quoiqu'il y eut dans ce détachement trois Officiers géné-

raux, qui ne purent pas s'y trouver, et qui pour s'en excuser, tâcherent de faire croire que l'affaire n'avait duré qu'un instant, *(ce qui leur avait ôté le tems de s'y rendre)* ils ajoutèrent que le succès en était dû seulement à la valeur du soldat et à celle du jeune Marquis de Laval, Colonel alors du régiment de son nom, le même qui est aujourd'hui Maréchal de France. Il est trop honnête homme pour ne pas dire la vérité quand on la lui demandera; et M. de Crillon interpelle ici son honneur et sa probité pour le prier de le contredire, ou de l'appuyer dans le détail exact de toute cette brillante action, selon sa propre conscience.

Cette affaire, une des plus brillantes qu'ait jamais eu la France, est trop intéressante, et particuliérement pour l'honneur de M. de Crillon, puisqu'on a voulu lui dérober en grande partie la gloire du succès, pour qu'il ne doive pas la mettre dans tout son jour. M. de Crillon n'avait que sa seule brigade, composée de trois bataillons de son nom, et du régiment de Laval, qui n'était alors que d'un seul bataillon; les quatre ensemble venant d'essuyer les deux siéges

de Tournay et la bataille de Fontenoy, et ne faisant pas quinze cens hommes, battirent complettement un corps choisi de huit mille Anglais, dont mille grenadiers et mille hommes de cavalerie, qui ayant surpris notre parc d'artillerie, se trouvaient maîtres de notre canon, dont ils eurent le tems de tirer sur nous quelques coups.

Détail de l'affaire de Mesle.

Après la prise de Tournay, l'armée du Roi ayant marché *à Leuze*, et de suite à *la Chartreuse*, S. M. forma le dessein de faire le siége du château de Gand, qui seul pouvait nous préparer et nous assurer la conquête de la Flandre; à cet effet, M. le Maréchal de Saxe fit marcher vers cette place M. de Lowendal pour en former d'abord l'investissement d'un côté, avec un gros corps de troupes, tandis que pour s'opposer au secours que les ennemis voudraient y jetter, M. Ducheyla marcherait d'un autre côté pour prendre poste sur la chaussée d'Alost, avec deux brigades d'infanterie; la première du régiment de Normandie seule, com-

posée de quatre bataillons, et la seconde du régiment de Crillon et de celui de Laval. Nous nous mîmes en marche à neuf heures du soir; la brigade de Normandie marchant à la tête, suivie de l'artillerie au centre, et la brigade de Crillon faisant l'arrière-garde en colonne renversée, de manière que le régiment de Laval suivait immédiatement l'artillerie. Notre flanc était couvert par un fort gros corps de cavalerie, duquel un seul régiment faisait l'avant-garde de la brigade de Normandie; le reste couvrait, dans sa marche, le flanc droit du détachement.

Nous partîmes, dans cette ordre, à neuf heures du soir, du camp de la Chartreuse. Nous avions marché toute la nuit, et il était huit heures du matin, lorsque nous nous trouvâmes en halte derrière l'artillerie, à-peu-près à une demi-lieue et à hauteur de l'Abbaye de Mesle; on y vint chercher le régiment de cavalerie qui marchait à la tête de la brigade de Normandie, et on le posta pour le mener camper, faisant face à Gand, ayant à couvrir le quartier-général que M. Ducheyla avait fait marquer pour lui et ses Généraux.

Nous étions restés en panne dans cet état; étant à une demi-lieue du camp que nous devions occuper, lorsqu'on vint chercher l'artillerie pour la conduire au parc qui lui avait été destiné dans une petite plaine à la droite et au bas de la chaussée, qui devait être couverte par les quatre bataillons de la brigade de Crillon. Il était alors dix heures du matin; nos soldats ayant marché pendant toute la nuit, et étant brûlés du soleil depuis six heures, nous étions encore oubliés au même endroit; il n'était nullement question d'ennemis; et n'entendant parler d'aucun Officier général ni d'aucun ordre, après avoir envoyé plusieurs Officiers-majors chercher nos campemens, le lieu qui nous était destiné, et des ordres pour continuer notre marche, voyant que nous ne recevions aucunes nouvelles, M. de Crillon ordonna à M. de Laval de rester avec la brigade, jusques à ce qu'il lui apportât ou envoyât la permission du Général d'aller occuper notre terrein et d'envoyer à la paille, pendant qu'on achèverait d'établir notre camp. Il emmena avec lui le Chevalier de Montgrand, très-bon

Officier (aujourd'hui retiré dans sa famille à la Napoule en Provence) qui était Aide-major du régiment de Crillon, et courut à l'Abbaye de Mesle, dont on voyait le clocher, et où il avait entendu dire que nous devions camper, à droite et à gauche de la chaussée, faisant face à Bruxelles. Il y trouva l'artillerie déja parquée et les troupes de son escorte à la paille; on lui dit qu'il joindrait M. Ducheyla en suivant la chaussée qui conduisait à Gand ; et ayant reconnu en passant un pont qui la retrécissait extrêmement, sur un ruisseau qui bordait lè terrein occupé par l'artillerie, il joignit bientôt une grosse ferme où il trouva M. Ducheyla en robe de chambre, en pantoufles, et écrivant. Ce général accepta sur le champ la proposition que M. de Crillon lui fit de faire avancer sa brigade, et lui ajouta que c'étoit sans doute par un mal-entendu qu'elle n'avait pas eu l'ordre de suivre l'artillerie qu'elle était destinée à couvrir ; il lui conseilla d'envoyer porter cet ordre à sa brigade par l'Officier qui l'accompagnait, et de rester à dîner avec lui, qui allait se mettre à table. M. de Crillon lui de-

manda s'il avait des nouvelles de l'ennemi, et le Général lui donna alors à lire une lettre de *M. de Grassin,* qui était en avant de nous avec son corps de troupes légères, *il écrivait à M. Ducheyla (selon sa date) étant à deux lieues en avant de l'Abbaye de Mesle, sur la chaussée d'Alost,* » qu'il » lui répondait des ennemis, et qu'il restât » tranquille ». Mais pendant ce tems-là, au contraire, un détachement de dix mille hommes, qui marchait à Gand, ayant paru devant M. de Grassin, celui-ci au lieu de revenir sur nous en se battant en retraite, ou du moins de nous avertir en toute diligence, ne songea qu'à se jeter avec sa troupe dans une grosse ferme, comptant, a-t-il dit depuis à M. de Crillon, que nous devions continuer notre marche jusqu'à lui, que les ennemis n'oseraient jamais laisser derrière eux, et que s'ils voulaient l'attaquer dans sa ferme, il était en état de s'y défendre, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à lui ; ce qui était un très-mauvais raisonnement de la part de Grassin, (d'ailleurs homme de guerre) mais qui se trompa dans son calcul; car quoiqu'il soit vicieux de suivre toujours

des

des principes généraux à la guerre, où le moment doit décider de la conduite du Général, selon les circonstances ; il était bien clair, dans cette occasion, qu'il n'avait rien de mieux à faire que de se retirer sur nous, en nous amenant un renfort de mille hommes et nous évitant d'être surpris ; d'autant que, s'il est possible d'admettre une règle générale à la guerre, il n'y en a point, pour des troupes légères, de plus positive que de ne jamais s'enfermer.

Les ennemis, dont le corps parti de leur camp pour aller à Gand, était de dix mille hommes, qui faisaient l'avant-garde de leur armée, laquelle devait suivre le lendemain, en laissèrent deux mille pour bloquer Grassin, en attendant que l'armée le fît prisonnier le lendemain sans coup férir, pendant que le reste, au nombre de huit mille, continuerait rapidement leur marche pour se jetter dans Gand. En effet, une demi-heure après la lecture de cette lettre, M. de Bernier, Aide-major-général de l'armée entra, et courant à M. Ducheyla, lui dit : qu'en marquant le camp de la brigade de Crillon, il avait reconnu une colonne pleine, dont on

ne voyait pas la fin et qui remplissait la chaussée, précédée d'un corps de cavalerie qui faisait son avant-garde ; et en se tournant vers M. de Crillon, il lui dit : les ennemis vont en suivant la chaussée, directement sur l'Abbaye où doit camper votre régiment ; et quoique j'aie vu aussi votre brigade en marche, pour se rendre à son camp, je doute qu'elle puisse y arriver avant les ennemis.

Ce fut là l'époque première du bonheur de M. de Crillon dans cette journée ; car s'il n'avait pas eu l'idée d'aller lui-même parler au Général, son régiment serait demeuré en panne en attendant des ordres ; et d'une autre part, M. de Crillon n'aurait pas eu l'occasion de reconnaître ni le ruisseau, ni le pont ; reconnaissance à laquelle seule on doit attribuer tout le succès que nous obtînmes dans un combat si inégal.

Entendre le rapport fait à M. Ducheyla, sauter à cheval et piquer à l'Abbaye de Mesle, ne fut qu'un instant pour M. de Crillon ; il s'apperçoit, avant d'arriver à l'Abbaye, que les ennemis l'ont déjà dépassé par une colonne de cavalerie, qui remplissait la chaussée, et dont on ne pouvait découvrir la pro-

fondeur ; il voit les ennemis maîtres de notre artillerie, dont ils se servent contre la brigade de Crillon, et n'a rien de plus pressé que de descendre la chaussée pour joindre au galop le derrière de sa brigade (sans risque d'être coupé par l'ennemi ;) il y arrive au moment que M. de Laval, qui avait accouru rapidement pour reprendre notre canon, chargeait les ennemis avec la plus grande valeur à la tête du bataillon de Laval, qui faisait celle de la brigade, marchant en colonne renversée, dans le même ordre qu'elle avait toujours observé depuis son départ de l'armée du Roi.

M. de Crillon s'apperçoit à l'instant que nos gens et les ennemis se portent les uns sur les autres dans un terrein dont il avait reconnu, en courant après M. Ducheyla, le peu de profondeur, qui était plus que rempli par le parc d'artillerie, la foule des ennemis, le bataillon de Laval et le second bataillon de Crillon; il voit de même l'inutilité parfaite du troisième et premier bataillon du régiment de son nom ; et sans s'embarrasser de présenter un moment le flanc aux ennemis, trop occupés de ce qu'ils avaient

en tête pour chercher à le châtier d'une marche qui paraissait audacieuse, mais qui était devenue nécessaire pour vaincre, et plus prudente dans le fond que téméraire, il enlève ces deux bataillons de son régiment, marche rapidement à leur tête, en s'écartant de cent pas sur sa droite, longe la gauche des ennemis, sans tirer un coup de fusil, jusques à ce que, s'appercevant qu'il les déborde et qu'il doit être à la hauteur du pont qui formait un défilé, il se met en bataille par un simple à gauche, court sur les ennemis, bayonnette au bout du fusil, les prend en flanc, marche droit au pont et coupe la colonne ennemie ; de sorte que celle-ci ne pouvait plus rafraîchir les divisions de cavalerie et d'infanterie qui avaient passé le ruisseau et qui se voyaient attaquées en même-temps en tête, tandis qu'elles essuyaient, sur leur flanc droit et par les fenêtres de l'Abbaye de Mesle un feu très-vif, qui redoubla encore en voyant notre manœuvre, et que faisaient tous les hommes détachés pour préparer le camp de la brigade de Crillon, qui s'étaient jettés dans cette Abbaye

avec une compagnie de grenadiers du régiment de Normandie qu'on y avait postée, en attendant que le camp fut marqué.

Ce ne fut, dès ce moment, que désordre et confusion chez les ennemis, durant près d'une demi-heure; une partie de ce qui était le plus à portée de notre mousqueterie, s'étant jettée à bas de la chaussée pour chercher son salut dans des bleds où ils se croyaient plus à couvert, et l'autre partie ayant fait demi-tour à droite, sans quitter la chaussée, pour se retirer avec précipitation à quatre ou cinq cents pas en arrière. Ils s'y rallièrent; mais cependant nous les voyions toujours flottans, ainsi que les fusils de ceux qui s'étaient jettés dans les bleds; qui, sans remonter sur la chaussée, s'étaient arrêtés à la hauteur des autres pour se former en bataille dans la plaine, faisant face au ruisseau qui nous séparait, leur droite appuyée à la chaussée, et leur gauche à un sentier qui conduisait à un pont de bois sur le même ruisseau, nommé *le Pont de la Capelle*; dont heureusement pour nous ils ne reconnurent l'existence que plus d'une heure après.

Ce fut dans cette première charge entre

les deux bataillons, à la tête desquels M. de Laval avait combattu et repris le canon, et les deux autres bataillons avec lesquels M. de Crillon avait pris les ennemis en flanc, que les Anglais perdirent (1) près de deux mille hommes, tués, blessés ou prisonniers, ainsi que deux étendards d'un de leurs régimens, montés sur de grands chevaux catogans, dont l'un servit très-utilement à M. de Crillon dans le reste de cette journée, le sien venant d'être tué sous lui de deux coups de fusils en arrivant auprès du pont, à la tête de ses grenadiers, qui, lorsqu'il fut remonté sur la chaussée, le placèrent sur ce grand cheval où il les complimentait sur leur triomphe, mais non sans inquiétude intérieure, quant au succès définitif de cette action : inquiétude qu'il leur cachait avec le voile de sa gaieté ordinaire.

Il voyait que les ennemis restés si près de lui, excédaient encore de plus du triple la force de toute sa brigade réunie,

(1) Plusieurs soldats des deux bataillons qui reprirent notre canon aux ennemis, ont dit s'être colletés avec eux.

et que puisqu'ils ne s'éloignaient pas, il n'y avait aucun doute que le flottement qu'il appercevait ne vînt de l'incertitude de leurs Généraux sur la manière de faire une seconde attaque ; il n'y avait donc pas un moment à perdre pour songer à faire une disposition pour les recevoir. A cet effet, il fit couler par sa gauche deux cents hommes du régiment de Laval, pour aller renforcer dans l'Abbaye ceux qui y étaient, plaça les trois compagnies de grenadiers de son régiment et celle de Laval en colonne, remplissant la chaussée, jusques et touchant la tête du pont, hérissée de leurs bayonnettes, en laissant néanmoins son passage libre entre les ennemis et la colonne de ses grenadiers, soutenus par le second bataillon du régiment de Crillon et le reste de celui de Laval, tandis que le premier et troisième bataillon du régiment de Crillon resteraient en bataille, bordant le ruisseau, leur gauche à hauteur du pont de l'abbaye de Mesle, et étendant leur droite en longeant le ruisseau jusques à peu-près au pont de la Capelle, où nous ne pouvions pas atteindre.

Ce fut dans cette disposition que le jeune

marquis de Laval eut une petite discussion avec M. de Crillon, parce que, en voyant marcher un peu en avant les deux cents hommes de son régiment envoyés dans l'Abbaye, son ardeur lui faisait croire qu'il devait y être envoyé en personne ainsi que ses drapeaux, alléguant qu'avec ce qui y était déjà, cela formait la plus grande partie de son régiment. Mais M. de Crillon, après lui avoir donné un ordre positif, parla à son amitié, en lui disant à l'oreille : vous voyez le nombre des ennemis; cette action n'est pas finie; et si elle tournait mal, tout ce qui serait dans l'Abbaye serait fait prisonnier ; je ne veux ni vous perdre dans aucun cas, ni laisser aux ennemis des drapeaux de ma brigade. M. de Laval n'a point oublié cette époque; il y a quelques années qu'à Bordeaux, au passage de Monsieur, frère du Roi, il dit à M. de Crillon : « *Mon ami,* j'ai eu un tort avec vous, que « vous ignorez peut-être, et que je dois vous « avouer, qui est d'avoir trop cédé aux sol« licitations de ma famille, et sur-tout du « Maréchal de Luxembourg, en recevant les « violons en entier sur l'affaire de Mesle, « comme si elle avait toute roulé sur moi,

« tandis que je lui prouvai que vous aviez « joint la brigade au moment même de la « première charge, puisqu'en la finissant, « je vous trouvai en avant de moi, votre « cheval ayant été tué sous vous, et déjà re- « monté sur un catogan, et que depuis lors, « je n'ai rien fait que par votre ordre ».

M. de Crillon demande à son tour, pardon ici à ses lecteurs de cette petite digression, la seule qu'il ait cru pouvoir se permettre pour imposer silence à ceux de ses rivaux qui ont cherché à lui ravir la gloire qu'il a partagée avec M. de Laval dans cette action, ayant toujours trouvé la justification trop au-dessous de lui pour s'en servir plutôt.

M. de Crillon, tranquille sur sa disposition, n'attendit pas long-temps à en recueillir le fruit; les ennemis s'ébranlèrent, ainsi qu'il l'avait prévu, pour l'attaquer; une partie marchait vivement au pont de l'Abbaye en suivant la chaussée; et l'autre, en bataille dans les bleds, marchait contre les bataillons qui bordaient le ruisseau; ces deux corps ennemis s'avancèrent à-peu-près à même distance de nous, c'est-à-dire, à cent cinquante pas, d'où ils firent sur nous une forte décharge,

mais qui nous fit cependant peu de mal ; la nôtre au contraire, tirée sans doute, d'une main plus sûre, les obligea de se retirer ; avec la même précipitation, une seconde fois dans le plus grand désordre, jusqu'à la même hauteur où ils s'étaient déjà arrêtés. Mais comme M. de Crillon avait remarqué, dans cette seconde attaque, que pour peu qu'ils s'étendîssent par leur gauche, ils arriveraient jusques au pont de la Capelle, où faute de monde, nous ne pouvions atteindre, n'entendant parler d'aucuns Officiers généraux, et jugeant bien, puisque les ennemis restaient toujours beaucoup plus forts que lui, malgré la nouvelle perte qu'ils venaient d'essuyer, et ne se retiraient pas plus loin, que c'était pour faire une nouvelle tentative ; il imagina d'envoyer le même Chevalier de Mongrand, Aide-major de son régiment, qui était toujours resté à cheval, dire à la brigade de Normandie que nous avions besoin de son secours, en recommandant à cet Officier de dire que c'était de la part de M. Ducheyla, si celui qui commandait la brigade faisait quelque difficulté de quitter son poste ; mais le Comte de Périgord, qui

était Colonel du régiment de Normandie et Commandant de la brigade, le même qui vit encore, et a commandé en chef dans le Languedoc, brûlant de se porter où il entendait depuis long-temps avec impatience que l'on combattait sans lui, n'eut besoin que du premier avis de M. de Crillon; il suivit, à la tête de son valeureux régiment de Normandie, au pas redoublé, l'Aide-major auquel M. de Crillon avait donné ordre de le mener en droiture sur sa droite au pont de la Capelle, et y arriva si à propos, que c'était dans le moment où les ennemis, qui avaient enfin découvert ce pont, y marchaient, ayant destiné à cette attaque une troisième colonne de troupes fraîches qui devaient, après avoir passé le pont, nous attaquer par notre flanc droit, pendant que les autres nous attaqueraient en tête et sur notre gauche, comme ils avaient fait à la seconde charge; mais la brigade de Normandie, qu'ils n'apperçurent qu'à l'instant où ils découvrirent le pont, leur ayant fait une décharge générale, à laquelle ils ne s'attendaient pas, la vue de nouveaux drapeaux et la contenance fière de M. de Périgord à la tête de son brave régi-

ment, les arrêtèrent tout court et décidèrent leur déroute. En effet, de ce moment les ennemis fuirent de tous les côtés, et tout ce qui était dans les bleds, se trouvait nécessairement obligé de remonter sur la chaussée; en défilant devant nous pour regagner la queue de leur colonne et le chemin de leur retraite; ce chemin était coupé par un étang que nous appercevions, finissant par la droite des ennemis, qui, pour retourner à Alost, étaient forcés de remonter sur la chaussée, à un quart de lieue de nous.

M. de Crillon pensa alors qu'il n'y avait aucun risque à suivre les ennemis, ne doutant pas qu'il ne fit mettre armes bas à ces deux corps, de plus de deux mille hommes, lorsqu'ils voudraient remonter sur la chaussée pour suivre leur marche retrograde, mais il jugea qu'il était bon de laisser un peu fuir la colonne ennemie qui restait encore plus forte que lui sur la chaussée, et qu'il lui fallait quelque troupe à cheval; il envoya en conséquence le même Aide-major chercher un régiment de cavalerie, dont le camp était marqué auprès du terrein destiné à la brigade de Normandie. Le chef de ce corps

ne voulut lui envoyer qu'un escadron ; cependant M. de Crillon s'en contenta, voyant que dans le désordre total des ennemis, cela lui suffirait pour en imposer à des fuyards; et s'étant mis à la tête de cet escadron en colonne qui remplissait le pavé de la chaussée, tandis que son second bataillon remplissait des deux côtés aussi en colonne les chemins de terre collatéraux, M. de Crillon laissa à la tête du pont le reste du régiment de Laval pour assurer notre retraite en cas de besoin; il était convaincu qu'en marchant légèrement jusques à hauteur de l'étang, où les ennemis ne pouvaient remonter sur la chaussée qu'en défilant, et dans le plus grand désordre, il leur ferait mettre armes bas en paroissant.

Mais à peine avions-nous fait deux cents pas, qu'on vit arriver par derrière le Maréchal-de-camp qui était attaché à la brigade de Crillon, suivi à quelques pas d'un laquais qui lui apportait sa cuirasse. Le feu ayant totalement cessé depuis près d'une demi-heure, le Général et la cuirasse furent reçus par une huée universelle des soldats vainqueurs, ce qui sans doute ne mit pas

ce Général de bonne humeur; il s'en prit à M. de Crillon, quoiqu'il n'eût pas été le maître d'arrêter ce premier mouvement de la troupe. M. de Crillon n'ayant pas encore entendu proférer un mot à ce Général, continuait sa marche, en lui expliquant que nous allions couronner la gloire de cette journée en prenant encore au moins deux mille hommes et plusieurs drapeaux; le Général ne lui répondit qu'en colère, en jurant, (et ce qui parut bien plus dur à M. de Crillon) en lui ordonnant de s'arrêter. Non content de lui faire repasser le pont, ce Général lui ordonna de sa part et de celle de M. Ducheyla, de songer à ramener notre artillerie comme il le pourrait, et de rejoindre sur le champ, avec sa brigade et le canon, la grande armée, en suivant le même chemin que nous avions fait pendant la nuit.

M. de Crillon, en obéissant à ses ordres et s'arrêtant, se contenta de lui représenter que le premier combat s'étant passé dans le parc même de l'artillerie, une partie des chevaux y avaient été tués, et que l'autre s'était sauvée; ainsi qu'il faudrait donc, après avoir mis tous les ennemis en pleine déroute, leur

avoir tué, blessé ou fait prisonniers plus de trois mille hommes, avoir la douleur de leur remettre dans les mains toute notre artillerie, puisqu'il nous était physiquement impossible de la traîner avec nous, et qu'il n'y avait aucun doute, qu'en apprenant que nous l'avions abandonnée sur le bord du grand chemin, les ennemis reviendraient s'en emparer, et exécuter le projet que nous avions détruit. Alors ce Général, qui ne voulait rien entendre, répéta à M. de Crillon, en haussant la voix et jurant : Monsieur, obéissez sans raisonnement; ramenez ou abandonnez le canon comme vous le pourrez, mais retirez-vous sur le champ avec votre brigade; et à vous, Monsieur de-Laval, en lui adressant la parole, je vous ordonne, de la part du Roi, de faire exécuter cet ordre, si M. de Crillon persiste dans son entêtement.

M. de Crillon qui, pendant tout ce discours, était resté l'épée à la main à la tête de ses troupes sans proférer un seul mot, ne répondit à un propos si dur qu'en se retournant tout-à-fait vers elles : Messieurs, vous voyez les ennemis en fuite;

vous avez entendu le Général; il prend avec moi le ton militaire que j'ai eu droit d'avoir avec vous pendant toute cette belle journée, droit que j'avais encore sans jamais m'en servir, il y a une minute; je dois obéir, je remets mon épée dans le fourreau, faites en autant, et marchons par un simple demi-tour à droite, dans le même ordre, pour repasser le pont. Le Général ne perdit pas un instant pour s'y rendre le premier, et à peine l'avions nous passé, qu'il disparut au galop. Alors M. de Crillon se retrouvant encore commandant en chef, assembla les plus anciens Officiers de son régiment, ainsi que ceux de Laval, et leur déclara qu'il n'osait pas prendre sur lui de poursuivre les ennemis, d'autant que le tems que nous avions perdu aurait donné à leur arrière-garde celui de remonter tranquillement sur la chaussée, mais qu'il ne se résoudrait jamais à abandonner son camp et l'artillerie, à moins d'un nouvel ordre supérieur exécuté sous les yeux du Général qui l'apporterait, ou d'un billet signé de M. Ducheyla; qu'il gémissait d'abandonner une victoire plus que complette, mais qu'il s'en consolait

par

par le plaisir de donner aux braves soldats, qui avaient servi avec tant de distinction, un repos dont ils avaient besoin, et qu'il n'y avait qu'à nous asseoir dans la disposition où nous étions, en attendant que M. Ducheyla, mieux instruit, nous envoyât la permission de dresser nos tentes sur le terrein qui nous avait été destiné. M. de Crillon fut bien dédommagé des propos du Maréchal-de-camp, par les cris répétés de : vive le Roi, vive Crillon, vive Laval.

Néanmoins frappé encore de l'ordre si positif que lui avait apporté le Maréchal-de-camp, et de la terreur qu'il portait sur son visage en le lui donnant, il vint dans la tête de M. de Crillon, que peut-être pendant que nous battions les ennemis de notre côté, notre cavalerie qui couvrait notre flanc droit, à demi-lieue de nous, avait été attaquée et détruite, ou qu'il était arrivé de l'armée du Roi quelque nouvelle terrible, qui obligeait de courir à son camp avant tout. Avoir cette pensée et remonter à cheval ne fut que le même instant; et M. de Crillon voyant que sa présence était inutile alors à sa brigade, et que les ennemis n'étaient pas en état, ni

en disposition de revenir à la charge, ne songea qu'à chercher M. Ducheyla pour être mieux instruit, et assurer plus promptement l'ordre de camper, laissant sa brigade avec toute confiance sous le commandement de M. de Laval, qu'il savait bien être dans les mêmes sentimens que lui, et qui, en effet, résista avec fermeté à deux ordres différens de se retirer qu'il reçut depuis, mais dont il ne fit aucun cas, pour n'obéir qu'à celui de camper de la part de M. Ducheyla, par un Aide-major-général de l'armée, qui s'était croisé en chemin avec M. de Crillon, pendant que celui-ci courait à travers champs dans sa recherche de M. Ducheyla.

M. de Crillon le rencontra enfin à pied, au centre de sa cavalerie, à une lieue et demie environ sur la gauche de l'Abbaye de Mesle; et comme il voulait, en lui demandant l'ordre de camper, l'instruire de quelques détails des succès de cette journée, M. Ducheyla l'interrompit, en lui disant : Monsieur, je sais tout cela, et bien loin de donner l'ordre de vous faire retirer, j'ai déja envoyé à votre brigade, qui s'est couverte de gloire, celui de se reposer et de camper. M. de Crillon lui

répartit : je vais chercher nos Officiers anglais prisonniers pour vous les présenter à souper, car je n'ai ni cantine, ni cuisinier, ni cuisine; je vous les amenerai, ainsi que mon brave camarade M. de Laval, que j'ai trouvé en vous quittant, déja aux mains avec les ennemis. En effet M. de Crillon lui amena une quarantaine de convives anglais de tous les grades.

Le lendemain, à dix heures du matin, M. Ducheyla vint à notre camp, ayant à sa suite les deux Maréchaux-de-camp attachés aux deux brigades d'infanterie ; il venait, nous dit-il, faire compliment à la brigade de Crillon, sur la valeur avec laquelle elle avait repris notre canon. M. de Crillon avait eu la précaution de faire une réprimande amicale à nos soldats, sur la manière dont ils avaient reçu l'apparition de notre Maréchal-de-camp, et celle du Général en chef ne fut pas la même; mais le silence morne de la brigade ne lui donna pas moins d'humeur. M. de Crillon lui ayant dit en arrivant, (peut-être par une mauvaise expression de sa part) j'ai pris deux étendards aux ennemis, et je vous prierai de vouloir bien les faire porter au Roi par M. de Gerin, Capitaine de mon régiment, qui

est mon ami, pour lequel tout le régiment m'a demandé cet honneur, moins pour me faire plaisir à moi-même, que parce que cet officier s'est particulièrement fait remarquer dans le combat par sa valeur et son sang-froid; il lui répondit cela est bien. Mais le moment d'après, en passant à nos drapeaux où M. de Crillon lui présenta les deux soldats qui portaient les étendards, en lui disant: Monsieur, voilà ceux qui ont arraché aux ennemis leurs étendarts que je vous présente, et j'espère que vous voudrez bien leur faire avoir une gratification; il lui répondit, affectant de hausser la voix et avec humeur: ce sont donc ces soldats qui ont pris les étendarts; je croyais que vous m'aviez dit que c'était vous qui les aviez pris, et dans ce cas, je ne vous ai rien répondu; mais puisque ce n'est pas vous-même et que je puis seul en disposer, il est juste que je donne la préférence, pour obtenir une grace du Roi, à M. de Saint-Pol, mon neveu, Capitaine de cavalerie et mon Aide-de-camp: lequel en effet, étant toujours resté à son devoir avec M. Ducheyla, à une lieue et demie du combat, obtint, pour cette présentation des étendards, le

brevet de Colonel ; M. Ducheyla fut fait Directeur général de la Cavalerie, avec de gros appointemens et la promesse du cordon bleu à la première promotion, ce qu'il obtint ; et les deux Maréchaux-de-camp, ses collègues, attachés à l'infanterie, obtinrent également le cordon bleu dans la même promotion, à la fin de la campagne ; l'un sans doute pour avoir arrêté M. de Crillon si à propos ; l'autre pour avoir donné à l'armée une scène d'arlequin et de pantalon, ayant été trouvé pendant l'action dans le fossé de la chaussée, où il s'était jetté à genoux devant un Anglais fuyard qu'il y rencontra, tombé avant lui, et qui voyant arriver un Général français, s'était mis lui-même à genoux devant lui, pour lui demander la vie.

M. de Laval, qui n'avait que vingt ans, dit le même soir à M. de Crillon, qu'on lui avait conseillé de le prier, comme ayant été son Général, de demander pour lui la Croix de Saint-Louis, et qu'à cause de son âge, rien ne serait plus flatteur pour lui ; à quoi M. de Crillon répondit qu'il était fou, puisque cela ne pouvait pas lui manquer un an plutôt ou plus tard, et qu'il fallait que cette

action leur valût un grade à l'un et à l'autre. En effet, M. de Crillon écrivit tout de suite, par un exprès, à M. d'Argenson, Ministre de la Guerre, pour en faire la demande au Roi.

La brigade de Crillon ayant eu ordre le surlendemain de l'affaire de Mesle de se rendre à Bruges, où était le quartier du Roi, M. de Crillon eût l'honneur de présenter à Sa Majesté les deux premiers rangs des régimens de Crillon et de Laval en bonnets de grenadiers anglais, et le Roi, à l'instant qu'il le vit, lui dit publiquement : j'ai fait M. de Laval Brigadier, comme vous me l'avez fait proposer, et j'aurais peut-être dû vous faire Maréchal-de-camp, mais il y a déjà quelques années que M. de Laval est Colonel, et il n'y a pas un mois que vous êtes Brigadier ; vous ne manquerez pas de me fournir d'autres occasions de vous faire Officier général avant votre rang d'ancienneté ; et en attendant, comme je sais que vous n'êtes pas riche, je vous ai donné la pension de mille écus du cordon rouge que vous porterez sur le champ, en attendant le premier cordon rouge vacant. Le Roi avait fait part de son intention

à M. de Soubise, qu'il savait être ami intime de M. de Crillon, et qui, en le voyant arriver, eut le temps de descendre l'escalier au moment qu'il mettait pied à terre, et de lui dire tout bas, en l'embrassant : « Le Roi va vous dire » qu il vous a donné une pension et le cordon » rouge; dites à Sa Majesté que vous acceptez » avec grand plaisir la pension, mais que si » cela n'était pas désagréable à sa Majesté ; » vous aimeriez mieux attendre le cordon » bleu, lorsque vous aurez l'âge, que de » porter tout à l'heure le rouge (1) ». M. de Crillon se rendit à son avis, et le Roi l'approuva, mais il a oublié qu'il avait promis le cordon bleu à M. de Crillon. Il lui annonça en même-temps, qu'il avait donné, sur son mémoire, les vingt-huit Croix de Saint-Louis qu'il avait demandées, dont vingt-une pour les trois bataillons de Crillon, et sept pour le bataillon de Laval; il ne fut pas question alors d'autres récompenses pour personne.

Le discours du Roi et les récompenses de Sa Majesté, étaient bien une preuve convain-

(1) Le cordon rouge n'était alors regardé que comme un second ordre, et il était assez reçu qu'ayant cette décoration, on n'en obtenait pas d'autre.

oante qu'on regardait M. de Crillon comme le général en chef de cette affaire; toute l'armée et la cour pensèrent de même, d'après le cri unanime du détachement; mais ce n'est pas la première fois, ni ce ne sera pas la dernière, que tel qui a mérité véritablement toute la gloire d'une action, a tout perdu le lendemain, par les intrigues et les basses jalousies de cour : c'est ce qui arriva. M. Ducheyla, les deux Généraux d'infanterie et leurs partisans, n'ayant d'autre moyen pour se justifier de n'avoir pas paru au combat, pendant plus de deux heures que l'action dura, que de la représenter comme l'affaire d'un instant, se réunirent pour dire; il n'y a point de doute que M. de Crillon y est arrivé à temps pour y essuyer quelques coups de fusil, puisque son cheval y a été tué sous lui, à la tête de son régiment, mais il est prouvé qu'il n'a pas eu le temps de faire aucune disposition, et que tout était décidé avant son arrivée, puisqu'il était chez M. Ducheyla, lorsqu'il apprit l'apparition de l'ennemi, et que M. Ducheyla n'ayant pas pu y arriver à temps, M. de Crillon n'a pas pu y être. On répond à cet argument, en

disant : M. de Crillon a pu, a voulu et a dû se rendre au galop où son devoir unique l'appelait. M. Ducheyla, Commandant en chef, a pu, mais n'a pas voulu et peut-être n'a pas dû se rendre à la brigade de Crillon ; il a préféré de se rendre à sa cavalerie, à une lieue et demie du combat, sur le bruit que l'armée ennemie le tournait par-là.

En effet, ce bruit fut tellement répandu, que M. de Voyer, fils de M. d'Argenson, envoya à son père, au camp du Roi, un cavalier de son régiment, pour lui dire que nous étions tous perdus. Ce Cavalier arriva un moment avant le domestique d'un Officier du régiment de Crillon, que son Maître avait dépêché à M. le Duc de Richelieu, son ancien Colonel, pour qu'il pût donner le premier, à Sa Majesté, la nouvelle de la victoire complette que nous venions de remporter. Cet Officier priait M. de Richelieu d'écrire à M. de Crillon, pour qu'il le comprît dans l'état des graces qui seraient sûrement accordées au régiment et proposées par lui, puisqu'ils n'avaient pas vu un seul Général pendant toute l'action, que M. de Crillon et M. de Laval qui les avait menés, en courant,

à la première charge, en criant, *au canon; au canon,* dont les ennemis étaient maîtres, et qu'ils avaient repris, en croisant la bayonnette avec les Anglais, pendant que M. de Crillon les tournait et les prenait en flanc avec le premier et troisième bataillon de son régiment (1).

Nota. On ne doit pas oublier de dire ici, qu'au moment où M. de Crillon coupait la colonne des ennemis, M. Molck, Général anglais, qui commandait et conduisait le détachement ennemi, à la tête duquel il marchait sur la chaussée, ne trouvant pas de sureté à revenir sur nous pour repasser le pont, en rejoignant le gros de son détachement, avec quatre ou cinq cents chevaux qui le suivaient, imagina, sans regarder

(1) Cette action est l'origine de la première pension de 3,000 livres accordée à M. de Crillon en 1745, ainsi qu'on la trouvera motivée au Bureau de la Guerre; pension qui fait partie de celle de six mille livres, que M. de Crillon (en passant en Espagne) demanda et obtint du Roi Louis XV, et qui fut mise sur la tête de son fils aîné, comme récompense des services distingués de son père.

derrière lui, de suivre au galop la chaussée qui conduisoit à Gand, et y arriva en effet le même soir, mais avec cent cinquante ou deux cents hommes au plus; le reste ayant été pris ou sabré par des postes du régiment de Normandie placés le long du chemin, et sur-tout par M. de Saint-Sauveur, Capitaine dans le régiment du Roi, cavalerie, qui se trouva de garde ordinaire, avec cinquante hommes, sur la chaussée, qu'il remplissait. Cet Officier se jugeant nécessairement emporté par la masse considérable des fuyards, eut le sang froid de faire ouvrir sa petite troupe pour leur laisser le passage libre, se contentant de les sabrer en passant; il leur fit, pour sa part, plus de cent prisonniers, et fut récompensé de cette action, à juste titre, par la ccmmission de Lieutenant-Colonel.

L'entrée du Général Molck dans la citadelle de Gand avec si peu de monde, n'empêcha pas M. de Lowendal d'ouvrir le lendemain même la tranchée devant cette citadelle, où le Général Molck se rendit prisonnier de guerre, avec sa petite garnison, le troisième

jour (1). Il n'y a aucun doute que si le combat de Mesle n'avait pas eu lieu, les Anglais s'y étant introduits au nombre de huit mille hommes, l'armée ennemie aurait eu le temps d'y revenir prendre poste, et aurait réduit le succès de la bataille de Fontenoy et de toute cette campagne, à la seule prise de Tournay. On résolut tout de suite le siége des places maritimes d'Ostende et de Nieuport, et la brigade de Crillon, malgré les trois combats si meurtriers aux ennemis, qu'elle venait d'essuyer, ne se trouvant affaiblie que de deux cents hommes, tués ou blessés, M. de Crillon demanda, comme récompense, et obtint qu'elle y serait envoyée de préférence.

N°. XXXII.

Siége d'Ostende, sous M. de Lowendal.

M. de Crillon se trouva, comme Brigadier, à l'attaque de la gauche du chemin couvert,

(1) La prise de cette capitale décida dès lors la conquête de toute la Flandre.

qui fut pris de vive force; il fut chargé, par M. de Lowendal, lorsque la place arbora le drapeau blanc, de traiter la capitulation avec les ennemis, *qui étaient des Anglais.* M. de Crillon ne se souvient plus des conditions, qui se trouveront au Bureau de la Guerre.

N° XXXIII.

Siége de Nieuport, sous M. de Lowendal.

M. de Crillon y fut chargé, comme Brigadier, de l'attaque d'un petit fort sur la chaussée, qu'il emporta l'épée à la main; il servit à son tour dans ce siége comme Brigadier et Colonel, et fut encore chargé, par M. de Lowendal, de traiter la capitulation. La garnison était de trois bataillons Autrichiens, qui furent faits prisonniers de guerre.

N° XXXV.

Siége de Mons, sous M. le Prince de Conti.

Il y avait deux attaques à ce siége, l'une par le côté de la porte, appelée *Nimi,* où M. de Crillon montait la tranchée comme

Colonel du régiment de son nom, chargé de cette attaque; il s'y trouva dans une sortie que firent les ennemis et qu'il repoussa, en leur faisant des prisonniers.

Nº XXXVI.

Même siége.

L'autre attaque était par la porte nommée *Bertamont*, qui était la plus considérable; il y montait la tranchée comme Brigadier, et eut le bonheur de se trouver détaché, en cette qualité, dans l'attaque du premier chemin couvert, et ensuite dans celle de l'ouvrage à corne; tous les deux furent emportés de vive force.

Nº XXXVII.

Détachement des trois Etoiles.

M. le Maréchal de Saxe ayant appris que les ennemis faisaient des approvisionnemens dans leur camp, avait fait marcher, du corps de l'armée, un gros détachement, commandé par M. d'Armentieres, dont M. de Turpin

faisait l'avant-garde, à la tête de son régiment de hussards, avec ordre de tourner le camp des ennemis par sa gauche, tandis que M. le Comte de Clermont avait reçu l'ordre de faire marcher, de son camp, un détachement de même nombre, sous les ordres de M. de Froulay, Maréchal-de-camp, et de M. de Crillon, Brigadier; les deux détachemens ayant tourné toute l'armée ennemie, avaient ordre de se joindre à Tirlemont, et leur marche avait été fort tranquille jusqu'au moment où étant à portée de se rencontrer, à peu-près vis-à-vis le centre de l'armée ennemie, l'avant-garde des hussards de Turpin se trouva en face d'un poste de hussards ennemis, qui vinrent la reconnaître. M. de Turpin, plein d'une valeur que l'âge ne lui avait pas encore permis de modérer, les suivit avec trop d'ardeur, avec son régiment, jusques dans un camp de plus de douze cents hommes; il y fut fait prisonnier, et le reste de nos hussards, poursuivis et en grand désordre, se jetta sur huit cents dragons qui faisaient l'avant-garde du corps de M. de Froulay, et qui furent emportés eux-mêmes par nos fuyards, les ennemis mêlés

avec eux. M. de Crillon, qui se trouvait dans le cas d'essuyer le même sort, profita sur le champ d'un chemin creux qu'il apperçut sur sa gauche, et dans lequel il n'eut que le temps de faire jetter quatre compagnies de grenadiers de sa brigade et autant de piquets, sous les ordres de M. de Castellanne, détaché pour la même réserve, en qualité de Colonel du régiment d'Eu.

Cette manœuvre fut faite si rapidement, que les ennemis arrivèrent en foule jusqu'à ce point, sans s'en appercevoir, sabrant toujours nos dragons et nos hussards. Alors M. de Crillon resté seul à cheval, et appuyé contre un arbre qui l'empêcha d'être emporté avec les fuyards, eut le temps de faire sortir à propos ses grenadiers du chemin où ils n'étaient pas vus, en criant, « à moi Crillon ». Ces braves grenadiers abattirent, à coups de fusils ou de bayonnettes, les hussards ennemis qui s'étaient trop abandonnés, dont fort peu eurent le temps de rejoindre les douze cents des leurs, qui avaient marché contre nous. Cette manœuvre, (effet du coup-d'œil d'un moment), fut prise par eux pour une embuscade qui leur était tendue, et

ce qui les arrêta et donna à M. de Crillon le temps de mettre en colonne ses quatre cents hommes, dont il n'avait perdu que deux grenadiers et un Officier de son régiment, M. Dille, qui furent tous trois sabrés à côté de son cheval. M. de Crillon n'appercevant plus l'arrière-garde de nos fuyards, qu'il avait vu courir derrière un village qu'on distinguait à plus de trois quarts de lieue, dans une plaine qu'il fallait traverser pour les joindre, ne perdit pas un moment de temps pour suivre la même route, en formant une colonne serrée, ayant bien recommandé à son détachement de ne tirer que quelques coups de fusil à la fois, et toujours par son ordre, seulement dans le cas où ils seraient suivis et tournés dans le trajet qu'ils avaient à faire pour gagner le village. En effet, les ennemis ayant reconnu le peu de profondeur de la colonne, et qu'on ne voyait rien dans la plaine qui pût leur faire craindre une nouvelle embuscade, firent marcher la moitié de leur détachement, au galop, sur nous, une partie se présentant en tête, et l'autre en queue et en flanc; mais on leur tira des coups de fusil, si à propos et

si bien ajustés, de tous les côtés où ils hasardèrent de s'approcher, que l'on vit des hommeset des chevaux mis à bas; de sorte que les troupes légères, qui font peu de cas d'essuyer des coups de fusil où il n'y a point de pillage à faire, et qui craignaient toujours de voir revenir nos troupes en force, se contentèrent d'observer notre marche, qui continua toujours au pas ordinaire, jusqu'à prés d'un quart de lieue du cimetière, à la tête du village dans lequel nous commençions à appercevoir les troupes que M. de Froulay y avait ralliées. Alors nous rencontrâmes M. de Castellanne, qui, par amour pour les dragons dont il sortait, s'étant jetté à la bride des fuyards pour les arrêter, avait été traîné jusques-là, où on le trouva avec la jambe cassée en trois endroits, par tous les chevaux qui lui avaient passé sur le corps. M. de Crillon dit à ses soldats, qui s'étaient conduits si bravement, qu'étant suivis très-mollement par les ennemis, il ne fallait pas abandonner le Colonel qui les commandait, qu'il fallait s'arrêter dans le même ordre où l'on se trouvait, en attendant qu'on apportât, du village, une échelle pour le mettre

dessus. Les ennemis nous ayant observés quelque temps, reçurent sans doute ordre de se retirer, notre tranquillité leur faisant craindre quelque nouvelle embuscade s'ils allaient plus loin; et aussitôt que quatre soldats, qui avaient été envoyés chercher l'échelle, en furent revenus, nous rejoignîmes M. de Froulay presqu'en même-temps que le reste du détachement de M. d'Armentieres, qui était entier, à l'exception des hussards.

Il se tint un Conseil de guerre sur ce qu'il restait à faire. M. d'Armentieres ouvrit l'avis de rentrer au camp de M. le Comte de Clermont, ensemble, comme se trouvant le plus près; et M. de Froulay était au moment d'adopter cette opinion, lorsque M. de Crillon, l'ayant pris à part, lui fit observer que: premièrement l'on ferait manquer à M. le Maréchal de Saxe, le but qu'il s'était peut-être proposé en nous envoyant à Tirelemont; et secondement, que ce serait apporter la terreur dans nos deux camps, en y ramenant des troupes qui venaient de faire une si grande sotise. M. de Froulay se rendit à cet avis, et étant rentrés au Conseil de guerre, M. de Crillon ne craignit

point de dire tout haut, qu'il était, selon le proverbe, très-mal *de ramener un cheval à l'écurie quand il a fait une sotise; qu'ainsi M. de Froulay et lui étaient convenus que leur détachement, qui était indépendant de celui de M. d'Armentieres, resterait là jusqu'au jour, pour se mettre en marche sur Tirelemont, comme si cette échauffourée n'avait pas eu lieu;* M. d'Armentieres dit alors qu'il ne nous abandonnerait pas, mais que l'on aurait le temps, pendant la nuit, d'envoyer demander de nouveaux ordres à M. le Comte de Saxe, et M. de Crillon eut le plaisir de voir écrit de sa main, comme s'ils s'étaient donné le mot : continuez, Messieurs, votre itinéraire, *et souvenez-vous qu'il ne faut jamais ramener un cheval à l'écurïe quand il a fait une sotise.* M. le Comte de Clermont et M. le Maréchal de Saxe, de son côté, rendirent compte à sa Majesté de cette action, en donnant à M. de Crillon plus d'éloges qu'il n'en méritait, et il reçut, à cette occasion, une lettre de M. d'Argenson, alors Ministre de la Guerre, qui contient : « *le Roi, mon cher Crillon, est instruit de* » *vos nouveaux exploits, et Sa Majesté m'a*

» *chargé expressément de vous en faire com-*
» *pliment de sa part* ».

N° XXXVIII.

Siége de Namur. M. de Crillon y sert comme Brigadier et Colonel sous les ordres de M. le Comte de Clermont, dirigé par M. de Lowendal.

La tranchée fut ouverte sur les deux rives de la Meuse, dont l'une était du côté du corps de la place, et l'autre d'un fort appelé *de Brivack* ou *d'Outre-Meuse ;* cette dernière attaque était confiée à un Brigadier qui y commandait en chef deux bataillons de tranchée. M. de Crillon s'y trouva détaché à son tour, ayant relevé M. des Sales, Brigadier, Colonel du régiment de Champagne, qui lui dit, en lui rendant compte du poste qu'il lui remettait, qu'il avait eu cent cinquante hommes de tués ou blessés dans les vingt-quatre heures, ayant poussé la tranchée jusqu'à cinquante toises d'un fossé qu'il avait fait reconnaître pendant la nuit, et dans lequel il n'y avait ni

soldat, ni traverse, ce fossé étant sec et peu profond : ajoutant à M. de Crillon, qu'en lui laissant ses ouvrages à perfectionner, s'il pouvait pousser son logement jusques sur le fossé, il employerait bien ses vingt-quatre heures; et c'était en effet l'ordre que M. de Crillon avait reçu de M. le Comte de Clermont. Mais à peine fut-il maître de la tranchée, dans laquelle il avait sous ses ordres deux bataillons du régiment d'Alsace, qu'il reconnut les feux de face et de flanc qu'il aurait à essuyer à la portée du pistolet en se logeant sur le fossé, et calcula aisément qu'il perdrait au moins le double de son prédécesseur, 300 hommes.

2°. pour faire la descente du fossé, et y établir une batterie sous le feu de l'ennemi, aussi près, au moins, le triple, ... 900

3°. Enfin, qu'en supposant la plus grande diligence pour faire la brèche au corps de la place, seul objet de l'attaqne du fort, il faudrait au moins huit

De l'autre part. . .	1,200 hommes.
ou dix jours, lesquels évalués pour la perte de soldats dans les deux attaques qu'il faudrait pousser en même-temps des deux côtés de la Meuse, à raison de cent hommes seulement par chaque jour, nous coûterait au moins	1,200
Total de la perte qu'il en coûterait, en suivant la marche ordinaire, selon les règles de l'art.	2,400 par chaque attaque.

Indépendamment de la chance (incalculable) d'une bataille qu'il faudrait peut-être recevoir, et qu'il était assez vraisemblable, selon l'opinion de toute l'armée, que les ennemis hasarderaient pour la conservation d'une place aussi importante que Namur, s'ils gagnaient du tems pour s'y préparer, en affaiblissant d'autant les forces de notre armée.

D'après ces réflexions, M. de Crillon se

déterminа à prendre sur lui d'attaquer l'ouvrage de vive force avec des échelles, en profitant de l'obscurité d'une nuit sans lune, et d'une ruse qu'il imagina.

Il ajoutait à son premier calcul, que s'il réussissait, il gagnerait beaucoup de tems, sauverait à la France deux mille braves soldats; et qu'en mettant tout au pis, s'il ne réussissait pas, il n'augmenterait la perte que de vingt hommes, qu'il serait fou de ne pas hasarder contre la certitude d'en sauver plus de deux mille : il était bien assuré de n'en pas risquer plus de vingt, en se tenant lui-même en dehors à la tête du débouché, avec quelques Officiers, pour juger du succès de l'entreprise, et ne pas laisser monter un soldat de plus, si les vingt-un grenadiers étaient repoussés.

Aussi-tôt que la résolution de M. de Crillon fut prise, sans communiquer son projet à personne (pas même à M. le Comte de Clermont, dans la crainte qu'il ne voulût en empêcher l'exécution) se trouvant Commandant en chef la tranchée du Brivac, il écrivit au Commandant des mineurs de venir le joindre sur les huit heures du soir, avec

ses mineurs et tous les outils nécessaires, pour pouvoir, aussitôt que nous serions maîtres de l'ouvrage, renverser ou miner une partie de muraille, qui nous mît en état d'avoir une communication ouverte avec l'intérieur de l'ouvrage avant la pointe du jour. Il lui recommandait de porter avec lui le plus d'échelles qu'il pourrait trouver dans le parc d'artillerie, de la hauteur des murailles d'un fort ordinaire, et de lui faire savoir, par écrit, le nombre d'échelles qu'il pourrait lui fournir, avec leurs mesures. Et en conséquence de sa réponse, il en fit chercher trois de plus par trois Officiers de son régiment, qui étaient venus volontaires avec lui, et auxquels il avait fait accroire que c'était pour servir de table, et manger commodément sa halte qui devait arriver à la pointe du jour. M. de Crillon finissait sa lettre au Commandant des mineurs par lui recommander le plus grand secret, en lui laissant entendre que tout ce qu'il lui demandait était convenu avec le Prince; il lui recommandait cependant de ne pas paraître de jour au Quartier général, (où il est toujours à craindre qu'il n'y ait des espions) parce que, si

on l'y voyait par hasard parler en particulier à quelques Généraux, il n'en faudrait pas davantage pour faire échouer l'entreprise, très-importante pour décider beaucoup plutôt la prise de la place. M. de Crillon demandait encore une chose très-nécessaire au succès, c'était des fusées de bombes, dont la durée fût trois fois plus longue que celle des fusées ordinaires.

En effet, il avait à ses ordres une batterie de sept mortiers, et avait eu soin de faire jetter, pendant toute la journée, d'heure en heure, six bombes à la fois, dont quelques-unes tombaient dans le fort, et les autres assez à portée pour en faire craindre les éclats; on tirait la septième un moment après, pour prolonger la crainte et le danger. Ayant accoutumé la garnison du Fort à cette manœuvre, il fit charger ses sept bombes de terre au lieu de poudre; il en prévint ses grenadiers, et qu'elles n'avaient d'autre objet, avec leurs longues fusées, que de tenir l'ennemi long-tems ventre à terre, et le leur livrer sans défense. Il avait en tout sept échelles, portées chacune par trois grenadiers choisis, qui avaient ordre, au signal des six bombes

en l'air, de courir, avec leurs échelles, dans le fossé, de les placer l'une à côté de l'autre, et monter de file, pour faire voir d'abord sept hommes de front, qui paraîtraient chacun suivi d'une colonne. M. de Crillon, ses volontaires et son état-major, s'étaient placés d'avance à la tête du restant des deux compagnies de grenadiers d'Alsace, en dehors du débouché, pour les lâcher à la suite des vingt-un, ou les y laisser ventre à terre, faisant le soutien du travail, tracé pour la nuit par les Ingénieurs, comme à l'ordinaire, jusques sur le fossé, selon ce qu'il jugerait à propos d'après la résistance des ennemis à notre petite avant-garde.

Tout lui réussit, comme il l'avait espéré. La bonne fortune de M. de Crillon avait fait tomber dans le fort trois bombes sur les sept ; les ennemis y attendaient, ventre à terre, que ces fusées qu'ils entendaient et voyaient brûler y eussent mis le feu.

Nos grenadiers les surprirent dans cette posture, et sautèrent dans le fort, en criant : *Bas les armes, bon quartier.* Les ennemis jettèrent leurs armes en se relevant, et il

n'y eut qu'un malheureux coup de fusil de tiré par une sentinelle, qui tua un de nos grenadiers.

Mais un autre bonheur nous attendait. Nous nous étions rendus maîtres absolus du fort sans le moindre bruit, et avions faits prisonniers trois Officiers, un Ingénieur et cent cinquante grenadiers hollandais, habillés de bleu, comme ceux d'Alsace; cela donna lieu à M. de Crillon de penser à une nouvelle surprise. Il demanda à leur Commandant comment et à quelle heure on les relevait; et celui-ci lui ayant répondu que c'était dans un grand bateau, qui venait toutes les vingt-quatre heures, à minuit, M. de Crillon ordonna, sur le champ, aux Officiers de nos grenadiers, de se faire poster par deux Sergens ennemis dans le même ordre où ils se mettaient lorsque la garnison du fort se changeait, et de garder le plus grand silence lorsqu'ils verraient la barque arriver, en l'observant jusqu'au moment où la nouvelle garnison serait toute montée dans le fort, où on leur crierait: *armes bas, et bon quartier;* ce qui eut également le

succès le plus complet, et sans perdre un seul homme : de manière que M. de Crillon envoya à M. le Comte de Clermont, à la pointe du jour, trois cents soldats prisonniers, dont deux cents grenadiers, et sept Officiers de la garnison de Namur, y compris un Ingénieur principal qui avait été envoyé de plus qu'à l'ordinaire, pour rendre compte de l'état de notre tranchée. M. de Crillon écrivit en même-temps une lettre d'excuse à S. A., sur ce qu'il avait pris sur lui la liberté d'entrer dans le fort, et d'y faire travailler pendant la même nuit, à une batterie de sept canons, qui serait entièrement à couvert du feu de la place, à la pointe du jour, et en état de battre en bréche avant la fin du même jour, attendu que la surprise du fort avait assuré la plus grande tranquillité dans notre travail de la part des ennemis qui ignoraient encore, au grand jour, pourquoi ils ne voyaient pas revenir leur barque.

Dans cette seconde surprise, on reconnut la supériorité de la discipline allemande et du régiment d'Alsace. Le Commandant ennemi de la garde montante ayant donné un coup de bourrade très-fort à un de nos

n'y eut qu'un malheureux coup de fusil de tiré par une sentinelle, qui tua un de nos grenadiers.

Mais un autre bonheur nous attendait. Nous nous étions rendus maîtres absolus du fort sans le moindre bruit, et avions faits prisonniers trois Officiers, un Ingénieur et cent cinquante grenadiers hollandais, habillés de bleu, comme ceux d'Alsace; cela donna lieu à M. de Crillon de penser à une nouvelle surprise. Il demanda à leur Commandant comment et à quelle heure on les relevait; et celui-ci lui ayant répondu que c'était dans un grand bateau, qui venait toutes les vingt-quatre heures, à minuit, M. de Crillon ordonna, sur le champ, aux Officiers de nos grenadiers, de se faire poster par deux Sergens ennemis dans le même ordre où ils se mettaient lorsque la garnison du fort se changeait, et de garder le plus grand silence lorsqu'ils verraient la barque arriver, en l'observant jusqu'au moment où la nouvelle garnison serait toute montée dans le fort, où on leur crierait: *armes bas, et bon quartier;* ce qui eut également le

succès le plus complet, et sans perdre un seul homme : de manière que M. de Crillon envoya à M. le Comte de Clermont, à la pointe du jour, trois cents soldats prisonniers, dont deux cents grenadiers, et sept Officiers de la garnison de Namur, y compris un Ingénieur principal qui avait été envoyé de plus qu'à l'ordinaire, pour rendre compte de l'état de notre tranchée. M. de Crillon écrivit en même-temps une lettre d'excuse à S. A., sur ce qu'il avait pris sur lui la liberté d'entrer dans le fort, et d'y faire travailler pendant la même nuit, à une batterie de sept canons, qui serait entièrement à couvert du feu de la place, à la pointe du jour, et en état de battre en bréche avant la fin du même jour, attendu que la surprise du fort avait assuré la plus grande tranquillité dans notre travail de la part des ennemis qui ignoraient encore, au grand jour, pourquoi ils ne voyaient pas revenir leur barque.

Dans cette seconde surprise, on reconnut la supériorité de la discipline allemande et du régiment d'Alsace. Le Commandant ennemi de la garde montante ayant donné un coup de bourrade très-fort à un de nos

grenadiers, qui n'était pas bien aligné, le grenadier ne fit semblant de rien; mais sans perdre de vue celui qui l'avait frappé, il le saisit au collet à l'instant que la troupe ennemie eut mis armes bas, et donna quelques coups de poing et de pied à cet Officier. Aussitôt qu'il se crut permis de parler, celui-ci en porta ses plaintes à M. de Crillon, qui embrassa le Capitaine hollandais, lui en fit ses excuses, mais lui dit qu'il ne pouvait châtier un soldat frappé par un ennemi, qu'il aurait été maître de tuer sur le champ.

Ce trait de discipline et de patience de la part d'un grenadier d'Alsace, est bien; mais il est si rare qu'une pareille occasion se rencontre, ; qu'un tel excès de sang-froid et de patience du soldat serait furieusement acheté, si c'était en voulant changer le caractère de vivacité et d'honneur, qui anime le Français, dont on semblait, depuis quelque temps, chercher à dénaturer le caractère, pour en faire un automate : selon le systéme de quelques Officiers à la mode, qui n'obtiennent (en voulant faire des capucins de leurs troupes) que la douleur de

voir l'armée composée d'enfans incapables de soutenir les fatigues de la guerre, jusqu'au moment où finissent leurs premiers congés, parce qu'ils ne veulent pas, lorsqu'ils sont devenus de vrais soldats, renouveller leur pénitence. Chaque Nation a son caractère distinctif; rien n'est plus important que de chercher à le corriger; autant qu'il est possible, dans ce qui lui manque ou dans ce qu'il a de trop; mais ce doit toujours être en caressant et respectant celui qu'elle tient de la Nature.

N° XXXIX.

Siége de la Citadelle de Namur.

La fortune semblant toujours favoriser M. de Crillon, qui faisait à ce siège le double service de Colonel et de Brigadier, il se trouva encore détaché, à son tour, de Brigadier, pour attaquer le chemin couvert de vive force. Ayant reconnu la veille que ce chemin était défendu par un fort appellé *du Diable*, lequel était revêtu par la gorge, il voulait faire porter des échelles avec lui, pour escalader

le fort en même-temps; les Généraux s'y opposèrent, ayant envie de tenter, pendant la nuit même, une escalade au corps de la place à laquelle, par parenthèse, ils échouèrent; ils craignaient que l'idée des échelles n'éclairât les ennemis. M. de Crillon n'eut aucune peine à se rendre maître du chemin couvert; mais, ainsi qu'il l'avait prévu, il perdait beaucoup de monde par le feu du fort du Diable, qu'il avait à essuyer par ses derrières et par son flanc pour faire son logement. Les grenadiers imaginèrent eux-mêmes une ruse, qui leur réussit. Ils attachèrent ensemble des brancards destinés à porter les blessés, et les ayant présentés, à la faveur de la nuit, contre la muraille du fort, comme si c'était des échelles, nous proposâmes à l'Officier qui y commandait, de lui faire bon quartier, ainsi qu'à sa garnison, qui était de trente hommes, s'il voulait se rendre prisonnier de guerre, ce qu'il accepta.

M. de Rochambeau, alors âgé de 16 ans, aujourd'hui Lieutenant-général, était présent à cette action; ayant demandé à M. le Comte

de

de Clermont, dont il était Aide-de-camp, d'y suivre comme volontaire M. de Crillon, qui le jugea dès-lors, et annonça à ce Prince, par la volonté et la valeur qu'il reconnut en lui, qu'il serait un jour un Général tel qu'il l'est aujourd'hui. M. le Comte de Clermont, en rendant compte à la Cour, par un courrier extraordinaire, de cette troisième action de M. de Crillon, aussi heureuse que distinguée dans la même campagne, sous ses ordres, demandait au Roi de le faire Maréchal-de-camp aussitôt; mais le systême reçu d'accorder hors de rang des grades, plutôt à la faveur d'une bonne nouvelle, qu'à celle du mérite militaire, fit qu'on lui renvoya sur le champ le courrier, avec insinuation d'envoyer M. de Crillon porter la nouvelle au Roi de la prise totale de Namur, aussitôt que la place aurait arboré le drapeau blanc, ce qui se vérifia peu de jours après le retour du courrier. M. de Crillon en porta la nouvelle au Roi.

Sa Majesté lui fit raconter tous les détails de la surprise du fort de Brivack, et écoutait tranquillement son récit jusques à l'endroit où M. de Crillon dit, qu'en

envoyant les clefs du fort et les prisonniers à M. le Comte de Clermont, il lui manda qu'il espérait que Son Altesse l'excuserait, de ce qu'ayant ordre de se loger au pied du fort, *il avait pris la liberté de s'emparer de l'ouvrage, et de le mettre à portée de battre la place en brèche dès le lendemain.* Alors le Roi se retournant vis-à-vis beaucoup de courtisans, qui se trouvaient là, dit: « *Oui, M. de Crillon,*
» *a pris souvent des libertés avec mes en-*
» *nemis ; je veux aussi en prendre une avec*
» *mes amis, et je vous fais Maréchal-de-*
» *camp, quoique vous ayez cent vingt Bri-*
» *gadiers plus anciens que vous* ». Le Roi lui dit ensuite: nous sommes peut-être à la veille d'une bataille, et je ne sais pas si votre régiment aura le temps d'y arriver. M. de Crillon lui répondit : Si votre Majesté veut mettre le comble à la grace qu'Elle vient de m'accorder, son ancien Colonel pourrait au moins s'y trouver, en me faisant donner tout de suite des lettres de service d'Officier général, pour épargner, en même-temps, à Votre Majesté un courrier qu'Elle aurait peut-être à en-

voyer à M. le Maréchal de Saxe. Le Roi y consentit sur le champ ; les lettres de service de M. de Crillon furent expédiées ; le paquet de la Cour, pour M. de Saxe, lui fut remis, et il marcha dès le lendemain avec tant de diligence, qu'il se présenta à M. le Maréchal de Saxe sur un cheval de poste, au moment où la canonnade commençait, et où nos colonnes étaient presque à portée d'attaquer les villages qui garnissaient le front de l'armée ennemie.

Nº X L.

Bataille de Rocoux.

M. le Maréchal de Saxe dit à M. de Crillon, en l'embrassant, vous avez voulu voir une bataille de plus, et je crois avec vous que nous battrons les ennemis ; je suis fort aise de vous y voir ; mais c'est une bataille que nos négociateurs ont voulu donner *pour leurs menus plaisirs*, puisque, dans tous les cas, nous ne pouvons en tirer aucun profit, étant forcés par nos magasins, quel qu'en soit le succès, de faire dès le lendemain une marche

rétrograde pour prendre nos quartiers d'hiver. Vous voudrez sans doute aller rendre compte de votre mission à M. le Comte de Clermont; il commande à la droite, allez le joindre, demeurez à ses ordres, où il voudra vous employer, jusques à demain que nous vous donnerons une division, et dès-à-présent je vous charge de lui dire, de ma part, de commencer son attaque par le *village d'Anse, si tout est en régle pour cela.* M. de Crillon joignit sur le champ M. le Comte de Clermont, qui eut la bonté de lui faire donner aussitôt un de ses chevaux de main, en lui ordonnant d'aller reconnaître lui-même la disposition préparée pour son attaque, exigeant qu'il lui en dît son avis. M. de Crillon y courut, et s'étant apperçu que nous serions débordés, dans notre attaque, par deux bataillons ennemis, postés et embusqués dans un chemin creux, lesquels nous prendraient en flanc; il proposa à S. A. de faire avancer une brigade qui marcherait directement et avec rapidité au chemin creux, en même-temps que le village serait attaqué. Cela fut exécuté et nous fit emporter le village aussitôt. Lorsque nous en fûmes maîtres,

M. de Crillon s'étant apperçu que le régiment de Royal-Comtois, infanterie, s'abandonnait un peu trop à la suite des ennemis dans la plaine, courut après, l'arrèta, et le cheval que M. le Comte de Clermont lui avait prêté, reçut, dans cette occasion, un coup de fusil dans la tête, qui ne l'a pas empêché de jouir, pendant plusieurs années de paix, de ses invalides dans l'écurie de ce Prince, sous le nom *du Crillon*, qui lui fut donné.

La bataille de Rocoux fut gagnée, mais l'aurait été plus complettement, si un Lieutenant-Général qui commandait l'attaque du village de Rocoux, avait obéi avec la même vivacité dans sa partie, que M. le Comte de Clermont en avait employé à sa droite.

Après avoir couché sur le champ de bataille, et emporté des marques certaines de notre triomphe, tels qu'un nombre considérable de prisonniers de guerre, des drapeaux, des étendards et de l'artillerie, nous fûmes obligés, ainsi que M. le Comte de Saxe l'avait dit à M. de Crillon, de faire une marche en arrière le surlendemain, faute de subsistances, pour aller prendre

nos quartiers d'hiver, de manière qu'il fallut former une arrièregarde de douze mille hommes, pour ne pas nous compromettre dans notre marche.

N° XLI.

Arrière-garde à la fin de la campagne de 1746.

Ces troupes furent partagées; savoir, six mille hommes sous les ordres de M. de Luxembourg, Lieutenant-Général de jour alors, depuis, Maréchal-de-France, dans la partie de la droite de notre marche; et celle de la gauche, avec le même nombre de troupes, à M. de Crillon, comme Maréchal-de-Camp. Quoique M. le Maréchal de Saxe pensât que nous pourrions être attaqués dans notre retraite par des troupes légères, elle s'exécuta avec la plus grande facilité et le meilleur ordre, sans appercevoir un ennemi; et la campagne finit là, en Flandre.

GUERRE D'ITALIE.

Elle n'avait pas été aussi heureuse en Italie, sous M. le Maréchal de Maillebois; les ennemis étaient entrés en Provence, où ils

poussèrent des partis jusqu'à Draguignan, prirent des établissement pendant l'hiver à Frejus, se rendirent maîtres des isles Sainte-Marguerite, et formèrent, quoique sans succès, le siége d'Antibes. Le Maréchal de Belle-Isle y fut envoyé alors avec un renfort de troupes et d'Officiers généraux, et M. de Crillon ayant été du nombre de ceux que ce Général avait demandés avec lui; il y fut employé comme Maréchal-de-Camp, et y fit, en cette qualité, les deux campagnes qui précédèrent la paix : c'est dans ce tems qu'il fut employé aux cinq actions numérotées 42, 43, 44, 45 et 46, citées dans le détail des actions de guerre, qui se trouvera à la fin de cet ouvrage, où il acquit de l'expérience, et essuya des coups de fusil et de canon, mais dont il ne parle point ici, n'y ayant pas eu une principale part.

Nº XLVIII.

Surprise de Lippstadt.

Le traité d'alliance, appellé de *Versailles*, ayant été conclu entre leurs Majestés Très-

Chrétienne et Impériale, Reine d'Hongrie, contre les Rois de Prusse et d'Angleterre, Électeur d'Hanovre, M. de Crillon devenu, par treize ans de paix, le plus ancien Maréchal-de-Camp, ayant été nommé du corps de vingt-quatre mille hommes destinés (selon les articles convenus) à se joindre à l'armée Impériale, sous les ordres de M. le Prince de Soubise, depuis Maréchal-de-France, fut nommé pour conduire l'avant-garde de cette armée.

En conséquence il fut le premier Général Français qui entra à Bruxelles, à la tête de la première division, composée des quatre bataillons du régiment de Normandie, pour s'y concerter avec M. de Cobentzel, alors Commandant pour l'Impératrice-Reine dans les Pays-Bas, et M. de Lesseps, Ministre du Roi à Bruxelles; y établir la discipline des troupes françaises; et y faire l'arrangement des différentes fournitures qui seraient nécessaires aux vingt-quatre mille hommes dans leur marche ultérieure sur le pays ennemi. M. de Soubise y arriva peu de jours après, ainsi que les autres Officiers Généraux destinés à cette armée,

et ceux de son État-major, qui étaient M. de Maillebois, comme Maréchal-des-logis, et M. de Lugeac, comme Major général.

Aussitôt que quelques divisions y furent rassemblées, M. de Crillon, ayant à ses ordres deux cents hommes de troupes Autrichiennes pour faire notre avant-garde, et quatre bataillons du régiment de Belzunce, fut commandé, et marcha le jour de Pâques pour aller s'emparer de Vézel, ce qu'il fit sans aucune difficulté, l'ayant trouvé évacué par les Prussiens. M. de Maillebois l'y joignit, dans la même journée sur les neuf heures du soir, et ils en partirent le lendemain ensemble, pour ne se séparer qu'à la hauteur de Ham, petite ville entourée d'un bon fossé. M. de Maillebois donna ordre à M. de Crillon, de la part de M. de Soubise, de s'en emparer avec son corps, de s'y établir, et de rendre directement compte à M. de Soubise de ce qu'il aurait trouvé dans ce poste, ainsi que de ce qu'il y aurait appris des ennemis; M. de Maillebois ajouta aux troupes, qui étaient aux ordres de M. de Crillon, la légion des Volontaires de *M. de la Serre-Chaboy*, surnommé le *Balafré*,

pour un coup de sabre reçu à la bataille de Dettinguen. M. de Maillebois se sépara alors de M. de Crillon, avec un corps de troupes françaises égal au sien, pour aller en droiture s'emparer de Munster; ce qu'il exécuta avec la même tranquillité que M. de Crillon avait éprouvée en s'emparant de Vézel et de Ham. Maître de ce dernier poste, celui-ci donna ordre à M. de Chaboy de se porter, avec son corps entier à deux lieues en avant de Ham, sur les avenues de Lippstadt, de pousser de petits postes intermédiaires jusqu'à la vue de Lippstadt, mais sans être aperçu, et de se tenir fort alerte, attendu qu'on l'avait assuré à Ham que les ennemis étaient et s'assemblaient en force à Lippstadt. M. de Crillon ordonna d'établir un petit échelon de cavaliers de demi-lieue en demi-lieue, pour porter à Ham des nouvelles deux fois par jour, sans fatiguer la troupe.

1°. Ce Commandant de Volontaires, très-volontaire lui-même, ne fit pas un mot de ce que lui avait ordonné M. de Crillon. Au lieu de se poster suivant ce qui lui avait été prescrit à deux lieues en avant de lui,

il se plaça très - tranquillement plutôt en arrière qu'à hauteur de Ham avec le gros de sa troupe , se contentant d'établir un corps-de-garde de quatre hommes , et un Maréchal-des-logis , dans une grange qui se trouvait en effet à une demi - lieue en avant du chemin de Lippstadt, où ils n'avaient d'autre consigne que d'avoir toujours un homme à cheval , faisant face à Lippstadt, avec le seul ordre au Brigadier choisi pour ce poste , toutes les fois qu'il reconnaîtrait une troupe ennemie venant de Lippstadt, de se distribuer au galop en deux parties, dont deux Cavaliers avaient ordre de se retirer sur lui , et les deux autres , avec le Brigadier, sur M. de Crillon , pour lui dire, de la part de M. de Chaboy , que les ennemis marchaient à lui , mais qu'il se chargeait de les harceler dans leur marche , de manière à ne pas le laisser surprendre. Cette disposition et ses ordres ont été confirmés depuis à M. de Crillon par des Officiers de son corps. M. de Crillon ne tarda pas à s'en apercevoir, dès le lendemain de son établissement à Ham , qu'il avait reconnu être un excellent poste , capable, avec ses seules

forces, d'arrêter dix mille hommes pendant plusieurs jours. Il voulut, suivant ses principes, aller reconnaître lui-même la manière dont M. de Chaboy s'était posté; et à cet effet, en toute confiance, quant à sa personne, il monta à cheval avec son fils, ses Aides-de-Camp, et deux Officiers du régiment de Belzunce, qui l'avaient suivi, ne doutant point qu'ils ne fussent couverts, tandis qu'il s'exposait (sans le savoir) à être pris, n'ayant pas un seul homme armé avec lui. Il rencontra, en effet, après avoir marché une demi-lieue, son petit poste, qui lui dit, selon l'ordre qu'il avait, pour toute réponse ordinaire à tout ce qui viendrait de la part de M. de Crillon : *nous ne sommes ici en poste fixe que pour faire passer des avis ; il n'y a rien de nouveau, notre Commandant est fort loin de nous, en avant, avec son corps.* M. de Crillon continua sa route, et ayant évalué, par sa montre, qu'il devait être à plus de quatre lieues de Ham, et par conséquent plus près des ennemis que des siens, sans découvrir même, avec des lunettes de longue vue, aucun vestige de poste militaire, il prit le

parti de revenir sur ses pas, et fut très-étonné d'apprendre, à celui qu'il avait déjà trouvé, qu'on y avait porté une lettre du Commandant des troupes légères pour M. de Crillon, et qu'on l'avait fait passer à Ham, dans le doute s'il ne s'y était pas rendu par un autre chemin. Il demanda à parler au cavalier qui avait apporté la lettre; mais il était parti depuis une demi-heure, pour retourner auprès de son Commandant. En effet, en arrivant à Ham, M. de Crillon trouva la lettre de M. de Chaboy; il lui mandait qu'il ne lui avait pas écrit plutôt, parce qu'il voulait avoir quelque chose de positif à lui dire; qu'il n'avait encore rien appris, si ce n'était la confirmation des nouvelles qu'on lui avait données à son arrivée à Ham; qu'il comptait lui en donner promptement de plus positives; et qu'en attendant, il pouvait rester tranquille. Mais M. de Crillon avoue qu'il ne l'était pas, d'après ce qui venait de lui arriver; et ne pouvant, sur la foi des rapports très-suspects de la part des gens de Ham, écrire rien de positif à M. de Soubise, il imagina de chercher des espions; il était

dans l'embarras de les trouver, lorsqu'un Baron allemand, qui lui avait été donné pour Aide-de-camp, par un Officier du régiment d'Alsace, qui le connaissait et répondait de sa fidélité, vint s'offrir, ayant, disait-il, des amis dans Lippstadt, qui lui fournissaient un prétexte d'aller les voir, d'entrer dans la place, et d'en rapporter un détail exact dès le lendemain. M. de Crillon accepta cette offre ; et le Baron rapporta, le jour d'après, étant de retour chez lui avant midi, qu'il avait dîné, soupé et couché à Lippstadt, chez son ami, d'où il était parti à quatre heures du matin ; qu'il s'était promené lui-même sur la place avec des Officiers Prussiens ; qu'il n'y avait pas deux cents hommes de garnison, mais que véritablement on y faisait des magasins de toute espèce en grande hâte ; qu'il y avait assez d'artillerie ; qu'on y annonçait un corps de six mille Hanovriens, mais qu'on ne l'attendait pas avant une quinzaine de jours. M. de Crillon n'eut rien de plus pressé que d'envoyer sur le champ un courrier à M. de Soubise avec cette nouvelle ; il en reçut la réponse à la pointe du

jour. M. de Soubise le grondait d'employer de pareils espions, et lui recommandait de se tenir bien sur ses gardes, en lui mandant qu'il était assuré, par des nouvelles qu'il recevait deux fois par jour par M. de Chaboy, qui était plus près de la place que lui, qu'il y avait six mille hommes dans Lippstadt, qui n'étaient que l'avant-garde de l'armée ennemie, et qu'il devrait faire arrêter ce Baron qui l'avait trompé. M. de Crillon lut tout simplement la lettre au Baron, qui lui offrit d'y retourner sur le champ, en menant avec lui un Officier de toute confiance, qui sut bien parler allemand, et passerait pour son cousin; qu'il ne trouverait aucune difficulté de rentrer dans Lippstadt avec son domestique, et d'en sortir de même, de manière à venir dîner chez M. de Crillon le lendemain. Il accepta ce parti, et conçut dès-lors l'idée de surprendre cette place, si la vérité, comme il n'y avait aucune apparence d'en douter, se trouvait conforme au rapport du Baron. A cet effet, M. de Crillon choisit un Officier qui avait été partisan dans les volontaires de M. de la Morliere,

qui le lui avait donné pour Aide-de-camp ; il leur recommanda, qu'au lieu d'éviter d'entrer dans les villages, ainsi qu'il en avait usé lui-même dans sa recherche de M. de Chaboy, de passer dans chacun de ceux qu'ils rencontreraient, dont plusieurs lui avaient paru considérables, de distance en distance, disant qu'ils avaient entendu dire que l'armée de France était en pleine marche pour arriver le même jour camper entre Ham et Lippstadt ; et en même-temps, de bien examiner si l'on trouverait, aussi près qu'il serait possible de Lippstadt, comme à la portée du fusil, quelque poste capable de montrer une tête de cavalerie et quelques fantassins qui pût être facilement apperçue des postes de la ville, sans cependant qu'on en pût découvrir le fond. Tout fut exécuté comme M. de Crillon l'avait ordonné, et ces deux Officiers revinrent le lendemain dîner chez M. de Crillon, avec la confirmation de ce qui avait été rapporté par le Baron. Il prit, sans perdre un instant, le parti de faire marcher, à l'entrée de la même nuit, son Aide-de-camp français, en lui associant un Officier du régiment de Gotha,

Gotha, qui lui paraissait aussi éloquent que hardi, il leur fit fournir trente-cinq chevaux d'ordonnance, pour monter vingt grenadiers du régiment de Belzunce, cinq du régiment de Saxe-Gotha et autant de celui de Ligne, (troupes autrichiennes, nécessaires pour nous servir d'avant-garde, les français n'étant qu'auxiliaires) trois Officiers et deux tambours, et leur donna un ordre imprimé, par lequel il était enjoint aux Bourguemestres de tels et tels villages, de lieue en lieue, en commençant à trois lieues de Ham, de fournir sur le champ et sans le moindre délai, jusques à trente-cinq chevaux, pour monter les fourriers qui allaient marquer, dans Lippstadt, le logement de six mille hommes, qui avaient ordre d'y entrer le lendemain avant dix heures du matin : à l'effet de quoi il avertissait les Bourguemestres, que passant chez eux la même nuit, avec la troupe qui pourrait avoir besoin d'eau, ils en fissent ramasser le plus qu'ils pourraient, dans des cruches, sur la place, afin d'éviter au soldat l'occasion de s'écarter, et d'assembler aussi, sur la même place,

le plus de charriots qu'ils pourraient atteler, pour conduire les traîneurs qui ne pourraient pas suivre ; promettant le plus grand ordre et la plus grande discipline si tout ce trouvait bien exécuté : même de faire payer, selon les Ordonnances du pays, les chevaux, charrettes et tout ce qui aurait été fourni, l'intention de Sa Majesté très-Chrétienne étant de les traiter en ami, et non comme ennemi, si leur conduite le méritait.

L'Aide-de-camp et le Baron avaient remarqué et donné avis à M. de Crillon, qu'à trois cents pas de la ville on trouvait, sur le grand chemin, un petit bosquet qui formait la tête d'un chemin creux très-long, et dont les arbres étaient assez serrés pour qu'on ne pût pas découvrir le fond et encore moins le nombre de la troupe. Il leur ordonna de s'y placer à la pointe du jour le lendemain, leurs chevaux tenus en main par des soldats à pied, présentant un front dans l'intervalle des arbres autant que cela se pourrait, de manière qu'on pût les voir de la ville et juger que c'était la tête d'une co-

lonne, sans pouvoir juger de sa profondeur; en même-temps que l'Officier de Saxe-Gotha et un Officier du régiment de Belzunce, marcheraient seuls à la ville, précédés de deux tambours, comme parlementaires, pour présenter, à celui qui y commandait, une lettre de M. de Crillon, par laquelle il lui mandait: qu'ayant appris qu'il y avait deux cents hommes environ de garnison ennemie dans la ville, et préférant le repos des troupes qui avaient marché toute la nuit à la capture de la petite garnison, il lui déclarait qu'il voulait bien leur accorder une heure de temps pour en sortir avec leurs havresacs et les équipages des Officiers, mais sans armes, (les regardant dès-lors comme ses prisonniers) pour se retirer, sous le sauf-conduit qu'ils recevraient de sa part: leur promettant qu'il ne leur serait fait aucun mal, jusques à ce qu'ils eussent rejoints le corps de leur armée: et demandant que pour sureté de la capitulation, ils envoyassent sur le champ deux Officiers en otage, tandis que deux des siens entreraient tout de suite dans la place, pour s'assurer qu'il n'en sortirait aucune artillerie: rendant

d'ailleurs les Officiers municipaux responsables de l'exécution ponctuelle de ses ordres, attendu que, s'il s'y trouvait quelque retard ou manquement, la garnison serait passée au fil de l'épée, et la ville livrée au pillage.

Tout réussit à M. de Crillon comme il l'avait prévu. Il en fut instruit, par un exprès, à quatre heures après midi du même jour; et M. le Prince de Soubise eut, à onze heures du soir, la lettre d'un Aide-de-camp de M. de Crillon, datée de Lippstadt, dont nous étions maîtres, dans le moment qu'il venait d'en recevoir une de M. de Chaboy, qui lui écrivait que les ennemis continuaient, au même nombre de six mille hommes dans Lippstadt, à faire de grands approvisionnemens; en effet, nous y trouvâmes douze pièces de canon de vingt-sept livres de balles, en bon état, quatre mortiers, dix-huit canons de douze et beaucoup de magasins garnis de foin, d'avoine, de paille et de bled. M. le Prince de Soubise envoya, dès le lendemain, *M. de Saint-Germain*, Lieutenant-général, avec deux bataillons du régiment de Provence, pour se joindre à M. de

Crillon à Ham ; et ce Général, laissant à M. de Crillon ce régiment, marcha avec la brigade de Belzunce à Lippstadt, le surlendemain que M. de Crillon s'en était rendu maître avec trente hommes : *premier dégoût formel qu'il reçut* de la part de son meilleur ami, qui, malheureusement pour lui, avait alors pour lui moins de confiance que d'amitié : ce dont, graces à ses entours, il eut plus d'une fois à se repentir.

M. de Crillon s'est étendu un peu sur ce petit article, pour montrer, par l'exemple de ce qui lui arriva avec M. de Chaboy, 1°. qu'un Commandant en chef, sans excepter le Général de l'armée, doit d'abord bien connaître les hommes qu'il emploie, du côté de leur bonne-foi, comme de celui de leur talent ; 2°. quelque connaissance qu'il croye en avoir, qu'il doit, autant qu'il le peut, tout voir par lui-même ; 3°. quant à la manœuvre des ennemis, qu'avant de livrer, à M. de Crillon leurs postes, et de faire sortir leur garnison, ils auraient dû exiger à leur tour qu'il leur fît voir assez

de troupes pour qu'ils pussent craindre, avec fondement, un assaut, avec des échelles; ou une brêche, si nous leurs montrions du canon : Lippstadt étant une petite place de guerre, avec un bon fossé, et ayant depuis soutenu, avec succés, un siege en régle.

Nº XLIX.

Passage du Veser à Bielefeld.

M. de Crillon fut détaché du corps de M. le Prince de Soubise, avec deux mille hommes, comme Maréchal-de-camp, sous les ordres de M. le Comte de Lorges, Lieutenant-général, pour joindre un corps plus considérable de l'armée de M. le Comte d'Estrées, afin d'attaquer, de concert et chacun de leur côté, un corps de quatre mille hommes que les ennemis avaient laissé dans Bielefeld, pour favoriser la retraite de leur armée, qui repassait le Veser, sur un seul pont. Après avoir chassé les ennemis de Bielefeld, M. le Comte de Lorges étant resté un moment dans cette ville pour y établir le bon ordre, et un poste en état de nous

recevoir, en cas que notre détachement fût obligé de rentrer, dit à M. de Crillon qu'il reviendrait le joindre, et de suivre, avec la troupe, (toujours à hauteur et sur le flanc gauche de M. de Beauveau, aujourd'hui Maréchal de France, qui commandait le corps sorti de la grande armée, afin d'agir de concert avec ce Général) les volontaires de M. de Chaboy, qui faisaient notre avant-garde, sans leur Commandant. Celui-ci, qui avait plus de valeur que de vigilance à la guerre, avait attaqué et emporté la ville de Bielefeld; et M. de Chaboy, après avoir suivi quelque temps les ennemis, était resté en bataille sous les murs et en avant de Bielefeld, selon l'ordre qu'il en avait reçu de M. de Lorges, qui commandait le détachement, dont le corps de M. de Chabry faisait partie: je ne me rappelle pas si ce corps ne se nommait pas *la Légion Royale*. M. de Crillon reconnut bien-tôt que les ennemis, quoique ralliés, étaient flottans derrière un ruisseau où ils faisaient mine de nous attendre; mais qu'ils n'y étaient ni en si grand nombre que nos deux détache-

mens réunis, ni en sureté, ayant reconnu que le ruisseau qui les couvrait, se perdait précisément à leur droite, dont nous étions peu éloignés, et qu'il pourrait les tourner facilement pour couper leur retraite, pendant que M. de Beauveau marcherait en droiture à eux, en ligne, pour les attaquer de front. Nous étions déjà victorieux, notre attaque était bien combinée, et il parut, à M. de Crillon, qu'il n'y avait aucun doute que nous leur aurions fait mettre bas les armes ou taillé en pièces ce détachement, et peut-être entamé l'arrière-garde de toute leur armée dans le passage du Veser, sur un seul pont, ou que nous y aurions portés au moins une telle confusion, qu'elle ne se serait pas rassemblée aussitôt qu'elle le fut. M. de Crillon alla le proposer à M. de Beauveau, à qui il ne pouvait pas l'ordonner, quoiqu'il fût son ancien; 1°. parce qu'il n'était censé commander son détachement que par accident, M. de Lorges pouvant revenir d'un moment à l'autre; et 2°. parce que nous étions partis chacun de deux corps d'armée séparés.

M. de Beauveau, trop militaire pour ne pas approuver ce que M. de Crillon lui proposait, se ressouviendra sûrement qu'il lui fit les plus grands éloges de son plan, qui était simple, et dont le succès lui parut assuré; mais il répondit qu'il avait un ordre positif de M. le Maréchal d'Estrées (1), quoiqu'il pût arriver, de ne pas suivre les ennemis à plus de cinq cents pas au-delà de Bielefeld et de s'arrêter là, et que ce Général avait exigé sa parole d'honneur de ne pas s'engager plus loin dans aucun cas; qu'il voyait que M. de Crillon avait raison, et que le coup était certain, mais qu'il était obligé d'obéir.

M. de Crillon lui représenta que s'il ne voulait pas attaquer les ennemis, du moins lorsqu'il le verrait à hauteur de leur flanc droit, il pourrait seulement marcher quelques pas à eux, s'arrêtant de temps en

---

(1) M. le Maréchal d'Estrées, soit qu'il crût n'être pas assez assuré de ses magasins, soit qu'il eût quelques ordres secrets de la Cour, avait déjà été fâché de la surprise de Lippstadt, ne voulant pas aller si loin, ni si vîte.

temps, et tout à fait avant d'être à la portée du fusil, pour ne pas exposer un seul homme de son détachement, et par conséquent, n'avoir pas de reproches à essuyer de son Général. Il persista à dire qu'il devait obéir; et M. de Crillon ne put s'empêcher de trouver aussi qu'il pouvait avoir raison, l'obéissance presque aveugle étant la première loi de la discipline militaire. Il reconnut même, deux jours après, que M. de Beauveau avait entièrement raison, puisqu'ayant vu M. le Maréchal d'Estrées à Bielefeld, en allant rejoindre le corps de M. de Soubise, ce Général le gronda d'avoir insisté, et voulut bien ensuite lui donner une leçon amicale, en lui ajoutant qu'il y avait bien des cas à la guerre où il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit, et que c'est souvent un très-grand mal de pousser les conquêtes trop loin. Cependant cette conversation rappella à M. de Crillon celle qu'il avait eu une fois avec M. le Maréchal de Saxe, en déjeûnant tête à tête avec lui, après la prise de Bruxelles, où M. de Crillon était venu de Calais pour lui faire son compliment sur cette superbe opération,

pendant l'hiver. M. le Maréchal de Saxe lui dit, en parlant à M. d'Estrées : (1) qu'il l'employait souvent et avec confiance, parce qu'il était brave et très-scrupuleux dans l'obéissance; que c'était un fort bon Lieutenant-général pour commander une réserve, mais qu'il n'avait pas assez de tête pour faire jamais un bon Général d'armée en chef, parce qu'il était trop bouillant et trop téméraire. Mais ce grand homme, qui avait bien jugé M. d'Estrées pour le fond, ne l'avait pas

---

(1) M. le Maréchal de Saxe, depuis la Bavière, n'avait jamais cessé d'avoir pour M. de Crillon, quelque confiance et beaucoup de bontés; jusques au moment où (par une noirceur abominable, qui fut encore l'ouvrage des Officiers généraux de l'affaire de Mesle, qui ont poursuivi M. de Crillon jusques à leur mort) on l'avait prévenu et trompé, au point de lui laisser croire que M. de Crillon avait mal parlé de lui devant le Roi, pour faire sa cour à M. d'Argenson, Ministre de la Guerre, ennemi du Maréchal, et au contraire, ami de M. de Crillon depuis son enfance. Mais cette tracasserie ne fut pas de longue durée, et se termina par une explication qu'ils eurent à Chambord.

assez connu, puisque ce Général, quoique véritablement trop bouillant par caractère, était au contraire devenu trop timide, faute de savoir calculer que telle occasion manquée, peut décider souvent du succès malheureux d'une campagne et de toute une guerre; et qu'il n'y a jamais rien à craindre de l'arrière-garde d'une armée qui se retire en passant une rivière; qu'on peut être sûr qu'elle ne s'avisera pas de revenir sur des troupes dont elle ignore la profondeur, et qui marchent à elle avec prudence.

N° L.

Détachement de Gotha.

M. de Soubise apprit, étant campé sous Eisenach, que les Prussiens avaient avancé un corps à Gotha, qui n'était qu'à six lieues de lui; il forma la résolution de l'enlever, et en conséquence, marcha toute la nuit pour arriver sur l'ennemi avant la pointe du jour, avec plusieurs compagnies de grenadiers et piquets, à la tête desquels il était avec M. de

Saint-Germain, qui fit tout ce qu'il put pour retarder ce Général par les haltes inutiles qu'il conseillait à tous momens : ce qui fit que les ennemis, que nous aurions pu surprendre dans leur camp, eurent le temps de monter à cheval et de se retirer à deux cents pas derrière Gotha, où ils semblaient nous inviter à venir les attaquer. M. de Crillon commandant le corps principal, qui était de près de deux mille hommes de cavalerie, et voyant que les ennemis étaient bien inférieurs à ses forces, proposa à M. de Soubise de les attaquer sur le champ, en marchant à eux sur un front égal; et cachant, en troisième ligne, derrière lui un corps qui aurait ordre, au moment même que nous chargerions les ennemis, de s'abandonner, à droite et à gauche, au grand galop pour les prendre en flanc et à dos. M. de Soubise y consentit, et nous nous ébranlâmes à cet effet; mais un moment après, par le conseil du même M. de Saint-Germain, M. de Crillon reçut ordre de s'arrêter. Il courut à M. de Soubise pour lui représenter, que quoique nous eussions perdu par nos lenteurs une belle occasion de châtier

les ennemis de leur imprudence, en avançant un corps si éloigné de leur armée, que nous savions être à plus de vingt lieues, il fallait du moins, pour notre honneur, leur donner une petite leçon, sur-tout sous les yeux de toute la cour de Gotha, attachée au Roi de Prusse, et qui était témoin de notre supériorité, de l'audace des Prussiens et de la faiblesse que nous paraîtrions avoir devant eux. M. de Soubise se rendit à ces représentations, et lui ordonna de reprendre sa marche pour les attaquer, ce qu'il exécuta à l'instant; mais avant que d'être arrivé à la grande portée du pistolet, il fut encore arrêté de sa part par un nouvel Aide-de-camp. Même manœuvre de la sienne et même permisson de M. de Soubise d'attaquer; alors M. de Crillon, s'étant ébranlé au grand trot, fut bientôt sur les ennemis, qui ne donnèrent pas le temps à notre troisième ligne de les tourner, s'étant mis en fuite aussi au galop avant de croiser le sabre avec nous. Nous les suivîmes le pistolet dans les reins, et sabrant les traîneurs pendant plus d'un quart de lieue, tuant ou blessant quelques-uns d'eux, et leur faisant quelques prisonniers.

De ce nombre, fut un prussien, blessé assez considérablement, que M. de Crillon fit porter sur un de ses chevaux, pour le recommander aux soins d'une demoiselle d'honneur de la Duchesse, qui lui avait paru compatissante, la première fois qu'il avait été chargé de prendre possession de Gotha. Il faisait dire en même-temps à M. de Soubise, qu'il n'avait pas jugé à propos d'aller plus loin, les ennemis s'étant ralliés derrière une butte, sur laquelle on ne voyait que des vedettes qui paraissaient y être postés d'avance; appercevant d'ailleurs un petit bouquet de bois dans lequel il pourrait y avoir de l'infanterie.

M. de Soubise, qu'on trouva à table avec madame la Duchesse de Gotha, quelques principaux Officiers, et l'État-major qui avait accompagné ce Général, fit dire à M. de Crillon qu'il avait très-bien fait de s'arrêter, qu'il avait deviné sa volonté, et qu'il lui ordonnait de ramener tout de suite son détachement jusques à l'endroit où il avait commencé sa charge, et de s'y mettre en bataille, faisant face à l'ennemi jusques au nouvel ordre qu'il ne tarderait pas à lui faire parvenir. Cet ordre fut celui de demander à

tous les Officiers, s'il étaient d'avis de rester là pour donner l'avoine à leurs chevaux qui en avaient grand besoin, et y attendre la nuit, ou s'ils aimaient mieux retourner tout de suite à leur camp d'Eisenach, leur laissant entièrement le choix à cet égard : tous furent d'avis qu'il fallait, sur le champ, faire volte-face pour retourner coucher au camp. M. de Crillon l'écrivit à M. de Soubise; mais en lui donnant l'avis des Officiers, il ajouta, que ce n'était pas le sien; qu'on distinguait encore, avec des lunettes, les vedettes sur la butte, et plusieurs gens à cheval, allant et venant, qui sans doute nous distinguaient également ; qu'en ne donnant pas du repos au soldat et l'avoine aux chevaux, nous risquions, avec la plus grande apparence, de mettre notre cavalerie hors d'état de finir la campagne, en lui faisant faire encore une retraite de six lieues au moins, qui serait peut-être de plus de neuf, si en nous retirant devant des troupes légères toutes fraîches, et qui, nous observant, n'auraient rien de plus pressé que de fondre sur nous et de nous harceler dans notre marche, nous étions obligés à faire des manœuvres qui doubleraient

bleraient notre fatigue : au lieu d'attendre pour faire tranquillement notre retraite, puisqu'il la croyait nécessaire, qu'elle fût cachée par la nuit.

M. de Crillon ajoutait bien précisément M. le Prince de Soubise, qu'il lui demandait à genoux de suivre son avis, et que s'il persistait dans celui des Officiers, il lui répondait, qu'au lieu de ramener au camp et en bon état deux mille hommes ayant vu fuir l'ennemi, nous ramenerions l'image d'une retraite forcée, en risquant de perdre deux mille chevaux.

M. de Soubise, toujours par le conseil de M. de Saint-Germain, qui lui représentait sans cesse l'armée du Roi de Prusse sur nos épaules, n'écouta que le conseil de ce Lieutenant-général, qui lui avait déjà donné celui de consulter les Officiers particuliers, connaissant trop les hommes, sur qui la besogne ne roule pas, pour ignorer que l'avis de la multitude est toujours celui du parti le plus faible.

Ce que M. de Crillon avait prévu ne manqua pas d'arriver. Nous n'avions pas fait une demi-lieue, que nous eûmes les ennemis sur nous, après qu'ils nous eurent enlevé la

moitié d'une compagnie de grenadiers qu'ils prirent dans Gotha, et plusieurs chevaux de M. de Soubise, et de tous les Généraux, qui ne se sauvèrent qu'à la faveur de leurs éperons et du plus grand hazard.

Néanmoins les ennemis n'osèrent jamais s'approcher de M. de Crillon à la portée du pistolet; mais il fut obligé de faire faire souvent face en tête à sa cavalerie, en se retirant par pelotons pairs et impairs, par des caracols perpétuels, qui triplèrent la fatigue de notre marche, dans laquelle les ennemis nous harcelèrent pendant plus de trois lieues. Ce ne fut que par un miracle, *qu'on aura peine à croire*, qu'en suivant la perte de chevaux que nous avait coûté ce détachement, il se trouva, au bout de quelques jours, que sur dix-huit cents chevaux (1) qui avaient fait, sans débrider, plus de dix-sept lieues, en ajoutant à treize de chemin, la valeur de

(1) On ne met que dix-huit cents, parce que sur les deux mille, il y en avait deux cents qui étaient restés au camp, n'ayant pas fait partie des troupes détachées pour un fourrage, après lequel on entreprit la marche sur Gotha.

de quatre au moins en manœuvres avant le petit combat, et depuis, pendant la retraite, il n'était cependant mort qu'un seul cheval des suites de cette journée.

Les réflexions militaires, tirées de ce détachement, offrent, 1°. que c'est un miracle, ou le répéte, de n'avoir pas perdu *mille chevaux, au lieu de trois en tout*, dans lesquels deux tués par la cavalerie ennemie, et un seul mort de fatigue, deux cavaliers blessés et un tué. 2°. Puisque nous étions décidés à ne pas garder le poste de Gotha, meilleur que celui d'Eisenach, l'avantage ne répondait pas aux fatigues et aux pertes de l'expédition. 3°. Lorsqu'on fait une expédition pour enlever un poste, elle doit être bien combinée et la marche bien connue avant de l'entreprendre, parce qu'elle doit être exécutée avec la plus grande rapidité, et qu'au contraire nous y mîmes la plus grande lenteur et toujours en tatonnant. 4°. Un Général doit bien peser les ordres qu'il donne, et bien prendre garde de ne pas montrer de l'incertitude dans ses commandemens; c'est ce qui engagea M. de Crillon à dire à son fils aîné, alors âgé de douze ans,

qui lui servait d'Aide-de-camp dans cette journée, et qui se le rappellera : *vous voyez cette incertitude pour décider si j'attaquerai ou non ! hé bien, gardez-moi le secret sur ce que je vais vous dire : souvenez-vous que si nous avons une bataille cette campagne, nous la perdrons.*

Cela ne s'est que trop justifié à la bataille de Rosback, que M. de Soubise donna sans le vouloir. On ne lui a jamais rendu une exacte justice, et c'est en versant des larmes sur la mémoire d'un ami de près de soixante ans, que M. de Crillon est dans le cas d'ébaucher ici de son portrait. . . . . . Né avec les sentimens de la probité la plus exacte, plein d'amour pour sa patrie, pour la gloire et pour son Roi, qui était son ami, il avait un jugement très-sain, beaucoup de sang-froid, la valeur la plus brillante, et un coup-d'œil assez militaire pour lui faire appercevoir souvent tout ce qu'il y avait de mieux à faire dans les circonstances du moment, et au moins toujours assez bon pour lui faire calculer juste le pour et le contre des avis qu'on lui donnait ; son seul défaut, (et il perdait par-là toutes ses

bonnes qualités à la guerre) était la timidité de son caractère, trop de méfiance de lui-même, et trop de confiance dans ceux qu'on lui avait dépeint comme infaillibles (1).

Telle fut, dans cette occasion, comme dans quelques autres, celle qu'il avait en M. de Saint-Germain, qui l'aurait mérité comme homme de guerre et d'esprit, si M. de Soubise ne s'était pas trouvé sur son chemin; mais dont les talens n'étaient que plus dangereux lorsqu'il servait en second sous quelqu'un dont il désirait avoir la place, ainsi que l'ont reconnu depuis M. de Soubise lui-même, et M. le Maréchal de Broglio.

En résultat: 1°. un Général doit connaître parfaitement le caractère de probité de ceux auxquels il donne sa confiance. 2°. Il ne doit jamais consulter la multitude que lorsqu'il est bien décidé à en rejetter l'avis, s'il est plus faible que le sien.

---

(1) Défaut qu'il porta toujours jusques dans ses propres affaires, et dans celles qui intéressaient sa famille, et les amis sur lesquels il avait droit de compter le plus.

N° LIV.

Affaire de Veissenfelds.

M. de Crillon fut détaché de l'armée de Soubise avec dix-sept compagnies de Grenadiers et un régiment d'hussards autrichiens, pour en faire l'avant-garde et s'emparer de Veissenfelds sur la Sala, ce qu'il exécuta sans peine, n'y ayant trouvé aucun ennemi. M. de Soubise y arriva le lendemain avec toute l'armée, et y reçut, le même soir, un courrier de la Cour, qui lui ordonnait, au cas qu'il eut déjà passé la Sala, de la repasser à l'arrivée du courrier, en finissant là sa campagne, et mettant ses troupes en quartier d'hiver, dans la partie où nous pouvions les établir le plus commodément et le plus sûrement.

M. de Soubise obéit sur le champ, mit la Sala devant lui, et plaça ses divers corps de troupes dans des villages, à une demi-lieue les uns des autres, dans des cantonnemens où il comptait attendre que la marche du Roi de Prusse nous éclairât davantage sur la manière

d'établir les quartiers d'hiver. M. de Crillon n'avait eu rien de plus pressé la veille, en s'emparant de Veissenfelds, que d'envoyer savoir des nouvelles, par des espions et par ses hussards, et il lui revint de tous côtés que le Roi de Prusse marchait à la tête de son armée sur Veissenfelds; il en donna avis à M. de Soubise, qui en reçut d'ailleurs la confirmation dans la même nuit.

M. de Soubise laissa la garde de Veissenfelds aux soins de M. le Prince de Saxe-Hildburghausen, Général en chef des deux armées, et Commandant particulier des troupes de l'Impératrice-Reine, et de celles de l'Empire, lequel confia ce poste à un Général des troupes de l'Empire, avec un régiment de hussards et un bataillon Bavarois, promettant qu'il tiendrait au moins deux jours dans Veissenfelds, contre toutes les forces du Roi de Prusse, et donnerait par conséquent le temps de rassembler les cantonnemens pour défendre le passage de la rivière, si les ennemis voulaient l'entreprendre.

Dans cette confiance, M. de Soubise mit ses troupes en cantonnement à quelques lieues de Veissenfelds, et donna ordre à M.

de Crillon de passer le pont à dix heures du soir le même jour, de manière à être rentré à minuit dans le village le plus près de son premier cantonnement, où il y aurait ordre de laisser un logement marqué pour lui et ses dix-sept compagnies de grenadiers. M. de Crillon représenta à M. de Soubise, que d'après les dernières nouvelles que nous avions du Roi de Prusse, pour peu que ce Monarque fît une marche forcée, il serait sur nous avant la pointe du jour; qu'il avait eu le temps de reconnaître Veissenfelds; que ce poste ne pouvait tenir un instant, et que les rodomontades du Général Bavarois qu'on y laissait avec un seul bataillon, ne serviraient qu'à l'empêcher de brûler le pont, sur lequel les ennemis auraient le temps de faire passer, avant le jour, une partie de leur armée, assez forte pour nous surprendre en détail dans nos cantonnemens; ce que M. de Crillon lui promettait qui n'arriverait pas, à quelque heure que les ennemis se présentassent, s'il voulait bien le laisser, en poste fixe, à Veissenfelds avec ses dix-sept compagnies de grenadiers. Ce Général consentit à y laisser M. de Crillon pendant

cette nuit seulement, mais avec ordre d'en partir à sept heures du matin.

Aussitôt que l'armée fut en marche, M. de Crillon, qui avait eu le temps de reconnaître d'avance toutes les avenues par où les ennemis pouvaient chercher à entrer dans Veissenfelds, plaça, dans six maisons différentes qui gardaient les chemins aboutissans, six compagnies de grenadiers, à chacune desquelles il enseigna lui-même celui qu'elles auraient à parcourir pour se retirer, jusques à la tête du pont, offrant par-tout un front égal à celui que l'ennemi pourrait leur présenter dans leur marche, qu'il leur ordonnait de faire lentement, et qu'ils ne devaient entreprendre qu'après avoir bien reconnu la force supérieure de l'ennemi, avoir tiré et essuyé au moins quelques coups de fusil, et toujours faisant face en tête de temps en temps. M. de Crillon se plaça, avec les onze autres compagnies, dans le château de Veissenfelds, situé sur une hauteur qui couvrait la grande rue, ayant un escalier par lequel on pouvait descendre sur dix hommes de front, et se porter facilement à la tête du pont, pour y arriver avec ses onze com-

pagnies de grenadiers, en même-temps que les six qui avaient ordre de s'y rassembler. Après avoir fait cette première disposition, il écrivit au Commandant Bavarois qu'il lui faisait part qu'il avait ordre précis de se retirer à sept heures du matin ; qu'il avait des avis positifs de la marche rapide de l'ennemi sur Veissenfelds, qui était ouvert de toutes parts et impossible à défendre ; qu'en conséquence, il lui conseillait, car il n'était pas en droit de lui ordonner, de faire préparer des matières combustibles pour mettre le feu au pont, en cas qu'il fût obligé de se retirer avec précipitation. Ce Général répondit à M. de Crillon qu'il lui était très-obligé de ses avis, mais qu'il ne croyait pas être dans le cas de brûler le pont si vîte, étant décidé à ne se retirer qu'après s'être défendu deux ou trois jours.

M. de Crillon reçut, pendant la nuit, des déserteurs qui lui confirmèrent l'approche des ennemis ; et pendant qu'il écrivait ce nouvel avis à M. de Soubise, ce bruit répandu parmi les Capitaines de grenadiers, leur fit hazarder une représentation à M. de Crillon, dont ils chargèrent un jeune Colonel

du détachement, laquelle portait : que puisqu'il avait ordre de se retirer sur les sept heures du matin, il vaudrait bien mieux se retirer sur le champ, sans se compromettre. M. de Crillon, après l'avoir grondé de ce qu'il insistait un peu trop sur son ambassade, et lui avoir fait comprendre qu'un homme de son nom et de son âge ne devait jamais se charger d'être le porteur de paroles d'un avis de faiblesse, sortit sur la place du château, où étaient assemblés les onze Capitaines, et leur dit : « MM., je ne vous sais pas mauvais gré de ce que vous venez de me faire
» proposer ; il est très-louable d'ajouter la
» prudence à la valeur ; personne ne pense
» plus que moi, que lors qu'on est décidé à
» faire une retraite, il est presque toujours
» mieux de ne pas attendre à la faire devant
» l'ennemi. J'ai cette maxime, 1°. pour ne
» jamais présenter au soldat, s'il est possi-
» ble, l'image d'une fuite ; et 2°. parce qu'un
» Général est responsable de la perte d'un
» seul homme, occasionnée pour sa gloire
» personnelle, sans aucun objet pour le bien
» public. D'après cette maxime, rendant jus-
» tice à toute votre valeur, pour ne pas pa-

» raître faible, ni à vos yeux, ni à ceux des
» braves grenadiers que vous commandez,
» je vous aurais déjà fait la proposition de
» nous retirer si nous étions dans ce cas,
» afin de joindre votre avis au mien. Mais,
» MM., je ne dois pas vous le cacher, je
» me croirais inexcusable, dans le cas où
« nous sommes, si nous nous retirons une
» seconde avant l'heure que m'a prescrite
» notre Général, qui est celle de sept heures
» du matin; étant très-persuadé, malgré les
» rodomontades du Commandant des trou-
» pes du cercle, qu'il n'aura rien de plus
» pressé que de s'en aller aussitôt que le Roi
» de Prusse arrivera, sans combattre et
» sans précaution pour brûler le pont, sur
» lequel les ennemis passeront en même-
» temps, d'où je vois d'ici notre armée coupée
» dans ses quartiers et détruite en détail, si
» nous n'en assurons le salut. Du moins, en
» faisant notre devoir à la lettre, en ne per-
» dant jamais de vue le pont, je vous réponds,
» que moyennant les postes de hussards,
» que j'ai par échelons, nous ne serons pas
» surpris au passage, à quelque heure que
» l'ennemi vienne nous voir, et que j'aurai

» toujours au moins une heure à moi pour
» avoir mes dix-sept compagnies de grenadiers rassemblées derrière le pont, ce qui
» suffit pour arrêter long-temps l'armée la
» plus considérable, qui ne peut qu'offrir
» le même front. Je suis si asuré de mon
» fait et si fatigué, que je vais me coucher
» jusqu'à ce que j'aie d'autres avis : vous
» priant cependant, MM., de vouloir bien
» me faire éveiller aux premiers coups de
» fusil que vous entendriez dans une des six
» maisons où j'ai établi une compagnie, au
» cas que l'avant-garde de l'ennemi eût fait
» plus de diligence que je ne l'ai jugé ».

M. de Crillon fit aviser de nouveau le Commandant des troupes de l'Empire, qui répondit comme la première fois. M. de Crillon se coucha, dormit jusqu'à quatre heures, et à peine habillé, il entendit tirer une salve par une des compagnies de grenadiers postée sur les avenues du chemin de Lutzen ; il y courut, et trouva en chemin l'arrière-garde de nos hussards autrichiens, qui revenaient à bride abattue, le reste du régiment ayant déjà défilé, marchant en droiture au pont, qu'ils repassèrent dans la plus grande hâte, sans

regarder derrière eux ; les troupes légères de l'avant-garde ennemie les suivaient l'épée dans les reins, et c'était sur eux que nos grenadiers avaient fait feu, ce qui les arrêta tout court. M. de Crillon fut confirmé sur la marche du Roi de Prusse, par deux hussards Prussiens, qui s'étaient abandonnés plus que les autres sur nos fuyards, et qui se dirent déserteurs. Il lui rapportèrent que ce Monarque était en personne à la tête de son armée.

Il ne douta plus qu'il ne fût attaqué à la pointe du jour ; mais il jugea facilement que le Roi de Prusse attendrait jusqu'alors pour ne pas se compromettre, avant d'avoir reconnu nos forces et notre disposition ; et qu'il voudrait, sur-tout nous ayant trouvés en ordre, se mettre en règle aussi avant de commencer son attaque, ce qui, dans le mois de Novembre, en Allemagne, donnait plus de deux heures de temps. Voulant donc assurer la rentrée de ses six compagnies de grenadiers, en leur évitant, ainsi qu'il a été dit, l'image d'une fuite, il donna l'ordre et le fit passer aux cinq autres compagnies, de tirer de demi-heure en demi-

heure un coup de fusil en l'air, pour faire voir aux ennemis que nous étions alertes, et qu'à la dernièrre demi-heure avant l'aube du jour, le coup de fusil serait le signal de leur retraite, dans le plus grand silence et le meilleur ordre, mais au pas redoublé, jusques à l'entrée de la rue qui aboutissait à leur chemin et qu'ils trouveraient fermée, ainsi qu'il en avait donné l'ordre, par des charriots renversés ou tonneaux pleins de terre, ne laissant que le passage d'un homme à droite et à gauche, afin que chaque compagnie se rangeât derrière pour y attendre les ennemis ou des ordres ultérieurs.

Toutes les rues aboutissaient à une place qui formait la tête du pont. Cette petite disposition faite, il envoya un Officier avertir M. de Soubise que le Roi de Prusse serait maître de Veissenfelds à huit heures du matin ; et qu'après lui avoir obéi, en repassant le pont avec ses dix-sept compagnies de grenadiers, il prendrait sur lui d'attendre de nouveaux ordres, en défendant le passage jusques à l'extrémité, dans le cas où les impériaux l'abandonneraient. Mais à peine avait-il fait partir son courrier,

qu'il reçut une lettre, par laquelle le Général Bavarois lui écrivait pour lui donner avis qu'il venait de recevoir un ordre de M. le Prince de Saxe-Hildburghausen d'abandonner Veissenfelds, si les ennemis y marchaient pour l'attaquer; qu'il allait donc se mettre en marche pour se retirer, et il finissait, en disant à M. de Crillon, *qu'il espérait qu'il voudrait bien faire son arrière-garde avec ses français*, et qu'il le priait en grace de ne se retirer qu'à sept heures et demie : ce qu'il lui accorda par honneur autant que par intérêt, prévoyant le désordre que sa troupe en fuite apporterait sur ses grenadiers, s'il les exposait à voir arriver sur eux les ennemis, pêle-mêle avec ces faibles amis, en les plaçant d'avance derrière le pont. Mais en lui accordant ce qu'il desirait, M. de Crillon lui déclara que tous les embarras qu'il trouverait sur le pont, en équipages, charriots ou mulets, depuis sept heures du matin, seraient jettés sur le champ dans la rivière, fût-ce même son artillerie de régiment, à l'effet de quoi il serait distribué sur le pont des pelotons de grenadiers pour exécuter ses ordres sur le champ. En effet, ils le furent, mais avec

tant

tant de précipitation de la part de ce Commandant des troupes des cercles, qu'il oublia de faire retirer les trois cents hommes qu'il avait placés dans un fauxbourg opposé au chemin par où arrivèrent les ennemis.

M. de Crillon, d'un côté, envoya chercher, dans toutes les maisons voisines, les matières les plus combustibles pour les attacher au pont, et de l'autre, détacha son fils, qui n'avait alors que treize ans, avec quatre compagnies de grenadiers dans des maisons qui se trouvaient faisant face à la sortie du pont, à la demi-portée de fusil, pour travailler tout de suite à les creneler. Les maisons furent au jour en état de défense, il était sept heures du matin, beaucoup de matières combustibles étaient attachées au pont, sans qu'on eût vu paraître les ennemis ; et M. de Crillon commençait à être sans inquiétude sur notre armée, à laquelle il pensait autant qu'à lui-même et à ses grenadiers. Il dut cependant moins son salut à toutes ses précautions, qu'à l'heureuse fortune qui ne l'a jamais abandonné à la guerre, ou pour

mieux dire, à deux évènemens qu'on pourrait réellement mettre dans l'ordre des miracles. Tous ses postes retirés, il avait vu défiler tranquillement ses grenadiers, et faisait distribuer les compagnies à mesure qu'elles arrivaient de l'autre côté du pont, les unes sous le feu des maisons crenelées de manière à former un feu en amphitéâtre, qui enfilât le pont, et les autres embusquées sur les flancs pour pouvoir tomber sur l'ennemi avec la bayonnette, si le poids de la colonne ennemie l'emportait sur le petit nombre des nôtres; néanmoins M. de Crillon mettait toute sa confiance sur le feu qui devait naturellement embrâser le pont. Il était dans cette tranquillité, ayant déjà quatorze compagnies de l'autre côté du pont, et seulement celles du régiment de Saint-Chamont, faisant l'arrière-garde comme les plus anciennes, à la tête desquelles il allait se mettre en marche pour fermer la retraite, lorsqu'il apperçoit une colonne de Prussiens, marchant à lui, au pas redoublé, par une rue qui venait aboutir à la gauche du pont. Mais il vlt en même-temps une charrette chargée

de bois, conduite par un seul homme et trois chevaux, qui venait par un chemin opposé, en suivant le bord de la rivière pour entrer dans la ville. M. de Crillon crie aux grenadiers : conduisez la charrette à l'entrée de la rue et renversez-là, *voilà un retranchement.* Cela est exécuté et nous donne du temps, en fusillant derrière cette espèce d'abattis. Le feu cependant ne prenait point au pont, n'y ayant pas un souffle de vent; et une seconde colonne ennemie paraissait, remplissant la grande rue et marchant à nous en tête, ce qui laissait à M. de Crillon bien peu d'espérance de voir brûler le pont, lorsqu'au moment où les abattis de la charrette allaient être nécessairement forcés par le nombre, on vint lui donner avis de courir, parce qu'il s'était élevé un vent frais qui avait embrâsé le pont; et comme c'était un pont couvert et de bois sec, le feu prit si vîte que nous fûmes obligés de passer à travers les flammes, dont plusieurs habits de la dernière compagnie de grenadiers furent brûlés. Les ennemis nous suivirent; ils espéraient sans doute passer pêle-

mêle avec nous; mais M. de Crillon ayant eu la précaution, à l'instant que le dernier de nos grenadiers eut défilé, de faire répéter des décharges bien nourries au milieu des flammes, l'embrâsement devenu plus considérable acheva d'arrêter l'ennemi, qui perdit beaucoup de monde par notre mousqueterie et par les flammes : ce dont nous jugeâmes par les cris que nous entendions sur le pont.

Cependant M. de Crillon avait remarqué, en passant et repassant le pont, une presqu'île qui tenait à notre bord, remplie d'arbrisseaux assez hauts et terminée par un très-gros buisson, dont les rameaux donnaient fort près du pont, à peu de distance du bord ennemi; il prend avec lui deux Officiers, parvenus à ce grade par leur valeur et leur intelligence : l'un sorti du régiment de Picardie, nommé *Canon*, et l'autre qu'il avait tiré lui-même de son ancien régiment de Bretagne, nommé *Brunet*, qui l'avaient suivi dans ce détachement comme Volontaires. Tous trois marchant sur le ventre, il les conduit à ce buisson, d'où, sans être

apperçus, non-seulement ils découvraient les progrès du feu sans incommodité de la fumée, parce que le vent la portait du côté opposé, mais même ils pouvaient voir tout ce qui se passait jusques sur la place que les ennemis occupaient à la tête du pont, dont ils n'étaient qu'à la portée du pistolet. Il leur ordonna d'y demeurer en sentinelle dans le plus grand silence, faisant le moins de mouvement possible, et sur-tout leur défendant, sous quelque prétexte que ce fût, de tirer un coup de fusil : leur consigne était que l'un d'eux se détacherait de tems en tems pour lui venir donner avis de l'état du feu et des mouvemens de l'ennemi : cela établi, M. de Crillon revint, et après avoir visité tous les postes et les avoir trouvé placés comme il les avait arrangés, il n'eut plus à s'occuper que du plaisir d'avoir sauvé l'armée à bon marché, puisqu'il n'avait eu jusques-là que deux grenadiers tués et cinq de blessés : il songea ensuite à déjeûner sur l'herbe avec les Officiers les plus à portée de lui. Ils étaient occupés de bon appétit à cet emploi, lorsque son ami Brunet (un des

deux Officiers, caché dans la presqu'île) vint lui demander si, malgré la défense qu'il leur avait faite de tirer sur qui que ce fût, il voulait bien leur permettre de tuer le Roi de Prusse, qu'ils prétendaient reconnaître sur ses portraits, et encore plus sur ce que tous ceux qui l'environnaient, (et même, disait-il, des Officiers qui ont des crachats sur leurs habits), tenaient leurs chapeaux bas toutes les fois qu'il mettait pied à terre ou remontait à cheval, ce qu'il exécutait à tout moment, en venant tout seul sur le bord des pilastres du pont pour examiner l'état du feu. M. de Crillon versa à boire à M. Brunet, mais en le renvoyant bien vîte à son poste, et lui rappellant qu'il les avait placés là, pour que l'un d'eux vint l'avertir si le feu du pont languissait, afin de nous mettre à portée de le ranimer, et de nous tenir encore plus alertes pour recevoir l'ennemi, mais non pour assassiner un Officier général, qui vient seul faire une reconnaissance, et encore moins qu'un autre, la personne sacrée d'un Roi, qui doit toujours être respectée. Tous les Officiers du détachement, soit par égard pour M. de

Crillon, parce qu'il les commandait, soit parce que c'était leur sentiment intérieur, l'approuvèrent. M. de Crillon sentait dès-lors, par cette action, tout le sacrifice qu'il faisait à sa gloire personnelle, puisqu'il dit tout de suite: il n'est pas douteux qu'en laissant tuer ce grand Monarque, (si en effet c'est lui-même) nous aurions achevé de rendre à jamais cette journée mémorable dans l'histoire, et peut-être aurions-nous fait notre devoir. La réflexion de M. de Crillon ne se vérifia que trop, presque le lendemain, par la malheureuse et ridicule bataille de Rosback, qui apporta une si grande consternation en France, que l'on ne parla plus de l'affaire de Veissenfelds, dont on ignorerait à jamais jusqu'au nom, si le Roi de Prusse n'en avait pas parlé dans ses mémoires.

Pendant que M. de Crillon sauvait peut-être la vie au Roi de Prusse, ce Monarque qui l'ignorait, ne cessait d'attaquer la sienne et celle de ses braves camarades, par un feu de canon et d'obuziers de gros calibre, qui avoit plutôt l'air d'un feu roulant de mousqueterie que de grosse artillerie, et qui

avait déjà commencé avant notre déjeûner, et dura avec la même violence depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit, soit contre les grenadiers que M. de Crillon avait fait placer dès le premier coup de canon derrière un rideau qui bordait la rivière et nous servait de tranchée, soit contre les maisons crenelées dont M. de Crillon avait eu aussi la précaution, à la première bombe en l'air, de faire sortir toute la troupe pour se tenir dans les cours : ce qui fit que toute cette brillante journée ne nous coûta qu'un Lieutenant de tué et une quarantaine de grenadiers tués ou blessés, du nombre desquels fut un Capitaine de grenadiers du régiment de Beauvaisis, nommé Delfin, qui eut la jambe emportée par le ricochet du dernier coup de canon tiré, dont il fut atteint à la nuit presque fermée, au moment où ayant reçu ordre de rentrer dans l'armée, nous touchions à notre campement; néanmoins ce grand feu d'artillerie n'était depuis long-temps qu'une feinte de l'ennemi pour occuper notre attention dans ce poste, le Roi de Prusse ayant dû

reconnaître, dès les deux heures après midi, que le pont était presque consumé, et que la tête de notre armée commençait à se rassembler sur une colline qui bordait la rivière derrière nous, à la grande portée du canon, il était très-vraisemblable que Sa Majesté renoncerait à passer la rivière à Veissenfelds, et s'occuperait dès-lors à tâcher de surprendre le passage de la rivière sur le pont de Mersbourg, qui n'en était qu'à quatre lieues. M. de Broglio, qui y commandait une division d'infanterie, attiré par la canonade, était venu, de sa personne, au galop joindre M. de Crillon, ainsi que M. de Soubise, et ayant fait tous trois le même raisonnement, M. de Broglio repartit tout de suite, aussi vîte, pour retourner à Mersbourg, où il arriva assez à temps pour en couper le pont sans qu'il lui en coûtât un seul homme, au moment où la tête de l'armée Prussienne commençait à se présenter devant cette ville. Tout le monde regardait la campagne comme finie à cette action, aussi glorieuse pour la Nation, qu'heureuse pour celui sur qui elle avait roulé (1).

(1) Le Roi de Prusse, en parlant de ses marches

Le surlendemain au soir, M. de Soubise était dans son cabinet avec M. de Crillon, occupé à rendre compte à la Cour de la fin de cette campagne. Il demandait à Sa Majesté d'envoyer enfin à M. de Crillon le cordon bleu, promis depuis si long-temps, et qui n'est jamais arrivé, lorsque M. le Prince de Saxe-Hildburghausen vint les interrompre, demandant à M. de Soubise, avec instance, de faire une marche pour éclairer celle du Roi de Prusse, qui avait passé la Sala, ce qui détermina M. de Soubise à ne pas faire partir son courrier. Mais de facilité en facilité,

---

avant Rosback, dit ce qui suit, dans le Recueil de ses lettres, pour servir à l'Histoire de la dernière guerre. Volume in-12, page 64, imprimé à Léipsick en 1772.

«Le 30, le Roi marcha sur Lutzen, et les ennemis repassèrent la Sala le même jour, mais comme ils avaient laissé des troupes dans Veissenfelds, le Roi, à la tête de son avant-garde, y marcha; le 31 cette ville fut abandonnée, et l'on prit trois cents hommes des troupes des Cercles, et quelques-uns de leurs équipages; mais les grenadiers Français disputèrent le pont, et ils parvinrent enfin à le brûler, malgré nos efforts pour les en empêcher».

ou pour mieux dire, d'obéissance en obéissance, car M. de Crillon a vu et lu la lettre par laquelle M. de Soubise était aux ordres de M. de Saxe-Hildburghausen, ce dernier força, quelques jours après, M. de Soubise à essuyer la bataille, ou pour mieux dire, l'échauffourée de Rosback.

L'affaire de Veissenfelds est une des plus heureuses et des plus brillantes de la carrière de M. de Crillon, puisque dans toute la guerre il est le seul Français qui ait eu le bonheur de combattre, avec avantage, le grand Frédéric en personne, *qui dit lui-même, dans ses mémoires, qu'il fut arrêté à Veissenfelds, à la tête de son armée, par la valeur de dix-sept compagnies de grenadiers français.*

Bataille de Rosback.

Cette journée est trop triste pour en rappeller les détails; mais puisqu'il est question de parler ici des services de M. de Crillon, il ne peut se dispenser de dire qu'il y fut blessé par le même coup de canon qui tua son cheval sous lui, plus près de la colonne

Prussienne que de celle du régiment de Piémont, qui le suivait cependant avec la plus grande valeur, et allait joindre les ennemis à la bayonnette, au moment où, par un ordre dont on ignore, ou dont on a voulu ignorer l'auteur, on dit aux tambours de battre la retraite. En même-temps le cheval du fils de M. de Crillon fut tué sous lui, un de ses Aides-de-camp blessé à la tête, le Capitaine de la première compagnie de grenadiers de Piémont qui était derrière lui tué, ainsi que son Lieutenant, et de cinquante grenadiers qui l'avaient toujours suivi, il n'en resta que cinq qui coururent le dégager de dessous son cheval et l'aidèrent à rejoindre la tête du régiment de Piémont, qui avait aussi beaucoup souffert de la décharge de mousqueterie et de canon à cartouches que nous venions d'essuyer. M. de Crillon retrouva encore ce régiment dans la meilleure contenance et prêt à joindre l'ennemi, lorsqu'après avoir vu la cavalerie autrichienne de première ligne battue, les soldats s'apperçurent que la seconde ligne de notre infanterie, qui était derrière nous, était elle-même en déroute, et alors il fut impossible d'arrêter la fuite générale,

qui fut exécutée sur parole par toutes les deux lignes de l'armée, dont les régimens se culbutaient les uns sur les autres, sans rien entendre et sans essuyer ni tirer un coup de fusil, à l'exception de la réserve d'infanterie, composée des régimens de Poitou, de Beauvaisis et de Brissac, qui étaient entre les deux lignes, que M. de Revel (2), Colonel de Poitou et Maréchel-général-des-logis de l'armée, amena bravement entre les bataillons du régiment de Piémont, mais où ils ne servirent cependant qu'à partager la perte et le désordre. Voilà le tableau de ce qu'on appelle la bataille de Rosback, qui ne fut qu'une déroute décidée en moins d'une demi-heure. Mais M. de Crillon doit à la justification de la seconde ligne de notre infanterie, qu'elle ne fut mise en déroute avant la première, que parce que la cavalerie des cercles, qui formait la seconde ligne de celle de l'ar-

---

(1) Le Comte de Revel, qui méritait par sa valeur et ses talens d'être le frère du Maréchal de Broglio, y fut tué, et le jeune Brissac, héritier du courage de ses pères, et frère aîné du Duc actuel, y reçut plusieurs blessures, desquelles il est mort.

mée, en même-temps qu'elle vit la première ligne autrichienne attaquer celle des prussiens, au lieu de la suivre en observant ses distances, se jetta au galop, sans combattre, sur l'infanterie française de seconde ligne, qu'elle emporta avec elle. Quant à M. de Crillon, quoique blessé légèrement, comme il avait de la peine à marcher, on le mit sur un canon, traîné par trois chevaux, dont il y eut d'abord un cheval de tué, ensuite un autre blessé; alors il fit couper le trait du troisième, qui n'avait plus la force de traîner seul le canon, et on le mit dessus. Il sortit de la troupe des fuyards, et aussi-tôt qu'il se trouva seul dans la plaine, il eut la douleur de voir toute la confusion de notre infanterie; mais la consolation de voir un beau combat de notre cavalerie, que M. de Castries, aujourd'hui Maréchal de France, exécuta avec beaucoup de valeur, mais sans succès, la réserve qu'il commandait n'étant forte que de dix escadrons français, il y fut blessé d'un coup de sabre, et quoiqu'il fut battu, M. de Crillon observa que la cavalerie ennemie était plus occupée à se rallier qu'à poursuivre notre déroute. Alors il ne

desespérait pas de voir changer la face de cette affreuse journée, si la réserve de M. de Saint-Germain, composée de cavalerie et d'infanterie qui était sur notre gauche entière, n'ayant pas essuyé un coup de fusil, avait pu faire une charge sur le centre ou sur la droite de l'ennemi, que M. de Crillon jugea devoir être par elle-même fort affaiblie, suivant la manière ordinaire du Roi de Prusse, de dégarnir un point pour porter toutes ses forces à la fois sur un autre.

Mais le sort de cette journée était déjà décidé, puisqu'on avait laissé une partie très-considérable de l'armée Française aux ordres de M. de Saint-Germain, pour observer et contenir l'ennemi sur notre gauche, vis-à-vis d'un marais impraticable qui couvrait la droite des Prussiens depuis la Sala, en enveloppant les deux tiers de leur front; cette circonstance ayant donné lieu au Roi de Prusse de porter toutes les forces de sa cavalerie à son aîle gauche, sans risquer d'être attaqué de ce côté, ne laissant qu'une apparence de ligne devant M. de Saint-Germain.

M. de Crillon jugeant qu'il était inutile de

suivre nos fuyards en les côtoyant, prit le parti d'aller droit à un gros corps de notre infanterie qu'il voyait bien ensemble et immobile, en potence sur notre gauche, comme faisant partie de la réserve de M. de Saint-Germain ; c'étaient nos régimens Suisses et notre infanterie Allemande. M. de Crillon n'eut rien de plus pressé que de demander à M. de Valdner, Colonel d'un de ces régimens suisses, un cheval qu'il pût conduire avec une bride. M. de Valdner n'ayant pu lui donner que celui de son laquais, qui avait un gros porte-manteau derrière lui, cela ne l'empêcha pas de rallier plusieurs régimens de notre brave cavalerie : il fut joint alors par M. de Soubise, et M. de Crillon lui proposa d'essayer de faire une charge sur le centre des ennemis, avec l'infanterie étrangère qui était là toute fraîche, pendant que les régimens de cavalerie ralliés, se jetteraient en fourrageurs sur l'infanterie qui suivait la déroute de la nôtre, seulement au très-petit pas ; M. de Soubise lui dit : il n'est plus tems, la déroute est générale, rien ne ferait face en tête, et il ne nous reste de ressource que de nous rallier derrière l'Unstruct ; il lui ajouta qu'il

qu'il y avait déjà envoyé M. de Saint-Germain avec partie de sa réserve pour y prendre poste et arrêter les fuyards derrière le pont. Il ordonna à M. de Crillon de prendre le même chemin, d'aller le plus doucement qu'il pourrait, et de faire l'arrière-garde de l'armée avec les troupes qu'il avait ensemble, tandis que lui, de sa personne, irait joindre M. de Saint-Germain, pour arranger ce qu'il y aurait à faire à la pointe du jour. M. de Crillon obéit, et connut, dès les cinq heures du soir, que son arrière-garde ne serait point suivie pendant la nuit, ayant vu tirer un pot à feu par les ennemis, qu'il jugea et annonça être le signal de leur retraite.

Il arriva au pont à deux heures après minuit, n'ayant laissé personne derrière lui, et il trouva M. de Saint-Germain de l'autre côté du pont, où il avait pris poste depuis huit heures du soir. Tous les corps de l'armée, auxquels on demandait le lendemain, avec qui vous êtes vous retirés, répondaient avec M. de Crillon (1); mais sous prétexte de la

---

(1) Il est à remarquer que le service de notre artillerie fut nul dans cette bataille, à l'exception des

blessure légère qu'il avait reçue, M. de Soubise, par trop d'amitié pour lui et trop de confiance dans M. de Saint-Germain, chargea celui-ci de faire l'arrière-garde de son armée, le lendemain, en lui ordonnant de camper toujours à deux lieues en arrière, pour laisser M. de Soubise à portée de régler sa marche rétrograde sur les nouvelles qu'il lui donnerait de la poursuite des ennemis. Ils ne nous suivirent pas de l'autre côté de l'Unstruct, et se contentèrent de faire paraître, pendant quelques jours, une cinquantaine de hussards qui se montraient chaque matin à notre arrière-garde. C'est ainsi que M. de Saint-Germain, trop habile pour ne pas être mieux instruit, abusa de la confiance et de la bonne-foi du plus honnête des hommes et du

---

coups de canon de la brigade de Piémont, que M. de Crillon fit tirer sur la cavalerie ennemie, au moment où elle venait de battre les cuirassiers de l'Empereur. Mais ce qui est peut-être plus remarquable pour M. de Crillon, c'est qu'ayant eu l'honneur de combattre contre le Roi de Prusse en personne peu de jours avant à Weissenfelds, il se trouva à Rosback à la tête du régiment de Piémont, par lequel le Prince Henri, son auguste frère, fut blessé.

sujet le plus attaché au Roi et à l'État (M. de Soubise) pour le sacrifier à son ambition, en lui faisant perdre quatre-vingt lieues de terrein et nous poussant jusqu'à Cassel. La campagne finit à cette époque, et M. de Crillon fut employé, pendant le quartier d'hiver, avec deux bataillons d'infanterie et un régiment de cavalerie à Bobenhausen, ville des États du Landgrave de Hesse-Hombourg; il reçut pendant cet hiver la lettre suivante de M. de Paulmi, Ministre de la Guerre.

Le Roi, instruit de la manière distinguée avec laquelle vous vous êtes comporté à Veissenfelds, ainsi qu'à la bataille de Rosback, et de la blessure que vous y avez reçue, me charge de vous accorder une gratification annuelle de trois mille livres, en attendant un gouvernement (1). M. de Crillon qui, quoique peu riche alors, n'a-

(1) Cette gratification annuelle forme la seconde partie de la pension de 6,000 liv. que le feu Roi Louis XV, pour récompenser les services de M. de Crillon a, par un nouveau brevet, accordé sur la tête du Marquis de Crillon, son fils aîné, lorsque le père passant au service d'Espagne, a renoncé à toute prétention de Gouvernement en France.

vait jamais prétendu ni demandé aucune grace d'argent, ne crut pas devoir remercier le Ministre de celle qu'il lui annonçait, ayant compté sur le cordon bleu, promis depuis si long-temps; il se contenta de répondre à M. de Paulmi:

Monsieur, je n'ai point eu de mérite à Veissenfelds, puisque j'avais l'honneur d'y combattre avec des grenadiers français. Le succès de la bataille de Rosback a été trop malheureux, et ma blessure trop légère, pour en parler. J'ai l'honneur d'être, ect.

Surprise du Château de Hoensburg.

Le Ministre répondit à cette lettre de M. de Crillon dans ce même hiver, en lui envoyant la liste de la promotion que Sa Majesté venait de faire, dans laquelle il se vit compris à la tête des Lieutenans-généraux, et en cette qualité, ayant eu ordre, en commençant la campagne d'après, de faire ramasser des fourrages dans la Hesse, il fut instruit qu'il y avait dans le Château de Hoensburg, une garnison ennemie, composée de trois cents invalides des troupes de Hesse-Cassel,

très en état de servir encore, et commandés par un Général âgé de plus de quatre-vingt ans. Ce château était très-élevé, taillé dans le roc, et paraissait imprenable, puisqu'on ne pouvait y monter qu'en défilant homme à homme par un escalier tournant, taillé dans le même roc. Quoiqu'on n'eût point parlé à M. de Crillon de ce château, qui pouvait nous incommoder beaucoup dans l'assemblement de nos fourrages, il imagina de la surprendre, et trouva plaisant de confier l'exécution de cette entreprise au Marquis de Crillon son fils, qui n'avait alors que treize ans. A cet effet, il y marcha lui-même avec un seul bataillon du régiment de Lowendal, et ses pièces de canon dont il ne montrait aux ennemis que la tête des chevaux qui les tiraient, pour laisser croire aux ennemis que c'était du très-gros canon, et s'arrêta avec le bataillon à l'entrée de l'escalier, n'y faisant entrer qu'un tambour et quatre grenadiers choisis, aussi braves qu'intelligens, conduits par un Sergent de la même compagnie, d'une prudence et d'une valeur reconnue. Cette avant-garde marchait à dix pas en avant du fils de M. de

Crillon, qui avait avec lui un autre tambour, et qui était suivi à dix autres pas de la compagnie entière de grenadiers. Leur ordre était de monter avec le plus grand silence, en cachant leurs armes sous le bras, et le Sergent qui conduisait la tête avait ordre d'aller toujours sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'il fût arrêté par la voix d'une sentinelle, à laquelle il répondrait en faisant rappeller son tambour; et dans le cas où la sentinelle lui permettrait, sans rien dire, d'approcher assez de la porte pour appercevoir le pont-levis baissé, de se jetter rapidement dans la place sans abandonner cependant la tête du pont, en avertissant le fils de M. de Crillon, lequel avait ordre de son père, dans ce cas, d'avertir le Capitaine des grenadiers qu'il allait entrer dans le fort, afin qu'il le suivit rapidement. Tout cela fut exactement observé, et si heureusement de la part du fils de M. de Crillon, (qui, sans attendre la compagnie qu'il avait derrière lui, avait joint tout de suite sa petite avant-garde) qu'ayant fait prisonnier la sentinelle, qu'il trouva dormant dans sa guérite, et ayant apperçu sur l'esplanade du fort le corps-de-garde, dont la porte était

à demi ouverte, il y courut à la tête de ses quatre grenadiers, et criant, en s'y présentant : *bon quartier, armes bas* ; il y fit prisonnier trente hommes, qu'il contint quelques minutes, jusqu'à ce que la compagnie entière fût arrivée. Il monta ensuite avec sa petite avant-garde à l'appartement du vieux Commandant, qu'il surprit dans son lit. M. de Crillon marchait à la queue de la compagnie de grenadiers, pour la faire retirer tout de suite, si on avait haussé le pont, ou au contraire la suivre s'il était baissé, comme cela arriva ; et il eut le spectacle aussi curieux qu'agréable pour lui, de voir un enfant vainqueur de trois cents géants, qui furent pris dans leur caserne sans tirer un coup de fusil, et de se trouver maître d'une trentaine de pièces de gros canons, de douze mortiers et de beaucoup de munitions de guerre. C'est la cinquante-sixième action de M. de Crillon.

Elle fut suivie de la prise de Gottinguen, qui est la cinquante-septième ; et de son service à l'arrière-garde, en revenant jusqu'à Cassel, qui est la cinquante-huitième. Ces

deux actions ne méritent aucun détail. Il passe *au détachement du camp de la Cascade.*

N°. LIX.

Détachement du camp de la Cascade.

M. de Soubise ayant résolu d'abandonner le camp de Gottinguen, pour aller s'assurer du pont de Cassel, en se mettant à cheval sur la Fulde, nous croyions les ennemis sur nos derrières, pendant qu'ils marchaient pareillement à nous pour arriver les premiers à Cassel ; M. de Crillon était chargé en chef de l'arrière-garde, composée des brigades d'Alsace, de Rohan, de Deux-Ponts, de Royal-Bavière, de la Gendarmerie et d'un régiment de hussards. Il marchait dans la plus grande tranquillité, lorsqu'il entendit sur sa droite et devant lui une petite fusillade : c'était un parti hanovrien qui éclairait le flanc gauche de la marche de l'armée ennemie, et qui (la rivière entre deux) avait découvert une escorte qui accompagnait M. de Puységur, Aide-maréchal-général-des-Logis de l'armée, dans une reconnais-

sance qu'il faisait sur notre bord. Cette rencontre ne changea rien à la marche de M. de Crillon, mais lui faisant soupçonner quelque chose de celle de l'ennemi sur un point aussi important pour nous à conserver, puisque nous y avions tous nos magazins ; il en donna tout de suite avis à M. de Soubise qui marchait à Cassel, à la tête de ses campemens, lesquels devaient être marqués derrière et parallèlement à la chaussée qui conduit de Cassel à la Cascade, où il voulait appuyer notre gauche, la chaussée étant notre champ de bataille. Cet avis décida M. de Soubise à hâter sa marche sur Cassel, et à y passer sur-le-champ le pont, et arrivant sur la chaussée avec sa seule suite et celle de tous les Officiers-généraux qui l'accompagnaient. Il apperçoit l'armée ennemie en marche pour venir droit à Cassel, qu'elle aurait certainement enlevé, si le Général ennemi, (dont l'armée en était bien plus près que la nôtre) n'eut été trompé par la présence d'esprit, le coup-d'œil et la valeur froide de M. de Soubise, qui fit paraître sur-le-champ une compagnie de grenadiers à la Cascade, et quelques troupes

à cheval dans un petit (1) bosquet très-clair que nous avions en avant de notre

---

(1) Ce bosquet devint, dans la suite, par une convention mutuelle (quoique tacite) une espèce de champ de bataille ou plutôt de caracolle pour nos troupes légères, qui y allaient de temps en temps faire des reconnaissances. Il convenait ni à l'un ni à l'autre parti d'y laisser prendre un établissement : et aussi-tôt que les hussards de l'une ou de l'autre armée y paraissaient trop long-temps, on faisait marcher à eux une troupe de même espèce ; ils se tiraillaient beaucoup sans se faire de mal, selon l'usage des troupes légères, jusqu'à ce que celui qui avait été provoqué à ce petit exercice y fit marcher quelque infanterie, qui sortait au signal d'un coup de canon, parti de la gauche de la chaussée, sur l'ordre du Général de jour, et à l'instant que l'infanterie se montrait, il semblait que c'était un point convenu entre les deux partis, chacun rentrait chez soi. La mère d'un Officier de Royal-Suédois étant venue avec sa fille y voir son fils, qui les conduisit à la tente de M. de Crillon; et celui-ci leur ayant proposé de les conduire sur la chaussée de la droite à la gauche, d'où elles verraient tranquillement les deux armées, un Officier Major vint dire tout bas à M. de Crillon que les ennemis étaient dans le bois depuis une demi-heure : M. de Crillon lui donna sur-le-champ l'ordre de les faire attaquer par une trentaine de nos hussards, et en même-

gauche, ordonnant à nos campemens de se montrer sans armes, de distance en distance, sur la chaussée, qu'il continua gravement de parcourir à cheval, avec tous les Généraux à sa suite : ce qui en imposa tellement à l'ennemi, que ne doutant point que notre armée ne fût déjà toute placée dans un camp, qu'il regardait, avec raison, comme inattaquable, sur celui qui l'aurait occupé le premier, se décida à camper où il était, c'est-à-dire, à la petite portée de notre canon. Nous y demeurâmes plusieurs jours en présence, faisant de temps à autres la petite guerre, pour nous accoutumer à nous tenir alertes. La ville de Cassel étant assez éloignée du camp, M. le Prince de Soubise avait ordonné qu'il y eût au camp une tente dressée, où le Général de jour serait obligé de coucher et de passer les vingt-quatre heures. M. de Crillon y ayant

---

temps d'avertir une compagnie de grenadiers de se tenir prête à marcher au bosquet aussi-tôt que la fusillade entre les troupes légères serait établie, pour se retirer tous ensemble au signal ordinaire. Les deux Dames furent témoins de ce petit combat, qui fut donné sous leurs yeux comme un spectacle.

passé la nuit à son tour, s'apperçut à la pointe du jour que les ennemis avaient fait un mouvement et continuaient à marcher; on les voyait défiler en colonne par leur droite, mais le moment d'après disparaître, sans doute par un chemin creux, où on les perdait de vue, ce qui, conséquemment, nous laissait dans le doute, s'ils avaient continué de marcher par leur droite, ou si, par un à gauche, ils ne passaient pas quelque pont construit derrière eux, pour marcher rapidement sur Cassel, s'emparer de nos magasins, et nous mettre dans le plus grand embarras. C'était l'avis de M. de Crillon, qui avait un télescope excellent, attaché à un arbre, au moyen duquel il avait distingué un Général Hanovrien habillé de rouge, ayant un coureur qui marchait devant lui, et qu'il croyait avoir vu tourner à droite avant d'entrer dans le chemin où on les perdait de vue, de manière qu'il était impossible d'assurer par où les ennemis marchaient. M. de Crillon prétendait que les ennemis passaient la rivière, tous les autres, et particulièrement M. de Broglio, soutenaient le contraire avec force, et celui-ci fondait le motif de

son sentiment sur ce qu'on ne pouvait pas imaginer, que l'ennemi fût assez téméraire pour oser passer la rivière si près de nous. M. de Crillon lui répondit : Monsieur, vous jugez ce Général en Général, et votre raisonnement est excellent; mais il est homme, et il n'y en a aucun qui ne puisse commettre de grandes fautes; vous voyez ce qu'il doit faire, et moi je crois avoir vu ce qu'il a fait; ainsi, je demande qu'on me donne un gros détachement pour traverser Cassel, marcher en côtoyant la rivière, et vous empêcher d'être surpris, si par hazard ma vue ne m'a pas trompé. Je ne me compromettrai point, j'amuserai les ennemis, et je vous promets de vous mettre en état d'être dans Cassel avant eux. M. de Broglio s'entêta long-temps à le refuser, et M. de Soubise était de son sentiment avec tout le monde, parce qu'il est aisé de se rendre plutôt à de bons raisonnemens qu'à une opinion principalement fondée sur la lentille d'un télescope. Cette dispute se renouvellait de temps en temps, le temps se passait, et il était déjà dix heures du matin, lorsque M. de Crillon ramena enfin M. de Broglio, en le prenant

à part, et lui disant : La seule chose qui pût empêcher M. de Soubise de me donner ce détachement, serait la crainte de se dégarnir, en supposant que les ennemis n'eussent fait ce mouvement que pour nous engager à abandonner notre position. Nous ne pouvons pas non plus, dans toutes les suppositions du monde, douter que les ennemis ne s'éloignent de nous depuis plus de quatre heures que nous les voyons marcher. *Cela est vrai ;* et M. de Crillon ajouta que s'il ne les rencontrait pas après avoir passé le pont et marché deux lieues à eux, il aurait le temps d'être de retour avec son détachement avant que les ennemis se fussent mis en mesure pour nous attaquer. Il calcula d'après cela les inconvéniens de lui donner le détachement qu'il demandait, avec le danger immense de nous laisser surprendre, n'y eût-il qu'un à parier contre cent mille. M. de Broglio se rendit et fut lui-même demander à M. de Soubise le détachement qui fut des quatre bataillons de la brigade de Deux-Ponts, de quatre cents volontaires commandés par M. Duplessis, que M. de Crillon connaissait beaucoup comme un

très-bon Officier, et on le laissa le maître de prendre en passant par un camp de cavalerie (que commandait M. de Castries de l'autre côté du pont) toute celle dont il aurait besoin ; il n'en prit que deux cents maitres, commandés par le Marquis de Bissy, Membre de l'Académie Française, aujourd'hui Lieutenant-général, qu'il connaissait autant par sa volonté à la guerre, que par son amour pour les lettres pendant la paix. M. de Crillon prit aussi avec lui trois pièces de gros canon, afin de suspendre un peu la marche des ennemis, en les obligeant à faire des dispositions qu'ils pouvaient juger nécessaires sur le calibre de pièces qui ne vont ordinairement qu'avec le corps d'une armée. M. de Crillon se mit donc en marche, en suivant le grand chemin, ayant sa gauche couverte par la rivière, sa droite par sa cavalerie, et M. Duplessis avec ses quatre cents volontaires, faisant son avant-garde, que M. de Crillon suivait à la tête du canon et du reste du détachement, en observant de conserver toujours une distance de quatre cents pas entre lui et son avant-garde, qui avait ordre de marcher toujours par le grand

chemin, côtoyant la rivière jusqu'à ce qu'il rencontrât ou apperçût l'ennemi; lequel cas arrivant, M. Duplessis devait s'arrêter en remplissant la chaussée, en donner avis à M. de Crillon, et prendre ses ordres.

A peine avions nous fait une lieue et demie, que nous entendîmes quelques coups de fusil tirés par les coureurs de M. Duplessis, qui envoya dire à M. de Crillon que c'était à l'entrée d'un village, dans lequel il n'avait pas jugé à propos d'entrer sans prendre ses ordres. M. de Crillon lui ordonna de l'attaquer sur-le-champ, sans cependant se trop engager, afin de juger seulement, par sa défense, si c'était un simple parti, un détachement pour masquer une marche rétrograde, ou enfin la tête de l'armée, ce qu'il serait aisé de juger par la contenance de l'ennemi dans le village. L'ordre de M. de Crillon fut exécuté, et les ennemis se retirèrent dans un autre village qui se rencontra à quatre cents pas, en suivant la même chaussée. M. Duplessis les y suivit, et s'arrêta à la portée du fusil, en donnant avis à M. de Crillon qu'un paysan qui en sortait venait de lui dire que toute l'armée était

était là ; et d'après ce rapport, il demandait à son Général ce qu'il devait faire. La réponse de M. de Crillon fut de s'y transporter avec tout son détachement, pour en juger par lui-même, en faisant tirer quelques coups de canon sur le village, s'il voyait, par le feu qui en sortirait, que l'ennemi y fût en force.

Il apperçut à sa droite une butte, sur laquelle il y avait une plate-forme, que la nature semblait avoir faite exprès pour pouvoir canonner le village avec le plus grand avantage. Une pièce était déjà montée, lorsqu'il découvrit l'armée ennemie débouchant sur trois colonnes dont on ne voyait pas la profondeur, desquelles deux étaient sur sa droite en état, par la qualité du terrain, d'envoyer de gros détachemens de cavalerie sur le flanc gauche que nous leur présenterions dans notre retraite, qui serait devenue très-difficile, si nous avions tardé un seul instant à l'exécuter. M. de Crillon reconnut (à la tête de la troisième colonne qui faisait la droite de l'armée ennemie, en marchant sur nous, et dont nous pouvions conséquemment être attaqués en

contenance, pour lui donner le temps de se disposer à les recevoir ; qu'il allait se mettre en mouvement, en s'arrêtant de temps en temps pour faire face en tête, jusqu'à ce qu'il fût au faubourg de Cassel, où il resterait en attendant de nouveaux ordres de sa part, pour défendre les dehors de la place, s'ils osaient en tenter l'attaque pendant la nuit, ce qu'il ne croyait pas probable, l'ennemi voyant que nous étions en garde.

Quelque diligence que fissent les courriers de M. de Crillon, ce ne fut pas eux qui annoncèrent à notre armée qu'il avait rencontré les ennemis, mais bien leur canon, qui commença à tirer sur lui aussi-tôt qu'ils virent le corps de M. Duplessis en marche pour regagner la queue de la brigade de Deux-Ponts, ayant eu mutuellement, en partant du camp, une fois pour toutes, l'ordre d'observer toujours entr'eux un intervalle de quatre à cinq cents pas ; ce qui continua d'être exécuté dans la retraite. La brigade de Deux-Ponts, devenue notre avant-garde, ayant ordre de marcher sans s'arrêter, pour ne faire face en tête que lorsque M. Duplessis se trouverait à vingt ou trente pas

d'elle; et après un petit intervalle, la colonne devait alors seulement se mettre en marche au pas redoublé, jusqu'à ce qu'elle eût regagné la distance des cinq cents pas, et de suite toujours ainsi. M. de Crillon (resté avec son arrière-garde) s'apperçut bientôt que le corps de la colonne ennemie le suivait très-lentement, n'ayant en avant, et assez éloignés d'elle, que quelques hussards et une cinquantaine de grenadiers qui s'approchaient jusqu'à la portée du fusil, pour venir nous tirailler, et ayant sans doute un signal pour se jetter sur les bords de la chaussée, toute les fois que leur canon voulait tirer. M. de Crillon résolut de tendre un embuscade à ce corps; comme il avait idée d'avoir trouvé en venant un terrain convenable, il en conçut le projet : à cet effet, laissant à M. Duplessis l'arrière-garde de ses volontaires, il rejoignit sa colonne, prit deux compagnies de grenadiers et les embusqua à droite et à gauche, derrière des hayes épaisses bordant le chemin, où ils ne pouvaient être apperçus, leur donnant l'ordre d'attendre en silence, et sans mouvement, que toute notre arrière-garde les

eût dépassés, ainsi que la petite avant-garde des ennemis, pour les passer par les armes, sortir aussi-tôt bayonnette au bout du fusil, couper leur retraite, et nous ramener en courant les prisonniers qu'ils pourraient faire. M. de Crillon envoya un Aide-de-Camp qui connaissait l'embuscade, pour marcher avec M. Duplessis, et lui faire connaître le local où l'on avait placé nos grenadiers, afin qu'il ne fit face en tête comme à l'accoutumée, qu'après avoir laissé la place au petit détachement ennemi, de se trouver entre ses volontaires et l'embuscade. Cette petite manœuvre nous réussit parfaitement ; nous fîmes tomber plusieurs chevaux des hussards, beaucoup de soldats, et nos grenadiers nous amenèrent une vingtaine de prisonniers.

Depuis cette petite leçon donnée aux ennemis, nous n'eûmes plus à faire qu'à leur canon, qui ne cessa jamais de tirer sur nous jusqu'à la nuit ; mais si mal-adroitement, pendant toute notre retraite ; (que M. de Crillon trouva le moyen de faire durer quatre heures) qu'ils ne tuèrent qu'une douzaine de soldats de la colonne, sept des

volontaires de Duplessis, un de nos grenadiers embusqués, un Officier blessé dans la colonne et son cheval tué, et une quinzaine de soldats blessés; ce qui fait en tout vingt morts et quinze blessés, tous du canon, à l'exception de trois par ce petit détachement dont nous nous débarrassâmes : le nombre de nos morts ayant excédé celui des blessés, parce que les blessures du canon sont le plus souvent mortelles.

M. de Crillon eut le bonheur, jusqu'à la fin de cette journée, d'avoir bien deviné les ennemis, qui, se voyant prévenus, abandonnèrent leur dessein de surprendre Cassel, et se contentèrent de prendre un campement qui paraissait avantageux sur des hauteurs, à une demie lieue de la ville, à l'entrée de la nuit. M. de Crillon arriva donc tranquillement au faubourg, où M. de Soubise lui avait écrit qu'il approuvait qu'il restât avec son détachement, l'exhortant de venir aussi-tôt souper avec M. de Broglio, qui avait exigé qu'il le lui cédât. Il était plus de dix heures du soir avant que M. de Crillon se fût accommodé militairement dans le faubourg; néanmoins M. le Maréchal de

Broglio ne voulut jamais consentir à se mettre à table, disant qu'il était juste d'embrasser leur libérateur avant tout, et que c'était bien la moindre chose qu'il lui devait, pour réparer son entêtement, qui nous avait empêché de châtier les ennemis de l'imprudence sans exemple, d'avoir passé une rivière aussi près de nous.

Bataille de Lutzelberg.

M. de Crillon, étant l'ancien de M. de Castries, aujourd'hui Maréchal de France, réunit le commandement de sa réserve au sien, pendant les trois jours qu'on resta dans cette position. Il avait environné le camp des ennemis de ses postes de sentinelles qui causaient avec les avancés. Nous avions reconnu, pendant ce temps-là, que le camp des ennemis n'était pas aussi bon qu'ils l'avaient pensé, et que nous l'avions cru nous-mêmes. Notre armée avait été jusques-là, pendant cette campagne, moins forte que celle des ennemis ; mais à l'arrivée de M. de Chevert, qui nous amena peu de jours après de la grande armée, un secours qui nous mettait au moins dans

l'égalité, M. de Soubise prit la résolution de l'attaquer dès le lendemain : l'ennemi instruit, sans doute par ses espions, de notre secours, et d'un autre côté s'étant éclairé lui-même sur les défauts de son camp, prit le parti de l'abandonner pendant la même nuit, et de se mettre en mesure de passer le lendemain, à la pointe du jour, le défilé des gorges de Munden, pour mettre cette barrière entre lui et nous. M. de Broglio, qui conduisait l'avant-garde de M. de Soubise en suivant l'ennemi, parut à la pointe du jour sur les hauteurs de Lutzelberg, que les ennemis avaient abandonnées pour en occuper les bas-fonds, afin d'être plus à portée de passer le défilé; et la contenance ferme de M. de Broglio, qui leur présenta la bataille, en imposa si fort au Général ennemi, que prenant son détachement pour toute l'armée, il pensa qu'il y aurait de l'imprudence à passer le défilé devant lui pendant le jour, et encore autant à nous attaquer dans un si bon poste. Cette manœuvre donna le temps à M. de Soubise d'arriver avec son armée, qui se trouva rassemblée sur ces hauteurs à l'entrée de la

nuit. Persuadé que, puisque l'ennemi n'avait pas encore entrepris le passage du défilé, il oserait encore moins l'entreprendre devant toutes nos forces unies, M. de Soubise résolut d'assembler les Officiers-généraux pour tenir un conseil de guerre, dans lequel il pût écouter les avis, les rédiger d'après le sien, ordonner à chacun ce qu'il avait à faire, en communiquant à tous le plan général. M. de Broglio se chargea de travailler ce plan par écrit pendant la nuit, et d'en faire faire des copies, afin que chaque Commandant de division les reçut à la pointe du jour, ce qui fut fait ; et l'on doit la justice à M. de Broglio, de reconnaître qu'il n'est pas possible d'écrire rien de plus beau, de plus simple et de plus net dans sa marche, et que ce plan nous assurait la victoire la plus complette, et la destruction totale de l'armée ennemie, s'il eût été exécuté.

Toute la droite de l'armée de M. de Soubise, partant des hauteurs qu'elle occupait, devait descendre, et se trouvait assez nombreuse pour environner la gauche de l'ennemi, en l'attaquant de tous côtés, et la poussant nécessairement par une force ma-

jeure sur son centre; au moment où on la verrait près d'y arriver, le nôtre se mettrait en mouvement pour tomber sur lui; notre gauche arriverait enfin sur la droite des ennemis au moment où ils n'auraient eu d'autre ressource que d'entrer dans le défilé, où toute l'armée aurait été détruite ou forcée de mettre les armes bas. Mais la qualité distinctive du caractère de M. de Soubise étant l'honnêteté scrupuleuse, il s'imagina, au lieu de mêler les troupes que lui avait amenées M. de Chevert dans son armée, de lui en laisser le commandement séparé, en le nommant le corps de M. de Chevert, et en le destinant à faire la droite de son attaque; de manière que M. de Chevert, qui voyait bien que le coup était certain, ne fut occupé que de faire en sorte que toute la bataille roulât sur lui seul. Le signal de commencer l'attaque par M. de Chevert, était un coup de canon que M. de Soubise ferait partir du centre; il était convenu qu'il partirait à sept heures du matin, ce qui fut exécuté, et à dix heures sonnées on n'avait pas encore entendu parler de M. de Chevert. M. de Crillon, qui, par son ancienneté de Lieu-

tenant-général, commandait dans l'ordre de bataille toute la seconde ligne, impatient de voir perdre un temps si précieux, court au centre de la première ligne où était M. de Soubise, lui demander ce qui empêchait M. de Chevert d'exécuter l'ordre qu'il avait d'attaquer ; M. de Soubise répond qu'ayant envoyé dès neuf heures du matin demander à M. de Chevert ce qui l'arrêtait, il avait dit que c'était parce que ses communications avec M. de Fitzjames n'étaient pas faites, mais qu'on y travaillait, et qu'il attaquerait. Alors M: de Crillon retourne à son poste, et rien n'étant commencé à deux heures après midi, il revient encore au désespoir à M. de Soubise, qui lui dit qu'il avait envoyé trois ordres consécutifs à M. de Chevert d'attaquer, lequel avait toujours répondu la même chose. M. de Crillon se servant alors de toute l'amitié qui l'unissait à M. de Soubise depuis le collége, lui représente qu'on le trompe et qu'on trahit sûrement l'État, pour lui faire manquer l'occasion la plus certaine d'une gloire complette. Il lui conseille, parce qu'il était encore temps, d'y courir lui-même, et de faire com-

mencer l'attaque; M. de Soubise, qui, en effet, n'avait pas tort de rester à son centre où tous les rendez-vous aboutissaient pour chercher des réponses et des ordres, ne voulut pas quitter son poste, et se contenta d'envoyer un nouvel ordre; et enfin ce ne fut qu'à cinq heures du soir que M. de Chevert commença l'attaque : les ennemis furent culbutés comme nous l'avions prévu; mais la nuit, ayant paru presqu'en même-temps, finit la journée, sans qu'on ôsât attaquer les ennemis pendant la nuit, dans la crainte de trouver, de leur part, des dispositions faites, qu'on ne pouvait parer sans les voir, et qui pouvaient nous faire perdre le fruit d'une demi-victoire. M. de Soubise en envoya porter la nouvelle à la Cour par son cousin M. le Prince de Rochefort, qui, oubliant qu'il portait le même nom que M. de Soubise, vrai Général de l'armée, et que M. de Chevert lui avait formellement désobéi, et avait sacrifié à son ambition l'avantage d'une victoire utile, dit à tout le monde, en arrivant : Nous avons gagné une bataille; mais *c'est M. de Chevert et les troupes qu'il a menées avec lui qui ont tout fait.* Cela

reste : et il se trouve que M. de Soubise a perdu la bataille de Rosback, qui a été donnée malgré lui, et dans laquelle il ne commandait pas, étant aux ordres de M. de Saxe-Hildburghausen; et c'est M. de Chevert qui a gagné celle de Lutzelberg, après avoir fait tout ce qu'il fallait pour en ôter toute la gloire à M. de Soubise, qui y commandait, et en avoir fait perdre tout le fruit à l'État.

Voilà ce que c'est que les réputations.

M. de Chevert, qui avait à la vérité le mérite d'être un brave homme, et de n'avoir dû sa fortune qu'à lui-même, fut un excellent Major, et d'autant plus brillant, qu'il était le seul dans son temps. Il vécut depuis sur son ancienne réputation, et comme il n'avait point de rivaux à la Cour, il n'eut jamais de détracteurs.

N° L X I.

Poursuite de l'Armée ennemie.

M. de Crillon fut chargé de suivre l'arrière-garde des ennemis avec vingt compagnies de grenadiers, huit bataillons d'in-

fanterie et mille chevaux de cavalerie ou hussards ; mais on l'empêcha de marcher avant huit heures du matin, pour faire, selon la maxime établie en France, un pont d'or à l'ennemi, qui avait eu toute la nuit pour se retirer. Cependant M. de Crillon fit six cents prisonniers dans Munden, y trouva une grande partie de leur artillerie, dont il s'empara, et poursuivit les ennemis, en faisant prisonniers tous les traîneurs, jusqu'aux grands gardes de leur armée, qu'il trouva à quatre lieues de Munden, où il s'arrêta par l'ordre exprès de M. de Soubise, au moment où les ennemis, qui croyaient que ce détachement était la tête de l'armée, se préparaient à suivre leurs bagages, qu'ils avaient déjà fait filer pendant la nuit. Ce fut là que finit cette campagne, et nous fûmes prendre nos quartiers d'hiver aux environs de Francfort.

Dispositions dans les quartiers d'hiver.

M. de Crillon commandant la seconde ligne des quartiers, prévoyant combien il serait essentiel de les rassembler le plus promptement sous Francfort, en cas de besoin,

prit un état exact de tous les Bourguemestres des différens villages que nous occupions et de tous ceux des environs, quant au nombre des charrettes bien attelées, sur lesquelles nous pouvions compter, soit en partant de chaque quartier, soit en relayant sur le chemin de Francfort pour les équipages, les malades et les traîneurs, en cas d'une marche vive et forcée, et sur les secours en pain et viande qu'on pourrait y trouver en cas de besoin. Il dressa, pour chaque Commandant de différens quartiers, une instruction de la marche qu'il avait à parcourir, chacun suivant son chemin, jusqu'à une lieue de Francfort, où ils enverraient, au moment de leur arrivée, une ordonnance au Général pour l'en instruire; chaque paquet avait son adresse toute mise, ne laissant que la date et la signature en blanc, et ayant déjà chacun son cachet volant, prêt à fermer : ce qui faisait, sur la quantité des paquets, huit heures de gagnées, indépendamment de l'avantage de détailler mieux les instructions, toutes les fois qu'elles ne sont pas faites avec précipitation.

M. de Crillon ayant passé six semaines dans

six semaines dans ses quartiers, y apprit qu'on venait de donner des cordons bleus, entre autres à deux de ses cadets, destinés à servir dans la même armée la campagne d'après ; M. de Crillon alléguant qu'il serait humiliant pour lui de les voir décorés de cet ordre, sous les yeux des mêmes troupes avec lesquelles il avait combattu tant de fois heureusement, écrivit au Ministre, qu'il espérait que le Roi voudrait bien lui éviter ce dégoût ; que d'ailleurs il avait un procès de quarante mille livres de rente au sujet du canal de Narbonne, que son absence et la faveur de MM. de Caraman lui avaient fait perdre pendant la campagne, mais sur lequel il lui restait une ressource ; et que puisque tout paraissait tranquille dans nos quartiers d'hiver, et que M. de Soubise, son Général et son ami, allait passer le reste de l'hiver à Paris, il serait bien aise de voyager avec lui ; qu'il lui écrivait pour en obtenir la permission de venir attendre à Francfort le congé qu'il demandait.

M. de Crillon couvrait d'un prétexte son véritable dessein ; il avait eu des avis secrets qu'on voulait faire une descente en Angle-

terre. Or comme c'était et ce sera toujours son projet favori, ainsi qu'il serait aisé de le prouver par trois mémoires qu'il a donnés aux Ministres à différentes époques, lesquels doivent se trouver dans les Bureaux de la Guerre ou au Dépôt des Affaires Étrangères, il desirait d'être employé sur les côtes de Picardie, pour s'assurer d'avoir part à cette expédition, se rendre utile en attendant, par la défense de notre propre côte, et prendre des connaissances plus particulières de celle de l'ennemi, où il avait en effet établi de si bons espions, que si on avait voulu croire les avis qu'il envoya par un courrier, d'une part au Ministre de la Guerre, et de l'autre, au Duc d'Aiguillon, qui commandait alors en Bretagne, on aurait évité *la prise de Belle-Isle*, ainsi que cela pourrait être justifié par les lettres que M. de Crillon leur écrivit, et qui doivent être dans leurs bureaux.

M. de Crillon se rendit, sous la permisson de M. de Soubise, à Francfort pour y attendre celle d'aller à la Cour, qui lui fut envoyée.

Après avoir reconnu, avec MM. de Soubise,

de Broglio et l'État-major de l'armée, le poste de Berghen, à une lieue de Francfort, comme le meilleur à occuper, en cas que l'ennemi voulût se porter sur nous pendant l'hiver, M. de Soubise ayant laissé le commandement de l'armée à M. de Broglie, M. de Crillon remit à ce Général tous les paquets détaillés, relatifs aux arrangemens qu'il avait pris pour assembler, en vingt-quatre heures, les quartiers de la seconde ligne sous Francfort. M. de Bròglio approuva beaucoup son plan, l'assurant qu'il l'enverrait à celui qui prendrait le commandement de la seconde ligne, avec ordre de le suivre de point en point, n'y trouvant rien à changer; qu'il avait toujours eu les mêmes idées, et qu'il était si content de ses détails, qu'il s'y conformerait mot à mot à l'égard de sa première ligne. Ces deux Généraux se dirent mutuellement les choses les plus flatteuses, s'embrassèrentet se quittèrent en bons parens et amis; cependant la plus cruelle brouillerie se préparait entr'eux dans ce même hiver. On interprêta méchamment un propos que M. de Crillon tint devant le Roi, en s'appercevant qu'on voulait des-

servir M. de Broglio, propos qui, en effet, réussit à arrêter la jalousie et la malice, et qui n'ôtait rien du tout à la gloire de ce Général. Néanmoins les ennemis de M. de Crillon le rendirent si perfidement, qu'ils persuadèrent à M. de Broglio que M. de Crillon avait parlé par haine et envie contre lui. Cette tracasserie est une de celles que M. de Crillon ait éprouvé dans sa vie, qui lui ait fait le plus de peine, par son attachement et son estime pour M. le Maréchal de Broglio.

Commandement en Picardie.

Le commandement en chef des trois provinces de Picardie, Artois et Boulonnais, étant devenu vacant, et ce poste conduisant naturellement M. de Crillon à ses vues sur l'Angleterre, il le demanda, l'obtint et l'a conservé trois ans, pendant lesquels il s'est occupé sans relâche pour le service de l'État, tantôt à favoriser le passage des bateaux plats, poursuivis par les frégates Anglaises qui cherchaient à les couler à fond à coups de canon, dont plusieurs passèrent sur la tête de M. de Crillon, qui eut un dragon de son escorte

tué à ses côtés ; tantôt à faire des mémoires instructifs sur la défense de nos côtes, qu'il a remis à M. le Maréchal de Belle-Isle, alors Ministre de la Guerre, *et qui doivent se trouver dans les bureaux.* Il y a prouvé invinciblement que par des points de défense qu'il indique, et des moyens d'assembler les troupes en vingt-quatre heures, avec les seules milices du pays et gardes-côtes, on peut, en y joignant seulement huit mille hommes de troupes réglées, arrêter toutes les forces de l'Angleterre assez de temps pour y assembler, dans quelque partie que ce soit, une armée très-supérieure à celle que l'ennemi pourrait nous y opposer : quoique la défense stricte des trois provinces eût été portée jusques-là à quatorze mille hommes de troupes réglées. C'est ce qui fait que M. de Crillon, après la perte de la bataille de Minden, envoya sur-le-champ un courrier au Ministre pour lui offrir six mille hommes qui lui étaient inutiles : exemple rare dans les Commandans de province, qui ne croient jamais y avoir assez de troupes sous leurs ordres. Le sacrifice de M. de Crillon fut accepté ; et du nombre des troupes qu'il donna,

furent celles qui arrivèrent à temps à M. de Castries, pour lui aider à gagner la bataille de Clostercamp, notamment les quatre bataillons du brave régiment de Normandie.

L'escadre de M. de Conflans ayant été battue peu après et notre marine réduite à rien, M. de Crillon jugeant que la grande descente, qu'il avait toujours espérée jusques-là, et dans laquelle il était certain d'être employé, du moins comme premier Lieutenant-général, n'aurait pas plus lieu que celles qu'il avait déjà vu projettées sans exécution, pensa à exécuter en petit, ce qui ne pouvait plus se faire en grand, en portant sur mer une guerre de troupes légères, dont voici le plan.

C'était de construire cent chaloupes canonnières, marchant à la voile et à la rame, portant chacune un canon de vingt-quatre à l'avant, et un autre à l'arrière, du même calibre, et cent hommes d'équipage, composant en tout dix mille hommes de troupes de débarquement, qui ayant l'avantage de pouvoir découvrir les gros bâtimens ennemis avant d'en être apperçus, à cause du peu d'eau qu'ils prenaient, pouvaient à tous momens varier leurs descentes sur toutes les

côtes d'Angleterre où ils pouvaient aborder par-tout avec deux cents pièces de gros canons, et faire connaître aux Anglais l'horreur de la guerre qu'ils ne font jamais chez eux, en y établissant de grosses contributions, enlevant des otages, et peut-être trouvant des moyens de détruire quelques-uns de leurs ports et magasins considérables. M. de Crillon, ami de feu *M. le Bailli de Mirabeau*, connu par ses talens et sa réputation dans la Marine, crut devoir lui confier un projet de son ressort et le consulter, en lui soumettant son mémoire avant de le présenter au Ministre. Le Bailli, alors Commandeur de Mirabeau, le reçut avec transport, lui dit qu'il serait enchanté d'y être employé, qu'il se chargerait de donner le plan des cent chaloupes cannonières et de les faire exécuter; qu'il lui remettrait, dès le surlendemain, le dessein de la forme des chaloupes, ainsi que le prix de chacune, et qu'il lui conseillait de joindre cet état à son mémoire. En effet, il lui porta le surlendemain cet état, dans lequel le prix de chaque chaloupe montait à vingt-quatre mille livres au

mille livres pour le tout; il lui ajouta qu'on pourrait, pendant le temps que nous travaillerions en Angleterre dans la belle saison, préparer un nombre suffisant de gros bâtimens marchands qui restaient inutiles dans nos ports, pour aller, pendant l'hiver, avec les dix mille hommes accoutumés ensemble à la mer et aguerris, reprendre la Guadeloupe, dont il avait été Gouverneur et dont il connoissait tous les parages et toutes les entrées, et qu'il le priait de le demander dans les deux expéditions comme son Major-général de terre et de mer : proposition que M. de Crillon reçut avec beaucoup de plaisir. M. de Crillon s'étend sur tous ces détails, parce qu'ils sont nécessaires pour prouver que sa volonté et ses services n'ont jamais cessé un instant d'être en activité : il lut et donna son mémoire à M. de Choiseul, Ministre de la Guerre et des Affaires étrangères. Ce Ministre, *alors son ami*, le saisit avec empressement comme une des plus puissantes ressources que nous pussions avoir pour changer la face de nos affaires et amener du moins une meilleure paix avec l'Angle-

terre ; il dit à M. de Crillon qu'il porterait son mémoire au Conseil prochain, qu'il l'appuyerait de toutes ses forces, mais que pour que cela fût plus vîte décidé, il ferait bien d'en donner une copie à tous les Ministres d'État qui assisteraient à ce conseil. Monseigneur le Dauphin, père du Roi actuel, était du nombre. M. de Crillon ne crut pas devoir l'oublier, et ce fut le seul qui lui proposa quelques obstacles, avec autant de finesse que de justesse et de bon sens ; mais M. de Crillon répondit, et malheureusement si bien, que M. le Dauphin fut celui qui appuya le plus fort le projet dans le Conseil, où il semblait qu'il allait passer tout d'une voix, lorsque M. de Choiseul, parlant d'une affaire des plus urgentes, proposa d'attendre le premier Conseil pour aller aux voix sur le projet de M. de Crillon. Allant dîner ce même jour chez M. de Choiseul, M. de Crillon reconnut dans son accueil et sa réponse, que ce Ministre n'était plus dans les mêmes dispositions à son égard. Les intrigues de cour s'en mêlèrent auprès de madame de Pompadour, qui dit à M. de Crillon,

moitié sérieusement et moitié en plaisantant : vous avez encore donné un projet sans m'en rien dire, mais vous en avez parlé à de bien plus grands Seigneurs. Au Conseil d'après, son projet avait été rejetté à la pluralité des voix, et même de celle de Sa Majesté, quoique ce fût contre le propre sentiment de ce Monarque, qui depuis a fait l'honneur à M. de Crillon de le lui dire lui-même; mais cela arrivait toujours ainsi dans les Conseils.

M. de Crillon fut alors encore plus autorisé à croire, contre son caractère, qu'il était, dans ce temps, plus nuisible en France d'être mal-adroit courtisan, que mauvais citoyen.

Il partit le lendemain même pour retourner à Abbeville, où il avait établi sa résidence, et quelques temps après y être arrivé, il y reçut un courrier de M. de Choiseul, qui, en lui apprenant le pacte de famille qui venait d'être signé, lui ordonnait, de la part du Roi, de se rendre à Calais sur-le-champ, pour y recevoir M. *le Comte de Fuentès*, *Ambassadeur d'Espagne*, qui revenait d'Angleterre avec sa femme et sa famille, et de

ne rien oublier pour lui faire les honneurs de cette ville, ainsi que du Boulonnais et de la Picardie. Cette bonne nouvelle et le bonheur que M. de Crillon prévoyait devoir en résulter pour l'honneur des armes du Roi, étant plus sûr encore que son projet, quelque confiance qu'il y eût, l'emportèrent bien vîte sur son amour-propre et la gloire personnelle qui lui serait revenue de son exécution; il partit au même moment avec la plus grande joie dans l'ame, arriva la même nuit à Calais, et eut le temps d'y préparer, en trente heures, pour l'arrivée de M. de Fuentès, un concert, un feu d'artifice et un bal après souper, et en suivant de là toutes les journées qui avaient été réglées entr'eux de ville en ville, il le conduisit toujours lui-même de fête en fête jusqu'au dernier village de son commandement. Tant d'attentions et de magnificence de la part de M. de Crillon, ces fêtes et ces courses lui coûtèrent plus de trente mille livres, et il n'en parlait pas, parce qu'il n'a jamais su demander de l'argent, lorsqu'on lui envoya une gratification de *six mille livres*,

qu'il reçut, venant du Roi, avec autant de reconnaissance que si elle avait été des trente mille livres qu'il avait dépensées.

Passage au service de l'Espagne.

M. de Crillon ayant mérité, pendant ce petit voyage, quelque confiance de M. de Fuentès, cet Ambassadeur lui fit part, qu'en conséquence d'un des articles du pacte de famille, l'armée Espagnole se mettrait incessamment en marche pour entrer en Portugal; que la France allait y envoyer un corps de douze mille hommes pour agir de concert, et qu'il lui donnait cet avis avant que cela fût public, afin qu'il ne fût pas prévenu dans la demande du commandement de ce corps, si cela lui convenait.

Le Ministre de la Guerre, qui avait chargé M. de Crillon du commandement de Picardie, Boulonnais et Artois, lui avait laissé, en le nommant, carte-blanche et toute liberté pour y résider tant qu'il voudrait, et en revenir à sa volonté, pourvu qu'il prévînt seulement vingt-quatre heures avant, afin que le Roi fût averti de son arrivée: le Ministre qui lui

avait succédé, en lui donnant la parole du Roi que ce commandement lui serait conservé avec le même traitement à la paix, lui avait laissé la même liberté. Il ne manqua pas d'en profiter en cette occasion, en arrivant à Paris le même jour que l'Ambassadeur d'Espagne, et il n'eut rien de plus pressé que d'aller à Versailles, chez M. le Duc de Choiseul, qu'il avait bien de la peine à ne plus croire son ami; mais quel fut son étonnement, lorsqu'au premier mot de la demande de M. de Crillon, ce Ministre lui répondit que ce commandement était promis par le Roi à M. de Beauvau. M. de Crillon lui dit : mais Monsieur, c'est donc une injustice de plus qu'on me fait; M. de Beauvau est moins ancien Lieutenant-général que moi; il lui répondit : oui, mais il est Capitaine des Gardes. *Eh!* lui dit M. de Crillon, *pourquoi a-t-il eu cette charge plutôt que moi?* M. de Crillon avait toujours eu du goût pour les Espagnols et pour leur caractère, depuis qu'il avait servi avec eux en Italie. Le Pacte de Famille l'autorisait à s'attacher à l'Espagne, sans quitter la France,

puisque les deux nations n'en feraient plus qu'une ; il prit donc son parti sur-le-champ, et ajouta : » Il me semblait qu'à égalité « de naissance et de mérite, puisque M. « de Beauvau est comblé des graces de la « Cour, dont je n'ai aucunes, cette seule « raison devrait décider à m'en dédommager « par des occasions d'acquérir de la gloire ». M. de Choiseul lui répondit : » *Cela est* « *fait* ; j'avoue que je vous ai oublié dans « ce moment, n'ayant pas imaginé que « cette commission vous fût agréable ; mais « cela est arrangé avec M. de Beauvau ; et « comment voulez-vous que nous combat- « tions avec succès contre un Capitaine des « Gardes, qui est toujours à l'oreille du « Roi. « M. de Crillon lui répondit : « Je « connais les bontés du Roi pour moi dès « ma plus tendre jeunesse ; il sait très- « bien mes services militaires et ma bonne « fortune à la guerre ; ainsi, je suis très- « sûr que toutes les fois qu'on porterait mon « nom *à son oreille*, pour commander « un corps de ses troupes, ou pour quelque « espèce de grace qu'on lui demandera en

« me faveur , Sa Majesté l'écoutera avec « plaisir ; mais je juge aussi que cela est « inutile, et que je trouverais toujours toutes « les portes fermées ici, comme elles l'ont « été pour mes ancêtres , qui n'y ont jamais « été à leur place. M. de Beauvau est mon « cadet, il a du mérite; je vois que vous « l'aimez mieux que moi ; votre frère est « dans le même cas; vous leur donnerez des « occasions dont ils sauront profiter pour « acquérir de la gloire, ce dont je suis vrai- « ment jaloux : ils seront Maréchaux-de- « France avant moi, ce sera bien bien fait, « s'ils l'ont mieux mérité; mais c'est ce que « *je ne vous pardonnerais jamais* : ainsi « restons amis , et envoyez-moi en Es- « pagne. »

M. de Choiseul fit semblant de ne pas entendre M. de Crillon ; mais après un mois de peines , M. de Crillon parvint enfin à lui démontrer qu'il pourrait être en Espagne plus utile aux deux Nations que s'il restait en France, et obtint enfin de lui , qu'il demanderait à Sa Majesté la permission de son passage au service d'Espagne. M. de

Choiseul lui dit que le Roi lui avait répondu, « qu'il y consentait, mais simplement comme » à un prêt qu'il ferait au Roi, son cousin, » le réservant toujours à son service : » et en effet, voici la copie de la lettre, par laquelle on verra que ses services n'ont jamais été regardés en France comme cessant d'y être en activité.

Copie de la Lettre.

Je vous apprends avec plaisir, Monsieur, que le Roi vous a accordé vingt-quatre mille livres de gratification pour vous rendre à votre destination : *Sa Majesté vous conservant* votre rang d'ancienneté parmi ses Lieutenans-généraux, *et se réservant le droit de vous rappeller auprès d'elle toutes les fois qu'elle le croira plus utile à son service, ou que vous paraîtrez le desirer. Signé*, LE DUC DE CHOISEUL.

Ce Ministre, en lui faisant part de l'agrément du Roi, lui ajouta que M. de Maillebois, qui avait obtenu de Sa Majesté la même permission, avait cependant été refusé

de

de l'Espagne, et qu'il y avait d'autant plus d'apparence qu'il lui en arriverait autant, que Sa Majesté avait pour ainsi dire fait solliciter par son Ambassadeur auprès de Sa Majesté Catholique, l'admission de M. de Maillebois. M. de Crillon lui répondit qu'il n'en demandait pas tant, mais seulement une lettre ostensible à l'Ambassadeur de France, par laquelle il fut prouvé que sa démarche était faite avec l'agrément de Sa Majesté. Cette lettre fut remise à cachet volant à M. de Crillon, en voici la teneur :

M. de Crillon ayant desiré, Monsieur, de s'attacher au service de l'Espagne, Sa Majesté y a consenti, et m'a chargé de vous écrire, en cas que vous soyez requis par Sa Majesté Catholique ou par ses Ministres, qu'elle a toujours été et est très-contente des services distingués et de la personne de M. de Crillon, ainsi que cela est prouvé dans ce même moment, puisqu'il est doublement employé (1) *et*

---

(1) Il jouissait, comme Commandant dans les trois Provinces, du traitement de 36,000 liv. par an, et

payé comme Commandant en chef en Picardie, Boulonnais et Artois, et en même-temps comme premier Lieutenant-général dans l'armée d'observation, assemblée en Flandres, sur les frontières, aux ordres de M. d'Hérouville, pour exécuter la descente en Angleterre, si elle a lieu.

M. de Crillon remit cette lettre à M. le Chevalier de Launay, Lieutenant de cavalerie, son Aide-de-camp, pour la rendre en main propre à M. d'Ossun, avec lequel il n'avait aucune liaison, que celle d'avoir servi dans la même armée, mais qu'il connaissait pour un très-honnête homme; et

---

les fourrages payés par la Province, évalués 6,000 liv., ci	36,000 liv.
La paye de Lieutenant-Général, employé avec les rations de pain et fourrage, est de 50,000 liv., ci . . .	50,000
Les deux pensions dont il jouissait étaient de 6,000 liv., ci	6,000
Ainsi M. de Crillon avait, en quittant la France, 100,000 liv., ci . .	100,000 liv.

sans employer auprès de cet Ambassadeur aucun de ses amis, il lui écrivit seulement qu'il le priait, s'il était questionné sur son caractère, de répondre ce qu'il en avait entendu dire et ce qu'il en pensait; il remit en même-temps à cet Officier, une lettre pour M. Wal, alors premier Ministre d'Etat et de la Guerre en Espagne, à laquelle il joignait le détail de ses services, et dont voici la teneur.

» Monsieur, quoique je n'aie point l'hon-« neur d'être connu de votre Excellence, « votre réputation me donne la confiance « de vous adresser M. le Chevalier de Launay, « porteur de cette lettre, pour vous prier « de proposer à Sa Majesté Catholique de « me recevoir à son service comme Lieu-« tenant-général dans ses armées, avec la « même date d'ancienneté que j'ai dans celles « de France; d'y être censé toujours em-« ployé comme tel, en temps de paix comme « en temps de guerre, avec le même trai-« tement accordé aux Lieutenans-généraux « employés, et avec la seule faveur de pou-« voir en temps de paix, attendu mes affaires

« de famille et ma santé, vivre en France « et y toucher mes appointemens, lorsque « ma présence ne serait pas utile en Espa- « gne, ainsi que j'ai vu cette grace accordée « à M. le Duc d'Ormond, mort à Avignon «. M. de Crillon ajouta par apostille : » M. le « Chevalier de Launay vous expliquera ver- « balement les motifs particuliers qui me « déterminent à entrer au service d'Es- « pagne «.

M. de Launay partit de Paris et arriva le neuvième jour à Madrid. Il mit tant de dignité et de franchise dans cette négociation, que M. Wal l'ayant pris en amitié, lui offrit une compagnie de cavalerie, ce qui est un état en Espagne, qu'il refusa, lui disant : Mon Général a lieu de se plaindre de la France et a raison; moi je n'en ai aucun, et j'aurais tort de quitter mon pays. Trois jours après M. de Launay envoya à M. de Crillon un courrier, avec la réponse la plus honnête de M. le Marquis d'Ossun, Ambassadeur alors de France en Espagne, devenu depuis son intime ami, et la lettre de M. Wal, dont voici la teneur, traduite mot à mot.

Monsieur, j'ai mis sous les yeux du Roi la lettre que M. le Chevalier de Launay m'a présentée de votre part, et je ne lui ai pas laissé ignorer les sentimens d'honneur qui vous déterminent à venir en Espagne; Sa Majesté connaissant déjà le nom que vous portez et une partie de vos services personnels, dont je lui ai fait voir l'état, me charge de vous mander de sa part qu'elle vous verra arriver avec plaisir, pour les continuer dans ses armées, n'y ayant aucune différence de les lui avoir rendus dans les siennes ou dans celles du Roi, son cousin, *qu'ainsi elle vous reçoit, non-seulement avec toutes les conditions que vous avez demandées, mais même avec l'assurance de vous faire jouir par la suite, vous et les vôtres, de toutes les graces dont votre naissance est susceptible, et qu'elle ne doute pas que vous ne méritiez bientôt à son service.*

M. de Crillon partit huit jours après, et comme on le voyait sacrifier un traitement *de cent mille livres de rentes*, pour ne prendre en Espagne que *vingt-deux mille livres*, qui sont les appointemens d'un Lieutenant-gé-

néral employé, des courtisans à simple tonsure, et des Généraux plus courtisans que militaires, ne pouvaient s'imaginer que M. de Crillon n'était animé que par son honneur outragé et le desir d'acquérir plus de gloire par la conquête du Portugal (car il avait jugé depuis long-temps que le projet de la descente en Angleterre n'était pas de bonne foi, et n'aurait jamais lieu, du moins pendant cette guerre); ils cherchèrent dans sa démarche des motifs dignes de leur ame, et de leurs petites vues, en imaginant différentes calomnies aussi absurdes les unes que les autres.

M. de Crillon trouva la Cour à Saint-Ildefonse, d'où il partit peu de jours après pour aller joindre l'armée commandée par M. le Marquis de Sarria, occupé au siège d'Almeida (soixante-troisième action) mais quoiqu'il marchât nuit et jour, il n'y arriva que pour entendre les derniers coups de canon de la place, y voir arborer le drapeau blanc, et assister à la capitulation. Il ne compte ici ce siège parmi le nombre des actions de guerre auxquelles il a assisté, que parce que c'est l'époque de sa jonction à l'armée espagnole.

N° LXIV.

Quelque temps après la prise d'Almeida, la santé de M. de Sarria l'ayant obligé de se retirer, le commandement de l'armée fut donné à M. le Comte d'Aranda, et ce nouveau Général, après avoir fait plusieurs marches et contre-marches à Sabougal, et Penna-Major, vint asseoir son camp sous Castel-Blanco, d'où il avança sur sa gauche à quatre lieues en avant de lui, un corps de cavalerie, composé des Gardes-du-Corps et Carabiniers, aux ordres de M. *le Marquis de Montréal*, Lieutenant-général commandant la Maison du Roi. M. d'Aranda avait de plus en avant, à trois lieues de ce petit camp, en tournant encore sur la gauche, un autre corps de cavalerie, soutenu de quelques compagnies de grenadiers provinciaux qui bordaient le Tage, avec neuf pièces de canon, ayant près de lui, sur une colline, une espèce de château fort, nommé Villaveilha; ce corps était aux ordres de M. *Alvarao*, pour défendre le passage du Tage, rès-guéable dans cette partie, et où il y avait

de plus un bacq à la disposition des ennemis, qui avaient un très-gros corps campé sur le bord qui nous était opposé. M. d'Aranda, après avoir séjourné assez long-temps à *Castel-Blanco*, imagina de marcher par sa droite avec toute son armée réunie au corps Français, pour occuper le camp *de Las Talladas*, se mettant par cette marche à hauteur du camp de la Maison du Roi, qui, par la nouvelle position de son armée, se trouverait à quatre lieues de distance de son flanc gauche, au lieu d'être à quatre lieues en avant, comme elle se trouvait alors.

M. d'Aranda laissa pour la défense du vieux camp qu'il venait d'occuper avec trente-cinq mille hommes, et celle de la ville ouverte de Castel-Blanco, qui renfermait tous ses magasins, les hôpitaux, sa grosse artillerie et tous les équipages, vingt-deux escadrons de cavalerie et six bataillons, et confia cette réserve à M. de Crillon, qui, sachant que le premier principe de la guerre est toujours de se tenir sur ses gardes, après avoir rassemblé sous sa main le peu de troupes qu'il avait, et posté de petits corps de cavalerie en échelon sur toutes ses avenues,

pour ne pas être surpris sans avoir le temps de monter à cheval, dormait tranquillement sur la foi de ses sentinelles et de sa bonne fortune, lorsque le même jour du départ de M. le Comte d'Aranda, il fut réveillé à trois heures du matin par un Garde-du-Corps, que son Commandant avait dépêché à toute jambes à M. d'Aranda, qu'il croyait encore à Castel-Blancó. Le Garde-du-Corps était porteur d'un billet non cacheté, mais signé de M. *de Montréal*, dont voici la teneur :

» M. le Comte, il est minuit, et j'ap-
« prends dans le moment, par quelques
« fuyards échappés aux ennemis, que leur
« armée a passé le Tage au gué de Villa-
« veilha, où ils ont surpris M. Alvarao
« dans son lit à onze heures du soir, ayant
« pris notre artillerie et détruit tout notre
« détachement, dont tout a été fait prison-
« nier ou passé au fil de l'épée. On m'assure
« que l'armée ennemie suit le grand chemin,
« marche à Castel-Blanco, et que son avant-
« garde y sera à-peu-près aussi-tôt que mon
« Courrier. Je n'ai point d'infanterie, je
« n'ose compromettre ma cavalerie dans un
« pays de montagnes, pour aller les recon-

« naître; ainsi j'attendrai vos ordres ». M. de Crillon ne retint le Garde-du-corps, que pour lui faire donner un guide et un cheval frais, et écrivit pendant ce temps, en français (1), à M. d'Aranda, à la suite de ce billet.

« M. Le Comte, je crois la nouvelle des « fuyards fort exagérée et mal calculée, puis- « que le porteur du billet a pris la chaussée « par où les ennemis pourraient venir à moi, « sans y avoir rien vu ni entendu à cinq « lieues d'ici, d'où il est venu au grand ga- « lop; ce n'est pas là le train avec lequel « marche une armée; ainsi, j'ai le temps né- « cessaire pour n'être pas surpris; mais, n'é- « tant pas en état de défendre un camp (qui « serait très-bon, étant occupé par trente- « cinq mille hommes et est devenu mauvais « avec le peu de troupes que j'ai), j'ai déjà « pris mon parti. Je viens de faire battre « la générale, ne pouvant pas attendre vos « ordres, sans risquer d'être attaqué ici. Je « vais marcher à eux, en laissant ici pour le

---

(1) Ils étaient convenus réciproquement de s'écrire chacun dans leur langue naturelle, pour plus grande commodité.

« bon ordre deux bataillons dans Castel-
« blanco ; je mènerai avec moi mes quatre
« autres bataillons en colonne sur la chaussée,
« et deux pièces de canon de vingt-quatre,
« que je tirerai sur les ennemis, aussi-tôt que
« je les appercevrai, pour leur faire croire,
« par cette grosse artillerie, que vous avez été
« averti à temps, et que par une marche for-
« cée, toute votre armée est rassemblée et
« postée là. Toute ma cavalerie suivra pour
« aller plus commodément, et je marcherai
« dans cet ordre, jusqu'à ce que je rencon-
« tre dans mon chemin un poste propor-
« tionné à mon petit nombre, et à l'espace
« de mes troupes, dans lequel je puisse, au
« moyen de mes vingt-deux escadrons de
« cavalerie, et sur-tout de l'inégalité du pays,
« leur présenter un front qui leur en impose
« assez pour les obliger à faire des réfle-
« xions et de longues dispositions avant de
« m'attaquer. Je me flatte de vous donner
« le temps ou de venir à mon secours, ou
« de m'envoyer de nouveaux ordres, ou
« peut-être de rencontrer telle position dans
« laquelle vous pourriez, au moyen des avis
« que je vous enverrai sur-le-champ, en

« marchant en droiture sur moi, tomber « avec votre armée sur le flanc gauche de la « leur, pendant que je les arrêterais en tête ». M. de Crillon lui représentait tous les avantages qu'il trouvait d'ailleurs, en se portant en avant, dans le cas où l'ennemi aurait une colonne qui eût pris son chemin, en longeant les bords du Tage, dont il se rapprochait aussi par cette nouvelle position, d'autant qu'il pourrait peut-être attaquer lui-même les ennemis sur leur marche, avant leur jonction avec la colonne qui aurait suivi la chaussée, puisque le chemin qui bordait le Tage était beaucoup plus court. M. de Crillon lui présentait toutes les idées qu'on pouvait supposer aux Portugais par leur marche à Castel-blanco, en prêtant le flanc à notre armée, si l'ennemi était instruit de notre nouvelle position ; et s'il ne l'était pas, quel pouvait être l'objet assez déterminant pour l'engager à venir avec une armée très-inférieure, nous chercher dans un camp qu'il devait supposer bien choisi? M. de Crillon lui prouvait qu'une marche aussi hardie de la part de l'ennemi ne pouvait être déterminée que par l'espoir, (quoique mal fondé) de nous

battre, même étant rassemblés sous Castelblanco, puisque par-là il s'emparait de tous nos magasins, ce qui décidait la campagne, en nous renvoyant en Espagne, et que si au contraire, l'ennemi, instruit du petit nombre avec lequel M. de Crillon était resté, avait pu se flatter d'avoir dérobé une marche à M. le Comte d'Aranda, son coup était certain, et d'une conséquence qui n'avait plus de bornes, puisqu'après avoir battu en détail un gros corps de notre armée, qui ne pouvait manquer d'être totalement détruit, si nous restions sous Castelblanco, s'étant rendu maître de tous nos vivres, provisions de poudre, artillerie, etc., l'ennemi pourrait lui couper la retraite, et la sortie d'un pays où il ne resterait aucune ressource pour subsister. M. de Crillon concluait, d'après le détail de M. de Montréal, qu'il n'avait donc d'autre manœuvre à faire que celle de se rapprocher un peu de notre armée, en couvrant toujours également nos magasins, en tendant la main au Commandant de la Maison du Roi, et cherchant en même-temps un autre champ de bataille dont le mérite serait déjà consi-

dérable, puisqu'il tiendrait l'ennemi éloigné de Castel-blanco, que deux bataillons pouvaient suffisamment couvrir contre des troupes légères. Enfin, puisqu'au lieu de laisser arriver tranquillement et sans embarras l'ennemi jusques sur lui, il gagnerait toujours du temps, et retarderait d'autant sa marche, en se battant en retraite jusques sous Castelblanco, s'il y était forcé.

Le Garde-du-corps partit, et il n'y avait pas plus d'une heure que M. de Crillon avait été éveillé, qu'il était déjà à cheval, à la tête de sa petite armée, dont une compagnie de grenadiers, et ses deux pièces de gros canon faisaient l'avant-garde; le reste, suivant sa disposition annoncée à M. d'Aranda; il faisait marcher un Officier-major par escadron, à droite et à gauche de la chaussée, en observant de l'un à l'autre, (autant que le temps le permettait), les distances nécessaires, plus étendues qu'à l'ordinaire, pour que chacun pût, (à l'instant que M. de Crillon l'ordonnerait), venir chercher son escadron, pour le mettre en bataille sur son terrein reconnu.

Ce premier arrangement fait, M. de Cril-

lon donna ordre à M. de ~~Tillers-Camain,~~ Lieutenant-général sous ses ordres, de se tenir à la tête de l'artillerie : n'ayant d'autre consigne que celle de suivre toujours la compagnie de grenadiers, en laissant cent-cinquante pas de distance entr'elle et lui, ayant soin de s'arrêter tout court lorsqu'il la verrait en halte, et de se remettre en marche toutes les fois qu'elle reprendrait la sienne. M. de Crillon ordonna au Lieutenant de cette compagnie de marcher cent-cinquante pas en avant de son Capitaine, avec quinze grenadiers, observant la même consigne par rapport à un cavalier qu'il posta à cent-cinquante pas du Lieutenant, et il en avança huit autres par échelon, de la même manière, en gardant le même ordre dans l'arrangement et dans la marche, de façon que le premier cavalier lui formait la tête d'une avant-garde de 1500 pas, ayant ordre d'aller toujours son petit train, jusqu'à ce que celui qui formait la tête du tout vît M. de Crillon s'arrêter, pour ne se remettre en marche que lorsqu'il le verrait reprendre la sienne ; et ayant entre ses Aides-de-camp ordinaires quelques Officiers de cavalerie et

Tillers ca

une douzaine de volontaires à cheval que M. d'Aranda lui avait laissé pour la correspondance au moins une vingtaine de personnes avec lui, il en distribua les deux tiers, en prenant les plus longues distances entr'eux sur la gauche de la chaussée, avec ordre de s'approcher jusques sur le bord du Tage, et l'autre tiers sur la droite de la chaussée, en partageant entr'eux le terrein, dans l'étendue seulement d'une lieue sur leur droite, marchant ensuite de-là devant eux, jusqu'à ce qu'ils apperçussent et reconnussent bien l'ennemi. Cela établi, il faisait trois ou quatre cents pas au galop, donnait un coup de lunette, et repartait aussi-tôt qu'il se voyait découvert par le premier cavalier de sa colonne.

Nous n'avions pas fait une demi-lieue dans cet ordre, que nous découvrîmes deux chevaux des nôtres qui venaient droit à nous au petit trot, bridés, sellés et armés de leurs pistolets, mais sans maîtres; ce qui commença à donner à M. de Crillon plus de confiance au billet effrayant de M. de Montréal, mais ne changea rien à sa marche, qu'il continua de la même manière, n'appercevant

n'appercevant pas un bon poste à occuper, avant d'avoir fait une lieue et demie de plus, où il trouva la chaussée interrompue par un pont sur un ravin assez large, dont les bords, des deux côtés, étaient très-escarpés, qui ressemblait au lit d'une rivière, et s'étendait à perte de vue de droite et de gauche. Il jugea que c'était l'art qui l'avait formé pour sauver les récoltes de la campagne, en portant dans le Tage l'écoulement des eaux pluviales; il vit dès lors ses flancs bien assurés, et ne cherchant plus d'autre poste, il n'imagina pas de s'éloigner davantage de ses magasins.

Il laissa donc au pont deux Officiers majors, avec ordre de dire à M. de Tillers de s'arrêter là avec la brigade d'infanterie en colonne, remplissant la chaussée, et laissant entre ses bataillons un assez grand intervalle, pour que le dernier parût se trouver naturellement sur une crête du chemin, qui pouvait faire craindre à l'ennemi une suite de troupes dont on ne pouvait pas appercevoir la profondeur. Il ordonna à un Officier d'artillerie qu'il avait pris avec lui, de placer son canon derrière, et à l'entrée du pont, prêt à tirer, mais

avec la plus grande défense de le faire sans son ordre, ne laissant en avant du pont que quinze grenadiers destinés à soutenir M. de Crillon, et à rentrer avec lui dans leur compagnie qui se tiendrait d'avance derrière le canon, ainsi qu'un tiers de sa cavalerie en bataille par escadron à droite, et les deux autres dans le même ordre à gauche dans une prairie qui règnait au bas et aux deux côtés de la chaussée, en observant aux escadrons de laisser toujours trois cents pas de distance entre eux et le ravin, ayant seulement une vedette en avant de chaque escadron, pour que la troupe ne fût pas exposée de trop près au feu de l'infanterie, et en même-temps à portée d'avoir peu de chemin à faire pour la charger, ainsi que la cavalerie, à l'instant que l'ennemi passerait le ravin, sans lui donner le temps de se remettre du désordre nécessaire que lui aurait causé ce passage, et sur-tout en ne lui laissant pas prendre trop de fonds. M. de Crillon ordonna de plus à chaque escadron de mettre entre eux le double de l'intervalle ordinaire, pour montrer le plus de front possible.

Il envoya dire à M. de Lillers de presser

un peu sa marche, pour se placer dans la position qui lui serait indiquée de sa part, afin de se reposer dans cet ordre, et de s'y rafraîchir, en se dégarnissant seulement d'un régiment de dragons qu'il enverrait sur le champ à M. de Crillon, avec ordre de suivre la chaussée au grand trot, jusqu'à ce qu'il l'eût joint, ou qu'il en reçût l'ordre de s'arrêter. Cependant M. de Crillon, trop empressé de savoir des nouvelles positives de l'ennemi, se remit au galop, s'arrêtant de temps à autre pour regarder avec sa lunette, et ce ne fut qu'après avoir fait encore deux autres lieues, qu'il apperçut une vedette sur sa droite, qu'il jugea être du camp de la Maison du Roi, ce qu'il envoya reconnaître, et ce qui se trouva vrai.

Il était alors dix heures du matin, et ayant trouvé ce camp tendu dans un fonds, il lui fut aisé de voir que si l'armée des ennemis avait passé le Tage à neuf heures du soir, marchant à Castel-blanco, le camp ne serait pas aussi tranquille treize heures après. Il alla parler au Général, qui lui confirma la surprise, et la destruction totale du détachement de M. Alvarao, mais qui lui ajouta

qu'il avait appris par d'autres fuyards arrivés au jour, que M. Alvarao s'était retiré avec quelques troupes dans le château de *Villaveilha*, où les ennemis l'ayant fait sommer de se rendre prisonnier, il était convenu avec eux de capituler, s'il n'avait pas du secours avant la nuit. M. de Crillon lui demanda quel était à-peu-près le nombre de l'ennemi qui avait passé le Tage, et s'il n'avait pas été tenté d'aller ou d'envoyer le reconnoître : il lui répondit que, n'ayant pas d'infanterie, il ne l'avait pas osé. Enfin, M. de Crillon lui dit qu'il allait se hasarder à le faire, et lui demanda à cet effet deux cents Gardes-du-corps, et autant de Carabiniers.

Le premier mot de ce Général, fut le refus, en répétant qu'il n'avait point d'infanterie; mais au second, il les lui accorda, parce que M. de Crillon le lui ordonna, en lui faisant voir qu'il était son ancien, et que d'ailleurs, tous les Officiers des Gardes-du-corps pressaient vivement leur Commandant de céder. M. de Crillon le pria de faire préparer de l'avoine pour un régiment de dragons qui le suivait, et de le lui envoyer aussi-tôt que les chevaux l'au-

raient mangée, et il partit avec ses quatre cents hommes de la Maison du Roi au trot, et lui au galop, dans le même ordre qu'il avait observé jusques-là, n'ayant d'autre peine, à chaque instant, que celle d'arrêter l'ardeur de ce brave détachement qu'il trouvait toujours sur ses talons.

Enfin, après avoir parcouru environ deux lieues et demie de plus, il apperçut un camp tendu en deçà du Tage, sur lequel sa petite avant-garde était tombée à la demi-portée du canon, sans avoir apperçu le plus petit poste avancé, ni même encore découvert une seule sentinelle, quoiqu'étant sur la crète d'une hauteur, où elle attendait M. de Crillon, qui soupçonna très-fort que ce camp, si peu en garde de notre côté, n'était pas ennemi. Il jugea cependant à propos de se hasarder à descendre dans la plaine, de faire là une petite halte, même avant de l'envoyer reconnaître, pour donner à ses chevaux le temps de souffler, et de rassembler une compagnie de grenadiers provinciaux (1) qu'il

(1) M. de Crillon avait ramassé en chemin cette compagnie de grenadiers, qui était du corps de

avait dispersés pendant sa marche dans un pays de montagnes, pour couvrir ses flancs, et qu'il destinait au contraire à faire la tête de sa retraite, si le camp se trouvant être celui de l'ennemi, il se voyait forcé à ne pas demeurer pendant la nuit si près de lui. Cette halte, et toutes celles qu'il avait été obligé de faire en chemin jusques-là, pour marcher en guerre, donnèrent le temps au régiment de dragons de joindre M. de Crillon.

Demeurant comme il était, pour cacher à l'ennemi le peu de fonds de sa colonne, M. de Crillon se contenta d'ordonner à sa petite avant-garde, de marcher en file, mais comme des voyageurs au galop, jusqu'à ce que le premier arrivât au Qui-vive, d'après lequel il tirerait un coup de pistolet en revenant sur les autres qui en feraient autant, ou qui s'arrêteraient en montrant leur chapeau en l'air, s'ils étaient reçus en signe d'amis : ce

---

M. Alvarao ; voyant qu'elle n'avait pas été suivie dans sa fuite, elle s'était arrêtée dans une maison éloignée d'un quart de lieue en avant du camp de la Maison du Roi, sans penser à envoyer demander des ordres à M. de Montréal, qui n'en avait aucune connaissance.

qui arriva. Alors, M. de Crillon commanda aux troupes de suivre en colonne, au pas des grenadiers, et il partit au galop, pour joindre son avant-garde.

Et quel fut son étonnement, de se trouver dans le vieux camp de M. Alvarao, sans y rencontrer que quelques hommes, beaucoup de chevaux tués à leur piquet, et les neuf pièces de canon enclouées. Il courut sur le champ avec sa petite escorte sur le bord du Tage; il y trouva une petite maison, dans laquelle était une vieille femme avec deux enfans qui, le prenant pour un Général Anglais, dit à M. de Borghese, un de ses Aides-de-camp, aujourd'hui Ministre Plénipotentiaire d'Espagne en Saxe, et qui lui servait d'Interprête, que les Castillans avaient été bien battus par nos troupes qui avaient passé le gué, la nuit dernière; que le Général d'Espagne s'était sauvé dans le château de Villaveilha, mais qu'un Officier Anglais qui était venu, il y a environ une heure, du camp Portugais, (dont elle montra l'emplacement couvert par une hauteur vis-à-vis de nous), avait été se promener dans le camp Espagnol, où il n'avait trouvé que des morts, et qu'il l'avait assuré

qu'il allait revenir, pour ramener prisonniers le reste des Espagnols retirés au château, et conduire à notre camp leur canon. M. de Crillon lui fit demander où était le gué : elle nous le fit voir à cent pas de nous, et s'étant informé d'elle s'il n'y avait pas d'autres moyens de passer la rivière, elle dit qu'elle n'en connaissait qu'un seul autre, à deux cents pas plus loin, sur un grand bacq qu'elle nous indiqua, mais qui était caché par un tournant de la rivière du côté du camp Portugais, et que s'il aimait mieux ne pas passer le gué pour y aller, il n'avait qu'à l'envoyer chercher, et que l'on le lui enverrait sur-le-champ. M. de Crillon se trouvant suffisamment instruit, n'eut rien de plus pressé que d'envoyer à M. Alvarao un billet signé de lui, par lequel il lui mandait qu'il était arrivé à son secours avec l'avant-garde de l'armée : ainsi, qu'en cas que les ennemis vinssent lui faire quelques propositions de se rendre, il n'en acceptât aucune.

Dès l'instant que sa compagnie de grenadiers fut arrivée, il l'envoya, soutenue par vingt-cinq Gardes-du-corps, et autant de

~~carabiniers~~, se poster vis-à-vis du gué, et il marcha avec cent dragons qu'il avait fait mettre pied-à-terre pour les embusquer vis-à-vis l'emplacement du bacq, lorsque nous le vîmes reparaître au milieu de la rivière, ramant à notre bord, chargé d'une cinquantaine d'hommes habillés de rouge, et d'autant d'hommes en veste, avec quantité de grosses cordes, de planches et d'outils, venant sans doute chercher notre canon pour le conduire jusqu'au bacq. Les ennemis nous ayant apperçus, virèrent de bord sur le champ, et nous firent une décharge par laquelle ils nous tuèrent un dragon, et en blessèrent trois; nous la leur rendîmes, mais sans pouvoir juger que par beaucoup de cris que nous entendîmes, du mal que nous leur avions fait. Il était alors près de six heures du soir: le principal objet de M. de Crillon était rempli: il ne lui restait que celui de défendre le passage de la rivière, et non d'engager un combat. Ainsi, ne songeant qu'à en imposer aux ennemis par sa contenance, il courut au détachement de la Maison du Roi, afin de profiter du jour qui restait, pour le faire voir à l'ennemi, en mon-

tant avec eux sur une colline remplie d'herbes, qui couvrait notre camp parallèlement à celle derrière laquelle les ennemis étaient campés. Nous y parûmes, comme si c'était pour faire manger nos chevaux, que nous débridames à cet effet. Mais il n'y avait pas dix minutes que leur repas durait, lorsque les ennemis commencèrent à nous y canonner si mal-adroitement, que tous les boulets passèrent sur nos têtes.

Cependant, ne voulant pas exposer une troupe si précieuse à un feu que les canoniers ennemis pourraient rendre plus meurtrier, M. de Crillon eut besoin de toute son autorité, en allant parler à chacun en particulier, pour persuader à ces braves gens qu'il n'y avait aucun honneur à se faire canonner sans utilité, et (qu'ayant obtenu ce qu'il voulait), il serait inconsolable de coûter la vie à un d'eux inutilement. Il les fit donc descendre quatre pas sur la croupe de la colline, conduisant leurs chevaux par la bride, pour faire voir aux ennemis que ce mouvement en arrière n'était point de peur de la part de la troupe, mais de prudence du Commandant. Il fut plus que jamais

confirmé ce jour là, (quoique nous n'eûmes que l'apparence d'un combat), sur ce que peuvent des troupes d'élite bien menées, et combien il y a de différence d'hommes à hommes, lorsque c'est l'honneur qui conduit les uns, et que les autres ne sont présentés que comme des machines; réflexion qui a excité en lui plus d'une fois un sentiment pénible, (par l'amour qu'il conservera éternellement pour la France), en y voyant opérer les réformes qu'on y a faites successivement depuis plusieurs années, de tous les corps d'élite, en se rappelant les grands succès de la Maison du Roi sous Louis XIV et sous Louis XV, et à la bataille de Fontenoi, ayant toujours vu que le succès des batailles gagnées, ou du moins des belles retraites, a toujours été dû à des corps choisis.

La nuit n'était pas tout à-fait tombée, lorsque nous vîmes arriver des volontaires et Officiers de l'état-major des corps Français, parmi lesquels entr'autres, était M. le Chevalier de Saint-Priest, depuis Ambassadeur et ensuite Ministre, qui fit compliment à M. de Crillon sur la lettre raisonnée qu'il

avait écrite à M. d'Aranda, qui faisait déjà du bruit dans l'armée, et sur ce qu'il venait d'exécuter, étant arrivé de sept lieues, pour arracher des mains de l'ennemi l'artillerie qu'on avait laissée près de vingt-quatre heures à sa disposition.

Ce fut là sa première action en entrant au service d'Espagne, ce qui fait qu'il s'est permis de la conter avec plus de détail. Il en conserve une lettre de compliment de la part du Ministre, et un mois après de remerciment de la part du Roi, par M. Alranda qui la lui écrivit par l'ordre exprès de Sa Majesté. Il apprit depuis par des Officiers Anglais, que toute cette allerte n'était qu'un échauffourée, causée par une gaieté de M. Burgoine (1). Il avait parié en dînant, deux cents guinées, qu'il irait avec deux cents hommes, dans la même nuit, mettre la déroute dans le camp de M. Alvarao, couper le jarret à plusieurs de nos chevaux, et enclouer notre canon; et après

---

(1) C'est le même Général qui a été pris dans la guerre dernière par les Américains avec dix mille hommes.

avoir gagné son pari, il s'était retiré par le même gué, peut-être avec autant de peur qu'il nous en avait causé. Ayant appris le lendemain à huit heures que tout ce qui était dans le camp s'était retiré au château, le Général Anglais avait envoyé sommer M. Alvarao de se rendre prisonnier, et celui-ci en effet le lui avait promis, s'il ne recevait pas de secours; à la nuit tombante, on avait envoyé l'Officier qui avait parlé à la bonne femme, pour reconnaître notre vieux camp, et n'y ayant apperçu alors aucun secours de notre part, on avait envoyé sur sa parole chercher notre canon, et M. Alvarao avec sa garnison. Il résulte de-là que M. Burgoine s'était inutilement compromis, puisque ne pouvant jamais obtenir de cette action aucun avantage réel pour le bien de la chose, dans la supposition même du plus grand succès, (tel qu'il l'avait obtenu), il ne devait pas se jouer de la vie des hommes, en commettant pour sa gloire personnelle un acte de témérité, dont il y avait cent contre un à parier qu'il devait être châtié : leçon dont tout militaire (homme de bien) doit toujours se ressouvenir.

M. le Comte d'Aranda fut, en recevant la lettre de M. de Crillon, aussi surpris du peu de mots très-effrayans qu'il recevait de M. de Montréal, qu'étonné du détail de celle que M. de Crillon lui écrivait, et de la démarche qu'il allait faire en conséquence : et après avoir été quelque temps dans le doute sur le parti qu'il prendrait, il s'était déterminé à envoyer en droiture à Villaveilha, (faisant la corde de l'arc), les compagnies de grenadiers du régiment des gardes Espagnoles et Vallones, toutes celles des régimens Français, autant de piquets des mêmes corps, et d'autres troupes, dont le nombre réuni, composait un corps de six mille hommes. Il envoya chercher aussi-tôt M. de Beauvau et M. le Chevalier de Beauteville, Maréchal de camp Français, pour leur lire le billet de M. de Montréal et la lettre de M. de Crillon, auquel ils ont fait compliment l'un et l'autre, plus d'une fois, sur la promptitude de son calcul, et sur l'espèce d'audace, et en même-temps sur la sagesse avec lesquelles il avait exécuté sa résolution : ce qui doit servir de leçon pour tous les partis qui peuvent paraître au premier coup-d'œil témé-

téméraires, et qui ne sont que prudens, pourvu qu'ils soient bien combinés, inspirés par la nécessité, et conduits avec sagesse.

L'Espagne perdit, dans cette même campagne, l'Isle de la Havane, et en même-temps plusieurs de ses vaisseaux qui s'y étaient embossés dans le port, pour la défense de cette importante place ; la marine de France était déjà détruite. Néanmoins M. de Crillon présenta à Sa Majesté Catholique, un projet (1) dont il prenait sur lui l'exécution, qui sera toujours aisée aux deux nations, lorsqu'elles seront bien unies. Il ne fut pas exécuté, parce que la seule idée des ressources de l'Espagne qui était toute fraîche, et peut-être aussi l'épuisement des finances de l'Angleterre, déterminèrent la paix.

Pendant sa durée, il s'éleva une querelle entre l'Espagne et le Portugal, au sujet de la colonie du Saint-Sacrement, pour laquelle M. de Cevallos fut envoyé à *Buenos-Ayres*, et s'empara de *l'Isle Sainte-Marguerite*. Pen-

---

(1) Ce projet existe en Espagne aux Bureaux de la Guerre.

dant ce tems, M. de Crillon fit et présenta un projet de la conquête totale du Portugal, démontrée géométriquement en deux campagnes, malgré toutes les forces de l'Angleterre réunies à celles de Sa Majesté Très-Fidèle. Il fut entièrement approuvé du Roi et de ses Ministres. Mais M. de Crillon se méfiant de lui-même, supplia Charles III de lui permettre, sous prétexte d'un voyage en France, de consulter avec les Généraux Français, aux lumières desquels il avait plus de confiance. Il choisit à cet effet pour l'un, M. le Maréchal de Broglio, qui était alors dans la terre de son nom, où M. de Crillon fut le joindre, connaissant sa probité autant que ses talens militaires; et pour l'autre, M. de Saint-Germain, comme un excellent Général, et comme étant alors Ministre de la guerre, conjointement avec M. de Montbarrey, qui fut présent à la lecture de son projet. M. de Crillon ayant eu l'attention, pour mieux combiner l'avis de M. de Broglio et de M. de Saint-Germain, de cacher à l'un et à l'autre qu'il les consultait chacun en particulier, il eut le plaisir de les voir tous deux réunis à cet égard, et prononcer

noncer qu'ils n'avaient jamais lu de plans de campagne plus militaires et mieux détaillés dans toutes leurs parties, et qu'ils regardaient le succès comme infaillible (en supposant la carte du pays bien faite, et telle qu'elle leur avait été présentée, quant aux principales positions). M. de Crillon avait dit à tous deux que c'était de la part du Roi d'Espagne qu'il les consultait, et qu'il les priait d'envoyer directement leur avis à M. d'Ossun, Ambassadeur de France, alors en cette cour. Ils lui écrivirent dans les mêmes termes, et leurs lettres furent remises par cet Ambassadeur à Sa Majesté Catholique qui, (uniquement) par son caractère de modération, n'accepta pas le projet de M. de Crillon, et conclut la paix, qui dura jusqu'en l'année 1778.

A cette nouvelle époque, M. de Crillon présenta un mémoire à M. le Comte de Florida Blanca, par lequel, en le pressant d'agir sur-le-champ de concert avec la France, pour éviter les malheurs (1) de la guerre précédente, M. de Crillon proposait au Roi trois

(1) Ces malheurs furent de nous faire battre en détail.

moyens différens d'en faire supporter aux Anglais tout le poids, en supposant qu'on ne voulût pas même exécuter celui d'une descente en Angleterre, qui, selon son avis, serait toujours le meilleur pour décider une prompte paix, et éviter à jamais de nouvelles guerres contre cette ambitieuse nation. Mais son mémoire ne servit à rien pour déterminer le Roi d'Espagne à commencer la guerre d'accord avec la France, puisque ce Monarque, le plus honnête homme de son Royaume, ainsi que M. de Florida Blanca, son principal Ministre, aujourd'hui le premier de l'Europe, ayant autant de probité que d'élévation dans l'ame, sentaient mieux que M. de Crillon, que l'honneur autant que l'intérêt de l'Espagne, devaient l'engager à agir de concert et à la fois contre un ennemi, dont les forces maritimes sont supérieures à celles de la France et de l'Espagne en particulier, mais sont, au contraire, inférieures à celles des deux nations réunies. Il connaissait trop le Roi et son Ministre pour en douter, et dans le préambule de son mémoire, il ne parlait de la déclaration de l'Espagne, que comme

d'un prétexte qui pût le mettre dans le cas d'offrir trois projets de son métier, (qu'il ne pouvait être autorisé à présenter), qu'en supposant la guerre.

On trouvera dans ce mémoire (1), qui a été vu et approuvé par M. de Florida Blanca, et qui fut communiqué dans ce temps à M. de Montmorin, alors Ambassadeur à Madrid, que le premier de ces trois projets était la conquête de la Jamaïque, sur laquelle M. de Crillon avait pris à Bordeaux des renseignemens de deux Capitaines corsaires qui connaissaient parfaitement le pays, ses entrées et l'état des forces actuelles des Anglais dans l'Isle. Ce Capitaine s'était offert de lui servir de guide, et, aidé de ses connaissances, M. de Crillon ne demandait alors que six vaisseaux de ligne, six frégates et six mille hommes de débarquement. Le second, était le siége de Gibraltar, que M. de Crillon avait pro-

(1) Ce Mémoire, donné plus de six mois avant que l'Espagne se déclarât, existe avec la même date, et écrit de la main de M. de Crillon, dans les Bureaux de la Secrétairerie d'Etat en Espagne.

posé, en s'engageant à l'exécuter, et auquel on pouvait se préparer par les moyens qu'il en donnait, sans en causer le moindre soupçon à l'ennemi, pendant l'expédition de la Jamaïque.

Le troisième était, dès le même moment, l'invasion de l'Isle de Minorque, et le blocus du fort Saint-Philippe, que M. de Crillon ne connaissait point, et qu'il croyait imprenable par un siége en règle, d'après ce qui lui en avait été assuré par tous les Ingénieurs Français qui avaient connu cette place; ce qui lui avait été confirmé par M. de Richelieu, qui disait à tout le monde ne devoir qu'au hasard la conquête du Fort Saint-Philippe.

Ces trois plans furent approuvés par la Cour; mais cependant on n'en suivit aucun. 1°. On laissa passer le temps où la Jamaïque était sans ressources : 2°. on se décida au blocus *surnommé offensif* de la place de Gibraltar, que M. de Crillon savait être absolument impossible à exécuter avec succès, à cause de l'Afrique et des vents journaliers de ces côtes, qui repoussent presque toutes

les nuits dans nos ports nos bâtimens, tandis qu'ils poussent les leurs à Gibraltar.

N° LXVI.

Conquête de l'isle de Minorque.

Le Roi, convaincu que le blocus de Gibraltar, formé depuis trois ans, n'était que meurtrier, sans être utile, Sa Majesté fit proposer à M. de Crillon l'exécution du troisième projet de son mémoire, de s'emparer de l'Isle de Minorque et de ses ports, et d'y établir le blocus du fort Saint-Philippe. Le Ministre lui offrait six mille hommes pour cette expédition, en lui faisant espérer de pouvoir emporter le fort Saint-Philippe d'emblée, si le débarquement pouvait s'exécuter à onze heures du soir, au moyen des intelligences qu'on l'avait flatté de nous y faire trouver parmi les habitans de l'Isle. Ceux-ci, avertis d'avance, offraient de nous fournir dix mille hommes armés à la même heure, pour empêcher une partie de la garnison cantonnée dans Mahon, et l'autre dans Laaraval, de rentrer dans le fort

Saint-Philippe, ou du moins nous donner le temps d'y arriver pêle-mêle avec eux. Ce Ministre lui dit de lui répondre le lendemain si cette commission lui conviendrait, et que dans ce cas, il lui donnerait le temps de faire, à ce sujet, un mémoire raisonné qu'il présenterait au Roi. M. de Crillon lui demanda deux jours pour y répondre; mais il l'assura, dès le lendemain, qu'il se chargerait du projet du blocus, avec quelque augmentation de troupes, ne pouvant lui dire précisément le nombre qu'après avoir fait le mémoire détaillé dont il lui avait parlé : ce qu'il promit d'achever, pourvu qu'on lui donnât une quinzaine de jours pour le mettre au net, à quoi il ajouta que la première base du projet d'invasion étant le plus grand secret, il ne voulait pas le confier à son Secrétaire, quelque assuré qu'il fût de sa fidélité. Ainsi, qu'il faudrait que Sa Majesté voulût bien se donner la peine de déchiffrer sa mauvaise écriture, et que par la même raison, il exigeait, (avant de se charger de l'exécution), qu'il n'y eût que le Roi, le Prince des Asturies, (aujourd'hui sur le trône), lui Comte de Flo-

rida Blanca et M. de Crillon, qui sçussent le motif des préparatifs, sans excepter du secret le Ministre de la guerre ni celui de la marine, jusqu'au moment où nous serions en mer, craignant que, par distraction, ils n'en laissassent soupçonner quelque chose, ce qui pouvait nuire au projet. M. de Florida Blanca approuva cette précaution, donna sa parole que nous ne serions que quatre dans la confidence, et qu'à l'égard de la mauvaise écriture de M. de Crillon, le Roi et le Prince étaient accoutumés, ainsi que lui, à la déchiffrer, puisque M. de Crillon ne lui avait jamais remis aucun mémoire qui n'eût été lu avec Sa Majesté et le Prince, le prévenant d'avance que si l'expédition avait lieu, il prît garde aux lettres qu'il lui écrirait, puisqu'il n'en recevrait pas une, sans la faire lire au Roi. Il ajouta : *à la quinzaine, mais au plus tard,* car nous avons perdu bien du temps, bien de l'argent et bien des hommes au blocus de Gibraltar, (contre vos avis), et je suis persuadé que Sa Majesté vous chargera du siége de Gibraltar, en suivant le plan que vous nous avez remis, si

elle vous voit réussir dans le premier projet de ceux dont elle vous aurait confié l'exécution.

La Cour était au Pardo, à deux lieues de Madrid, et M. de Florida Blanca fut très-étonné d'y voir revenir M. de Crillon, trois jours après, à l'heure de son dîner. Il le prit à part, et lui dit : « Vous auriez tout aussi « bien fait de vous occuper du mémoire, que « de perdre une journée de travail, en venant « ici ». M. de Crillon répondit : « Je crois « cependant avoir mieux fait, en vous appor- « tant ma besogne achevée, à laquelle j'espère « qu'il n'y aura pas un mot à changer, et « dont je vous garantis le succès, du moins « tel que je vous l'ai annoncé dans l'une des « trois propositions que j'ai faites avant la « déclaration de la guerre; mais, au moyen « de huit mille hommes, au lieu de six. « Vous verrez, en lisant les détails, que ce « nombre m'est absolument indispensable « pour faire la conquête d'une Isle de qua- « rante lieues de tour, dans laquelle il y a « trois ports à occuper, séparés entr'eux par « une distance de douze lieues, cinq mille « braves Anglais d'excellentes troupes réglées « (à combattre et à tenir enfermées), et trente

« mille habitans, en y comprenant les Juifs
« et les Grecs qui ont leur fortune et leur
« religion à défendre, dont il y a autant à
« parier que nous trouverons les deux tiers
« armés contre nous, qu'à compter sur
« le tiers duquel on vous a fait offrir le se-
« cours. D'après ce calcul, je pense qu'on
« doit estimer pour rien l'un et l'autre parti
« des habitans de l'Isle ».

Ce mémoire contenait *dix-huit articles*, que M. de Crillon lut avec ce Ministre dans l'après-midi, et qu'il présenta dès le lendemain à Sa Majesté, qui l'approuva dans toutes ses parties, dont la principale était que, quoiqu'il eût été beaucoup moins cher et plus court de cent lieues de faire partir l'expédition de Carthagène, il était important, pour cacher le projet, de la préparer à Cadix, afin de laisser douter, même après notre départ, en nous embarquant sur l'Océan, si nous allions à *Buenos-Ayres*, où le Ministre avait répandu sourdement le bruit qu'on craignait une révolte.

M. de Crillon avait demandé qu'on nous approvisionnât en vivres comme pour les plus longs voyages, afin de faire croire,

partant d'un point si près de Gibraltar, que « ce n'était que pour être plus à portée « de faire et de combiner avec le Général qui « faisait le blocus, une attaque subite de cette « place par le côté de la mer. Ce fut ce « dernier jugement qui fut porté par les An- « glais et par la plus grande partie de l'Eu- « rope, sur-tout lorsqu'on apprit que M. de « Crillon en avait le commandement, toute « l'Europe étant instruite qu'il avait voulu « surprendre cette place par la mer quinze « ans auparavant », Les dix-sept autres articles roulaient sur les différentes choses qu'il demandait, telles que sacs à laine, artillerie de campagne, vivres, etc., et sur la manière dont il comptait faire son invasion, en la soumettant dans quelques circonstances, aux variétés d'un élément sur lequel les vents sont les premiers guides. Il démontrait que (en laissant la porte ouverte, par la seule disposition de ses attaques, à tous les événemens heureux qui pourraient lui arriver au moment de la descente, pendant la nuit) quand même il serait obligé d'arriver de jour, il exécuterait sa descente de façon à ne pas donner le temps aux en-

nemis de transporter leurs vivres et leurs magasins dans le Fort, en ne leur laissant que le temps de s'y enfermer eux-mêmes, et c'est ce qui arriva.

Nous essuyames un calme qui nous retint à hauteur de Cartagêne pendant un mois; il s'éleva un vent frais qui, selon le calcul de M. de Moreno, commandant l'escadre, devait nous mettre vers les onze heures du soir au point que M. de Crillon lui avait indiqué, nommé *la Musquita*, à deux lieues seulement du fort Saint-Philippe. Mais le vent s'était renforcé sur les huit heures du soir, et nous poussa, à dix heures du matin, où M. de Crillon voulait n'être qu'à dix heures du soir. Ce gros tems finit par une espèce de tempête, et nous força de passer près du fort où M. de Moreno dit à M. de Crillon qu'il serait obligé d'arborer le pavillon Espagnol, en l'assurant par un coup de canon tiré à boulet, selon les règles d'Espagne, à quoi M. de Crillon consentit sur-le-champ, pour respecter les usages de la marine Espagnole, qu'il blâmait à cet égard. Les ennemis ne nous ayant pas encore tiré, quoique déjà depuis long-temps à portée, cela lui parais-

sait une bravade absolument inutile, qui pouvait coûter cher à la flotte. Cependant Ils nous laissèrent défiler sans nous répondre. M. de Crillon n'avait que plus de raison d'en être fâché. Il fut instruit depuis que les ennemis nous avaient pris jusques-là pour une flotte Russe qu'ils attendaient, et qu'en ne les éclairant pas sur notre arrivée, si leur erreur avait duré deux heures de plus qu'il nous fallut pour arriver au point de débarquement qu'il avait choisi, et où nous étions forcés alors d'aborder, il est assez vraisemblable que nous aurions eu le temps de couper la retraite d'une partie de la garnison qui était logée dans Mahon et le faubourg. Malgré l'éveil prématuré que nous leur avions donné, M. de Crillon joignit leur arrière-garde presque sur le chemin couvert, et peut-être qu'un heureux hasard nous eût mené plus loin. Mais peut-être aussi que ce même bonheur qui n'a jamais abandonné M. de Crillon à la guerre, le permît ainsi, pour ouvrir aux Anglais un asyle dans la place, auquel ils n'auraient pas pensé à avoir recours, s'ils avaient été réduits au désespoir. En réu-

nissant leurs forces très-supérieures aux nôtres, ils auraient pu tomber sur nous avant que nous fussions rassemblés, ainsi qu'il l'a appris de M. de Murray, Commandant de l'Isle de Minorque, devenu depuis le prisonnier et l'ami de M. de Crillon. « Ce général lui a dit depuis qu'il avait été tenté de « l'attaquer. Mais qu'alors, il apperçut que » les trois quarts de la flotte se portaient » sur la côte opposée pour y descendre, ce » qui aurait placé ses troupes entre deux » feux, et les eût exposé à la nécessité de » mettre armes bas, et peut-être de voir en- » lever le fort Saint-Philippe d'emblée, s'il » en eût encore diminué la garnison pour » marcher sur M. de Crillon, et qu'en con- » séquence, il ne songea plus qu'à rentrer » promptement dans sa place.

En effet, ce Général jugea très-bien le projet par la disposition de la descente, et heureusement ne pensa point que la tempête avait séparé un grand nombre des bâtimens destinés à débarquer dans la partie de l'attaque de M. de Crillon, et que les mêmes vents qui nous avaient jetté sur la côte étaient encore trop forts pour ne pas re-

pousser la partie des troupes qui devaient débarquer sur la côte opposée. M. de Crillon avait gardé, dans le partage de ses troupes, le plus grand nombre de son côté (comme étant le plus à portée des forces des ennemis qui étaient hors du fort); mais, pour les tromper, il avait placé dans le plan de sa descente, du côté opposé, beaucoup de bâtimens qui ne portaient point de soldats, c'est-à-dire, tous ceux de son artillerie, munitions de guerre, hôpitaux, vivres, etc. de manière que cette partie de la flotte offrait aux yeux de l'ennemi un débarquement du triple, au moins plus considérable *que ne l'étaient nos forces réelles*. Indépendamment des dix mille habitans armés en notre faveur, dont on nous avait flatté, si nous avions été à portée de leur donner les signaux convenus; et en conséquence de cette supposition, qui était dans l'ordre des choses possibles, M. de Crillon avait fait faire, à tout hasard, pour les premiers grenadiers de son avant-garde, cent cinquante habits uniforme d'un des régimens anglais, que nous savions cantonné dans la ville de Mahon.

Sa première disposition était donc de cinq mille hommes du côté de l'attaque de M. de Crillon ; du côté de celle de M. de Las Casas, de la brigade de Savoye, de deux cents volontaires de Catalogne et de quelques compagnies de grenadiers, détachées des autres corps de l'armée. Le reste des troupes de l'expédition était commandé par M. d'Avilès, qui avait ordre de longer la côte, jusqu'à une lieue de *Ciudadella*, pour les débarquer ; de manière que les troupes allassent ensuite par terre l'attaquer, pendant que les bâtimens qui les auraient mis sur la côte continueraient leur route pour se présenter à l'entrée du Port. Cette ville est la capitale de l'isle de Minorque ; et ce fut à ce port que M. de Richelieu avait fait son premier débarquement avec toute son armée (Elle est située à douze lieues du fort Saint-Philippe).

Le plan du débarquement, tel qu'il devait être fait dans tous ses détails, a été donné au public dans le temps, et les vrais militaires qui l'ont vu lui ont donné leur approbation. En effet, il a été démontré que, malgré la difficulté de son exécution, cau-

sée par une tempête, le succès du débarquement a été complet, et paraissait déjà assuré par la seule disposition des bâtimens, le Général anglais ne pouvant guère calculer d'une autre façon.

M. de Moreno, aussi habile Officier de Marine qu'il était brave de sa personne, représenta à M. de Crillon qu'il manquait beaucoup des bâtimens qui portaient les troupes destinées au débarquement de son côté, et que tant que le même vent (dont on ne pouvait pas prévoir la durée) soufflerait, celles qui devaient débarquer sur la côte opposée, nommée *la Cala-Caufa* ou *Cala-moli*, ne pouvaient pas arriver, ainsi que M. de Crillon risquerait de se trouver dans l'isle bien du temps avec le peu de monde qu'il voyait, nous les jugeames de trois à quatre mille hommes, il ne s'en trouva que trois mille six cents (M. de Moreno ajouta qu'il ne pouvait dire dans quel tems il en arriverait davantage); M. de Crillon lui demanda le remède qu'il y avait; il répondit que dans la position où nous nous trouvions alors, il était impossible d'aborder ailleurs qu'à la Musquita, (selon l'ordre que lui avait donné

M.

M. de Crillon de s'y diriger) et qu'en luttant contre le vent pour attendre que nous fussions rassemblés, nous courrions un prochain danger d'échouer contre quelques rochers, où nous péririons sans ressource; mais qu'en supposant que nous pussions parvenir à nous éloigner de ce danger, il ne pourrait plus répondre de l'endroit où la mer nous conduirait, ce qui lui faisait craindre que l'expédition ne fût manquée. M. de Crillon lui répondit: « Eh bien! Mon-
» sieur, dans ces différentes suppositions mon
» calcul est déjà fait; mettez-nous à terre,
» et avec vos vaisseaux et bâtimens de convoi,
» tâchez d'entrer dans le premier port que
» vous pourrez trouver, et de préférence,
» s'il vous est possible, dans celui de *Fournel,*
» que nous vous ouvrirons l'épée à la main,
» si les ennemis voulaient s'opposer à votre
» entrée dans cet asyle: donnez le signal de
» débarquement, la valeur Espagnole rem-
» placera ce qui nous manque de force. Moi,
» je regarde, au contraire, l'expédition comme
» assurée, parce que les ennemis, nous voyant
» d'un côté marcher sur eux avec audace,
» nous jugeront plus forts que nous ne le

» sommes, et que d'autre part, s'apperce-
» vant que la plus grande partie de nos vais-
» seaux et du convoi est de l'autre côté, et
» que les vents pourraient se calmer d'un
» moment à l'autre, ils calculeront facile-
» ment qu'ils risqueraient trop en se mettant
» entre deux feux, et s'exposant à perdre
» leur place dans un instant ».

M. de Crillon se fit donc débarquer sur-le-champ, avec quelques grenadiers et ses Aides-de-camp, dans la chaloupe du vaisseau qu'il montait, derrière une butte fort élevée, qui couvrait un terrein capable de contenir un demi-bataillon, d'où l'on descendait dans un chemin creux qui conduisait à la ville de Mahon, éloignée de deux lieues et demie : il en fit fouiller les environs de droite et de gauche, et ne trouva qu'un chirurgien de campagne, qui faisait, dit-il, sa tournée ; il offrit son cheval à M. de Crillon, qui l'accepta ; et ayant jugé que cette butte pouvait lui servir doublement, il y planta lui-même un drapeau pour servir de point de ralliement aux autres chaloupes, et faire voir aux ennemis (qui pouvaient de très-loin découvrir cette crête) que nous

étions déjà postés et maîtres des hauteurs : ayant pensé en même-temps, qu'en laissant sur cette butte, durant quelques heures, les quarante derniers soldats débarqués, avec ordre de faire perpétuellement la navette, pour offrir toujours aux yeux de l'ennemi vingt soldats sur l'élévation, en tournant la butte par un sentier au lieu d'entrer dans le chemin creux, «afin de remonter et des-» cendre, comme si c'était une continuité » de la colonne qui entrait dans le chemin » creux : manœuvre qu'ils commenceraient » aussi-tôt que l'arrière-garde serait passée, » et qui devrait durer assez, pour donner à » l'ennemi lieu de croire qu'il avait plus de » dix mille hommes de débarqués dans cette » partie ».

Aussitôt que ces deux compagnies de grenadiers furent rassemblées, M. de Crillon les fit entrer dans le chemin creux qui conduisait en droiture à la ville de Mahon, en le remplissant, avec ordre de marcher très-lentement, et faisant de temps en temps de petites haltes, jusqu'à ce que la dernière division s'apperçût qu'il n'y avait que cent cinquante pas d'intervalle entre elle et la

colonne qui avait ordre de conserver cette disposition. Aussi-tôt qu'il y avait cent cinquante hommes de rassemblés derrière la butte, quoique de différens régimens, M. de Crillon leur faisait reprendre, en marchant, leur formation selon leur rang d'ancienneté de régiment; à l'effet de quoi des Officiers-majors et des Aides-de-camp furent laissés de distance en distance, pour faire suivre ce premier arrangement au moyen des pelotons qu'ils choisissaient du même uniforme; et dans le trajet d'une demi-lieue il y avait déjà près de mille hommes rassemblés, formant des têtes de bataillons, en observant leurs distances; de manière que chaque soldat qui arrivait pouvait à l'instant se mettre à sa place. M. de Crillon jugea dès-alors qu'en marchant toujours avec la même méthode, trois à quatre mille hommes arriveraient parfaitement en règle devant l'ennemi, et sans être hors d'haleine, en partageant en quatre heures les deux lieues et demie qui restaient à faire pour les joindre.

Ce Général (après avoir pris toutes ses précautions pour que cela fût exactement observé, et avoir laissé deux Officiers-ma-

jors entendus à la tête du débouché, afin de faire suivre avec intelligence l'ordre d'arrêter les quarante derniers soldats destinés à exécuter pendant une heure la navette ordonnée) fut joindre au galop son avant-garde, qu'il avait confiée jusques-là aux ordres de M. le Marquis de Cajijal, Maréchal-de-camp, et après avoir marché ensemble encore deux heures, il arriva à quatre heures après midi à la *isleta del rey*, arsenal de la marine, ou *douane du port*. Nous y trouvames une petite garde, dont la moitié se mit à courir sur le chemin de Mahon, en nous faisant une décharge qui ne nous causa aucun mal; mais l'autre moitié, déjà embarquée sur des chaloupes qui se retiraient au fort Saint-Philippe par le port, avec quelques effets, ayant été obligée de filer devant nous, en fusillant, nous tua un grenadier et en blessa deux : notre feu fut plus nourri, et sûrement leur perte plus forte. Nous admirâmes, en passant, une maison de bois construite à Londres, en morceaux numérotés et rapportés, capable de contenir quatre bataillons et de former un grand magazin. M. de Crillon fut joint là par un gentilhomme du pays,

qui lui dit qu'il était de nos amis, et qu'il venait lui offrir ses services; il ajouta qu'il arrivait de Mahon, où tout était encore dans la plus grande tranquillité à trois heures de l'après-midi, avec la seule nouvelle qu'on avait vu paraître une flotte russe; mais qu'un moment après, le bruit général s'était répandu que les Espagnols étaient débarqués dans l'isle avec vingt mille hommes à la *Cala* de la *Musquita*, et qu'on appercevait une plus grande quantité de voiles prêtes à débarquer à la *cala Moli* ou (1) *cala Caufa*, qu'on n'entendait alors que des gémissemens dans la ville; et qu'au moment où il était parti pour venir au-devant de nous, ce qui était à trois heures et demie, on battait la générale. M. de Crillon lui demanda combien il y avait de troupes anglaises hors du fort; il répondit: qu'en comptant celles qui étaient en garnison *à la Nouvelle-Araval*, sur le chemin de Saint-Philippe, et les troupes qui étaient dans Mahon, il y avait quatre bataillons, faisant trois mille hommes, que nous aurions sûrement coupés et pris en détail, si

(1) Selon quelques cartes différentes.

nous avions pu arriver de nuit, ainsi que lui et plusieurs amis l'espéraient ; interrogé s'il croyait que nous aurions encore le temps de les couper, il répondit qu'il ne le croyait pas, s'ils avaient tout de suite pris le parti de se retirer au fort au moment qu'on battait la générale; mais que si, au contraire, le Gouverneur Murray, étant certainement au désespoir de nous abandonner dans Mahon ses magasins qui étaient immenses, ne voyait pas exécuter le débarquement du côté de la *Cala-Moli*, (ce qui était très-possible à cause du vent contraire) il pourrait se faire que, pour donner quelque temps de plus à son déménagement, il nous attendît cette nuit, pour ne rentrer dans le fort Saint-Philippe que deux heures avant le jour, d'autant qu'avec les trois mille hommes, et mille de plus qu'il pourrait tirer du fort, (attendu la qualité du pays dans la gorge, où nous serions obligés nécessairemnnt d'entrer pour arriver à Mahon) il pourrait arrêter jusques-là nos vingt mille hommes. Cet avis ne changea rien à la marche de M. de Crillon, et au contraire, augmenta son desir de montrer de l'audace pour presser le Gou-

verneur de s'enfermer avant de lui donner le temps de reconnaître l'erreur où l'on était sur ses forces, si les vents contraires continuaient et augmentaient peut-être pendant la nuit, au point de repousser entièrement cette partie du débarquement hors de la vue de la côte : il ne restait d'autre ressource à M. de Crillon, en supposant qu'il ne pût déterminer l'ennemi à rentrer dans sa place pendant la nuit, que de forcer, bayonnette au bout du fusil, un passage, en suivant la mer, qui assurât les approches du port de Fournel, où il espérait trouver M. de Moreno et tout le convoi qu'il aurait pu mettre à terre.

Il calculait que dans le cas même où M. de Moreno n'aurait pu y entrer la veille, et où le Gouverneur de Minorque oserait se compromettre assez pour s'éloigner autant de sa place, M. de Crillon aurait encore le temps d'emporter, l'épée à la main, le château qui en défendait l'entrée, avant que l'ennemi se fût déterminé à prendre un parti aussi hasardeux.

M. de Crillon avait été instruit par le gentilhomme Minorquain, qu'il n'y avait que

cinquante hommes de garnison ; il jugea qu'il lui serait aisé de l'escalader , si cela était nécessaire. Il sentait toute l'importance de ce poste, puisqu'en l'occupant il se procurait, par cette position , une puissance presque égale à celle de l'ennemi dans l'isle , s'étant rendu , par ce moyen , maître de la plus grande partie du terrein , d'autant que le port de Fournel est aussi bon que celui de Mahon pour recevoir et contenir tous les vaisseaux de guerre, ayant derrière lui la ville de Ciudadella, sa capitale, dans laquelle M. de Moreno l'avait assuré que M. d'Avilès devait entrer le même jour, par le même vent qui régnait. M. de Crillon se trouvait certain par ces deux ports de rassembler toutes ses forces, et de trouver dans l'isle autant de vivres qu'il en faudrait pour les attendre dans toutes les suppositions ; mais aucune de celles-ci n'eût lieu. M. de Crillon, en continuant sa marche sur Mahon, craignit un instant à ses approches , par la vue de la grande clarté qu'il apperçut dans la ville , que les ennemis n'y eussent mis le feu avant de rentrer au fort pour nous ôter toutes les ressources , que nous devions y trouver en

vivres, et nous priver des richesses de tant de prises qui y étaient renfermées ; il reconnut, en avançant, que c'était la ville qui était illuminée. Il trouva à l'entrée du faubourg l'Alcalde major à la tête des Magistrats, qui lui en présenta les clefs, en se jettant à ses genoux, qu'il embrassait en même-temps qu'il tirait par la bride le cheval du Chirurgien qu'il allait renverser sur M. de Crillon, s'il ne s'était pressé de le prier de le lâcher. Il reçut ses clefs toujours en marchant, ainsi que sa harangue en langue espagnole, pour suivre les ennemis sans perdre un instant. Et après lui avoir répondu qu'il acceptait, au nom du Roi d'Espagne, l'hommage des Mahonnais, et leur serment de fidélité à Sa Majesté Catholique, en attendant que tous les corps le prêtâssent le lendemain en forme : il lui rendit ses clefs, en lui disant : que le choix qu'on avait fait de lui le persuadant de sa probité et de son honneur, il ne pouvait les remettre en meilleures mains, pour le charger lui-même d'entretenir dans la ville le bon ordre dont il le rendait responsable, l'asurant qu'il le traiterait en ami et en fidèle sujet du Roi, si sa conduite

le méritait, ou qu'il le ferait *pendre* le lendemain, si l'autorité du Roi, leur ancien et légitime Souverain n'y était pas respectée entièrement; qu'il ordonnait, dans le même moment, que chacun rentrât chez soi et fermât sa porte, parce que s'il apprenait qu'aucun des effets des magasins anglais fussent transportés dans les maisons des particuliers, ceux qui les recevraient seraient traités comme voleurs des coffres du Roi, et *pendus*.

Ayant appris que l'arrière-garde des Anglais était encore à huit heures du soir à Mahon, il n'en était que neuf alors, M. de Crillon ne désespéra point de la joindre. Il laissa un bataillon dans la ville pour y faire observer le bon ordre, chargea l'intendant de l'armée, qui l'était venu joindre, de faire mettre des sentinelles à tous les magasins que lui indiquerait l'Alcalde major, et de lui préparer une halte pour les quatre heures du matin.

D'après cela, M. de Crillon ne trouva point d'inconvénient à marcher rapidement à la suite des Anglais, pour tâcher au moins de les faire rentrer au sifflement de nos

balles, s'il ne pouvait pas en tirer un meilleur parti dans l'obscurité de la nuit; mais sans doute que les ennemis y avaient été menés aussi vîte, car il ne pût faire, dans le trajet de deux lieues, qu'une centaine de prisonniers, qu'il ramassait de temps à autre, n'ayant trouvé ensemble que douze soldats et un sergent dans la nouvelle Araval occupés à ramener deux pièces de canon dans le fort; il leur fit prendre le chemin de la ville, continua sa marche et arriva jusqu'à la palissade du premier chemin couvert, sans en être avisé que par une décharge de mousquetterie qu'ils nous firent, et que nous leur rendîmes, lesquelles probablement ne firent aucun mal ni à l'un ni à l'autre. Jugeant par le silence qui régnait d'ailleurs dans le fort que tous les postes étaient garnis et les portes bien fermées, M. de Crillon comprit qu'il devait renoncer à toute espérance d'entrer dans la place cette nuit, et qu'il n'y avait plus qu'à en profiter pour l'employer à former le blocus, et asseoir un camp aussi étendu qu'il serait possible, au moyen des distances nécessaires, afin d'être à portée de défendre les deux côtés,

laissant la chaussée entre deux, et sur-tout de nous mettre le plus promptement hors de la portée du canon, dont il importait fort de sortir, pour n'être pas surpris en colonnes sur la chaussée par quelques pièces qui devaient naturellement l'enfiler.

En effet, il y avait déjà quelque temps que nous étions en marche, en nous retirant dans le même ordre, lorsque la fortune ordinaire de M. de Crillon, qui l'avait conduit jusques-là, pour ainsi dire par la main, voulut y mettre le comble, en inspirant aux ennemis une idée de laquelle M. de Crillon a toujours oublié de demander le motif; ce fut celle de nous tirer un coup de canon dont on entendait le siflement du boulet longeant la colonne sur nos têtes, mais si haut, que M. de Crillon jugea qu'il avait été tiré à toute volée, et qu'il devait tomber à la plus grande distance possible, de manière qu'en se décidant tout de suite d'asseoir son camp à cent pas au-delà du lieu où serait tombé le boulet, il se trouvait certain d'être en sûreté et campé dans les règles prescrites à la guerre, et il cria en conséquence : *Qu'on remarque de main en main l'endroit où sera tombé*

le boulet, et que la tête de la colonne s'arrête à sa hauteur ; car c'est lui qui doit, dans l'obscurité où nous sommes, nous servir aujourd'hui de Maréchal-des-logis.

Cependant M. de Crillon avait chargé des Officiers Majors de reconnaître nos flancs de droite et de gauche, et on lui avait rapporté que rien n'empêchait qu'on ne pût marcher en bataille sur les deux côtés de la chaussée; il n'eut rien de plus pressé que de la faire descendre par un à droite et à gauche par bataillon pour continuer sa marche en bataille, afin de n'offrir plus que trois hommes de profondeur à l'enfilade des canons qu'il craignait pour sa colonne ; mais cette précaution (quoique nécessaire) ne servit qu'à retarder un peu plus notre marche ; les ennemis ne nous ayant tiré que ce seul boulet, qui fut trouvé à cinquante pas, sur la droite de la chaussée, en allant à la ville de Mahon, et constamment décida la gauche de notre campement, que M. de Crillon étendit jusques sur la côte au moyen d'un demi bataillon, le reste du bataillon et tous les autres corps se placèrent de suite en s'alignant sur leur gauche, et profitant pour se couvrir de petites hauteurs que le

hazard avait formées à cent pas de nos bataillons, en avant de notre front, faisant face au fort, comme si ç'eût été des redoutes faites exprès, sur lesquelles M. de Crillon eut soin de laisser toujours une sentinelle, afin de cacher nos grands intervalles; et par cette première disposition, quoique nocturne, n'ayant encore qu'environ trois mille hommes dont il put disposer, il parvint néanmoins (au moyen de nos grands intervalles) jusqu'à toucher la côte opposée, de manière qu'il ne restait qu'à fermer aux ennemis le passage qu'ils pouvaient avoir par le côté du *Fort-Marboroug*, et c'est ce qu'il fit, en y conduisant deux cents hommes, desquels il en détacha cinq jusqu'à la palissade, avec ordre d'y tirer leur coup de fusil, (en se repliant aussi-tôt sur nous) pour leur prouver seulement que nous les embrassions en totalité, et à fin de reconnaître en même-temps nous-mêmes s'ils étaient aussi en garde dans cette partie-la, ce qui nous fut très-démontré par une salve bien nourrie qu'ils nous firent, mais qui ne nous coûta cependant pas un seul soldat.

M. de Crillon, après avoir encore placé

quelques postes pour leur fermer entièrement les passages, retourna à son camp; il le trouva arrangé comme il l'avait indiqué en marchant. Ce camp offrait à notre tête un champ de bataille propre à y combattre avec avantage, trois fois plus de troupes que nous n'en avions.

M. de Crillon l'avait si bien jugé, quil n'a pas été obligé d'y faire le moindre changement, pendant trois mois que nous l'avons occupé, n'y ayant jamais eu qu'un soldat de blessé par un boulet perdu et comme par un miracle.

Enfin, ayant été jetté dans l'Isle sur le midi, M. de Crillon s'en trouva entièrement le maître à trois heures du matin; le blocus étant parfait, s'étant emparé des trois ports, dont les garnisons furent faites prisonnières, et de tous les magasins de Mahon, dans lesquels étaient renfermés toutes les prises faites par les corsaires sur les bâtimens marchands, espagnols et français, depuis le commencement de la guerre, indépendamment des vivres immenses, viandes salées, vins, eaux-de-vie, ris, etc.; ce qui servit très-utilement à M. de Crillon dans le courant

du

du siége, à donner fréquemment des gratifications aux soldats, harrassés par une fatigue inouie et peut-être hors d'exemple.

« Ce sont de petits moyens qu'il ne faut » pas négliger, et l'effet en sera toujours » immanquable, sur des ames élevées, telles » que celles des soldats espagnols, portés » naturellement à la reconnaissance. Ils » recevaient chaque distribution avec des » cris de joie modérés, pour marquer seu- » leulement leur sensibilité à ses attentions, » n'ayant jamais cessé de faire, en chantant, » leur service le plus fatiguant et le plus » périlleux. Il n'est pas possible de se refuser » encore au plaisir de rendre justice à cette » brave et infatigable nation, capable de » tout, ainsi que la Française, quand elle » sera bien menée, et prise chacune par » son caractère national ». Il était déjà jour, lorsque M. de Crillon fut rentré à Mahon; il y vit arriver, avec plaisir, en très-bon ordre, un régiment entier, qu'il avait beaucoup regretté jusques-là, n'ayant pu se rassembler plutôt, et qui au contraire arriva parfaitement à propos, parce qu'on venait de lui donner avis, que depuis que le jour

paraissait, il y avait quelques assemblées de Grecs, de Juifs, et du peuple Mahonnais, qui couraient les rues, et qui avaient même tenu des propos insolens à des Officiers, pendant au contraire que personne des dix mille hommes, dont on nous avait flattés, ne paraissait, et que le même vent subsistait. M. de Crillon arrêta ce régiment, composé de deux bataillons qui étaient en colonne au milieu de la grande rue, en le faisant reposer sur ses armes, et fit publier un autre ban afin que chaque habitant de quelque nation qu'il fût rentrât chez soi, pour n'en sortir que lorsque le serment solemnel de fidèlité au Roi d'Espagne serait prêté dans ses mains, par tous les corps, à onze heures du matin, avertissant que les patrouilles allaient se redoubler dans ce moment pour arrêter tous ceux qu'on trouverait hors de chez eux, et les punir très-sévèrement; comme aussi qu'après les sermens prêtés, personne, de quelque condition quil fût, ne pourrait être trouvé dans les rues, avec aucune espèce d'armes, sans une permission expresse de lui. Il établit le Lieutenant-Colonel de ce régiment comme Lieutenant

de Roi de la place pour la police et le bon ordre, et en détacha sur-le-champ le Colonel, Marquis de Penna, avec trois cents hommes pour aller s'emparer du château et du port de Fournel, ce qu'il exécuta avec autant d'activité que d'intelligence, et ce qui lui valut le grade de Brigadier.

M. de Crillon, quoique plus tranquille alors, était encore fondé à ressentir assez d'inquiétude pour chercher à présenter aux ennemis quelques moyens de plus d'illusion. Il se ressouvint qu'on lui avait fait remarquer, en passant par l'Isle du Roi, dans la grande maison de bois dont on à parlé, un habillement complet d'un régiment anglais qui devait lui être livré le lendemain; il envoya aussi-tôt l'ordre au camp de faire aller cinq hommes par compagnie, avec un Lieutenant et Sous-Lieutenant par chaque peloton de vingt hommes, et un Capitaine avec son tambour par chaque peloton de trente, leur recommandant de cacher leurs armes sous leurs habits comme s'ils allaient à la paille, par-tout où ils pourraient être apperçus par des lunettes du fort, et de s'y rendre en suivant un guide connu qui les conduirait

au moyen d'un bacq, par un chemin très-court et hors de la vue de Mahon, avec ordre d'entrer dans le magasin où les Officiers et les soldats changeraient d'habits, pour prendre ceux du régiment anglais, chacun ayant soin de couper ou d'arracher tous les brandebourgs qui étaient sur les revers (ce qui est l'affaire d'un clin d'oeil pour le soldat quand il est question de détruire). Il était enjoint aux Officiers de sortir de la maison en colonne, en formant un régiment nouveau qui, en venant à Mahon par le même chemin que la colonne de l'armée avait suivi à son arrivée, représenterait un nouveau régiment entrant dans Mahon, tambour battant, pour traverser la ville, comme continuité du débarquement, d'où il se rendrait au camp tout de suite, en se montrant sur les hauteurs, et plusieurs y étant postés en sentinelles, afin d'exposer à la vue des ennemis une couleur rouge qu'ils n'avaient pu voir au débarquement, et qui leur ferait croire que c'était des troupes qui auraient été mises à terre pendant la nuit, (ce qu'en effet nous avons su depuis que les ennemis avaient imaginé). M. de Crillon trouva ce corps si

bien ensemble, que depuis ce jour il le laissa tel, s'étant créé Colonel de ce régiment, sous le titre *de Volontaires de Crillon*, dont il nomma, quelques temps après, Don Fabio Sangro, Colonel en second (1) : ce qui fut agréé par le Roi d'Espagne ; et ce corps a servi depuis avec la plus grande distinction, au siége du fort Saint-Philippe et à celui de Gibraltar.

M. de Crillon passa cette matinée à s'occuper de la police de l'isle et de la ville, et à recevoir les sermens en forme des Mahonnais, et des autres villes de Minorque, dont les derniers députés venant de Ciudadella, n'arrivèrent qu'à une heure après midi ; ils étaient cependant partis dès les sept heures du soir, la veille, peu de temps après que M. d'Avilès s'en fut rendu maître, ayant eu douze grandes lieues à faire pour venir de chez eux à Mahon (2).

Quoiqu'alors maître tranquille en appa-

(1) Nommé aujourd'hui Prince de Castel-Franco, et Colonel des Gardes Wallones.

(2) M. d'Avilès fut fait Brigadier pour la conquête de cette place.

rence de toute l'Isle de Minorque, M. de Crillon ne crut pas encore l'être assez, pour oser en envoyer porter la nouvelle au Roi, avant que son débarquement fût complet, et quil y eût rassemblé près de lui partie des détachemens qu'il y avait envoyés pour s'emparer, par terre, du port de Fournel, et de celui de Ciudadella, étant d'ailleurs bien aise de pouvoir donner à Sa Majesté quelques premières notions du fort Saint-Philippe, qu'il avait connu seulement avant cette époque, sur le plan (1) de ses redoutables fortifications, que nous savions encore fort augmentées par l'argent immense que l'Angleterre y avait dépensé, depuis que cette place lui avait été restituée à la paix, et de laquelle M. de Crillon n'avait pu parler jusques-là que d'après les Officiers Français qui en avaient fait le siège, et y avaient été depuis en garnison. Ils lui avaient tous assuré que cette place était imprenable, et cela lui avait été confirmé plus d'une fois à lui-même par le Maréchal de Richelieu, qui ne man-

(1) Ce plan est déposé à Paris, à l'Hôtel des Invalides.

quait jamais l'occasion de dire, quand on parlait de Mahon, que c'était au seul hazard qu'il avait dû cette conquête; M. de Crillon n'eût donc rien de plus pressé (la cérémonie achevée) que de profiter, avec les Officiers de son Etat-Major, des chevaux d'ordonnance, ânes ou mulets qui attendaient à sa porte, pour aller reconnaître au jour son camp, dont il commença la visite par la gauche, touchant à la mer par une chaîne de sentinelles qui coupait entièrement toute communication entre le fort et la ville de Mahon, et dont les postes étaient si bien placés, qu'il n'eut d'autre ordre à donner en marchant, que de créneler une maison qui se trouvait couverte par un rocher qni touchait la mer, et vis-à-vis d'un petit chemin creux qui conduisait à la place, par lequel on pouvait aller et venir de la ville jusqu'au fort, en défilant sans être apperçu. Cette maison était entourée d'un petit jardin dont l'entrée, défendue par des palissades, formait une espèce de forteresse pour appui de notre gauche.

M. de Crillon suivit de-là son camp jusqu'à sa droite, qu'il trouva également en règle,

au moyen des postes qu'il avait placés, dans la nuit, entr'elle la mer de ce coté-là, la Cala-Saint-Estevan, et le fort Marlboroug; il ne vit rien à changer dans leur établissement, et n'y ajouta de plus qu'un bataillon de volontaires de Catalogne et deux cents dragons, (quoïque encore sans chevaux) pour soutenir cette partie du blocus; il retourna de-là à son camp, pour y jouir avec délices du spectacle de la première gratification, en vin, en ris, eau-de-vie et viande salée, qu'il avait annoncée en passant au soldat.

M. de Crillon rentra chez lui à la nuit fermée, et y apprit, peu de temps après, que le vent contraire s'etant calmé, toute sa petite armée se trouvait réunie dans l'isle, et ce fut seulement alors qu'il se crut autorisé à s'en regarder comme tranquille possesseur.

M. de Crillon dépêcha à Sa Majesté M. de Garnica, Capitaine de cavalerie, un de ses Aides-de-camp. Sa Majesté accorda à cet Officier la commission de Lieutenant-Colonel pour lui en avoir porté la nouvelle; et ce fut à cette occasion que Sa Majesté voulut bien penser à donner une première marque de sa satisfaction à M. de Crillon qui n'y

avait nullement songé; le Roi lui fit écrire par M. le Comte de Florida Blanca, que Sa Majesté lui avait accordé une pension de trente mille réaux sur la tête de son fils, ou de sa fille à son choix. M. de Crillon, en remerciant le Roi, et acceptant, fit réponse qu'il se déterminait en faveur de sa fille, *son fils ayant un nom et une épée pour assurer son existence.* Il annonça à Sa Majesté que dès le lendemain il lui dépêcherait un autre Officier pour lui rendre compte de sa façon de penser à l'égard du fort Saint-Philippe, sur lequel il prévenait M. le Comte de Florida Blanca, par une lettre particulière, que les idées qu'il lui avait données d'après celles des autres n'étaient plus les mêmes, et qu'à vue de pays, dans la seule partie qu'il avait visité sans essuyer un seul coup de fusil ni de canon, quoiqu'ayant été presque sur les palissades du côté du fort Marlboroug, et reconnu parfaitement la Cala-Saint-Esteran, il ne pensait plus que ce siége fût impossible, ainsi qu'il l'avait annoncé; mais que cependant il le priait de ne rien dire au Roi, jusqu'à l'arrivée de son second courier, afin de ne pas le compromettre avant qu'il pût s'ex-

pliquer plus positivement lorsqu'il aurait visité d'aussi près, (si cela était possible) toute l'enceinte de la place, et particulièrement la partie du Philippet, séparée par un petit bras de mer, l'hôpital des Grecs et la tour des Signaux ; ce qu'il se réservait de faire dans la matinée du lendemain, pour pouvoir envoyer dès le même jour un croquis de son plan à Sa Majesté, avec l'avis signé des principaux Officiers de l'armée, afin de savoir si nous devions nous réduire à continuer un blocus ou nous décider à en faire le siége.

En effet, M. de Crillon eut le tems, le lendemain matin, de reconnaître de très-près la place dans toutes ses parties, de voir que le drapeau Anglais était encore au haut de la tour des Signaux, quoique nous eussions une compagnie de grenadiers dans le bas, d'y monter lui-même par une échelle en dehors en forme d'escalier, d'en arracher le drapeau Anglais et d'y substituer le drapeau Espagnol, ce qui (de son aveu) était inutile à faire en plein jour, et un peu imprudent de la part du Général en chef, puisque nous n'étions pas au quart de portée du

canon de la place ; mais M. de Crillon pensa qu'un Général, sur-tout étant étranger, et point encore connu dans la nation, doit quelquefois se permettre de petites fanfaronnades, pour les menus plaisirs du soldat ; et peu s'en fallut qu'il ne fût puni de cette légèreté ; car dans le court espace de temps qu'il employait à cette opération, les assiégés lui tirèrent plusieurs coups de canon, qui tous donnèrent dans la tour les uns à un pied au-dessous des siens en montant, et les autres lorsqu'il en descendait, à la même distance au-dessus de sa tête ; l'un d'eux fit éclater une pièrre de la muraille, dont son chapeau lui para si bien la blessure et la douleur, que s'il n'était pas sorti quelques gouttes de sang par dessous le chapeau que les grenadiers lui firent remarquer, à peine se serait-il apperçu d'avoir été blessé, cela ne l'empêcha pas de remonter à cheval et de continuer sa tournée jusqu'à l'hôpital des Grecs. Nous ne cessâmes pas un instant d'être poursuivis par le canon ennemi, sans cependant en recevoir aucun mal ; et n'ayant plus rien à examiner (à force de persécution de toute l'armée). M. de Crillon consentit

pourtant à se laisser saigner, quoiqu'il n'éprouvât aucune douleur, et qu'il sentit au contraire un vrai plaisir d'avoir été le premier officier, et le premier soldat blessé par le canon de la place.

Le lendemain matin, il assembla les principaux Officiers, jusqu'au grade de Colonel inclusivement, et leur dit que :

« Profitant des bontés du Roi et de sa con-
» fiance, fondée sur l'expérience qu'il avait
» acquise par vingt-deux siéges, dont plu-
» sieurs des plus fortes places de l'Europe,
» sous les plus grands Maîtres de l'art (1), et
» Sa Majesté lui ayant donné carte-blanche
» en partant pour se contenter de faire le
» blocus du fort, tel qu'etait établi celui de
» Gibraltar depuis près de trois ans, ou
» pour faire le siége dans toutes les formes,
» il ne doutait pas que Sa Majesté ne s'en
» rapportât totalement à son avis ; mais
» qu'ayant l'honneur de les commander
» pour la première fois, et rendant justice
» à leur amour pour la gloire des armes du

---

(1) MM. les Maréchaux de Villars, de Saxe, de Lowendal et M. de Vallieres.

» Roi, il voulait se mettre à cet égard à la
» discrétion du plus grand nombre, en les
» priant de signer chacun en particulier leur
» avis sur un papier qu'ils trouveraient sur
» la table de son cabinet, à la tête duquel
» ils liraient son raisonnement, quant aux
» avantages et possibilité d'entreprendre
» ce siége, comparés à ceux qu'il pourrait y
» avoir à n'en faire que le blocus, y ayant
» à la suite de ses réflexions, sur le même
» papier deux colonnes, dont l'une aurait
» pourtitre :

« Avis en faveur du siége » du fort Saint-Philippe ».	« Avis en faveur du blo- » cus ».

M. de Crillon annonça qu'il avait un courrier pour le Roi, prêt à partir ; que cela devait s'opérer tout de suite par ordre d'ancienneté ; et à ce titre il entra le premier dans le cabinet, et signa en faveur du siége, mais en ressortit, en disant : « qu'il ne
» voulait pas dire le côté où il avait mis
» son nom, et qu'il exigeait que tous don-
» nâssent à haute voix leur parole d'observer

» le même silence, sur l'avis particulier que » chacun aurait donné jusqu'à ce que tous » fussent signés et confrontés ». Le Comte de Cifuentes, Maréchal-de-camp, dont les connaissances, le courage, et le jugement le plus sain répondent à l'amour qu'il a pour la gloire du Roi, et de la Nation, se trouvant le plus ancien, passa de suite dans le cabinet, et après un mûr examen du pour et du contre, signa du même côté; les autres Généraux, ou Officiers supérieurs, animés du même zèle et attachement pour le Roi, signèrent le même avis à leur tour, et tous les vœux se trouvant généralement réunis en faveur du siége; M. de Crillon eut la satisfaction de dépêcher un courrier à Sa Majesté dans la même journée, en insérant cet écrit unanime dans le compte qu'il lui rendait, et ajoutant, en son nom, qu'il répondait au Roi sur sa tête de lui livrer la place en moins de trois mois de tranchée ouverte, avec une très-petite perte d'hommes, et très-peu de dépense pour son trésor royal, puisque Sa Majesté faisant la guerre chez elle, l'argent ne ferait que changer de main pour se répandre dans son propre pays. M. de Crillon joignit à sa

dépêche un mémoire raisonné, par lequel il demandait qu'on lui envoyât sur-le-champ, par Barcelonne, tout le train d'artillerie de siége qui y était détaillé, ainsi que les munitions nécessaires, avec un bataillon d'artillerie, et seulement quatre mille hommes d'infanterie, de plus (1); et il n'a jamais eu ni demandé que ce nombre, qui lui faisait en tout

(1) Ce furent les 4,000 Français qui furent conduits aux ordres du Duc de Crillon, par M. de Falckenstein dans l'Isle de Minorque, où ils attaquèrent, six semaines après que M. de Crillon s'en fut rendu maître. Ce corps était composé du régiment de Lyonnais, dont le Marquis de Bouzolles était Colonel titulaire; le Marquis de Guerchy, Colonel en second; M. Dubourg, Lieutenant-Colonel: du régiment de Bretagne, dont le Comte de Crillon, fils du Duc, était Colonel titulaire; le Vidame de Vassé, Colonel en second; M. de Saint-Romans, Lieutenant-Colonel.

Du régiment de Royal-Suédois, dont le Comte de Sparre était le Colonel titulaire; le Comte Hamilton, Colonel en second; le Comte Oconnell, Lieutenant-Colonel.

Du régiment de Bouillon, dont le Baron de Wimpfen était Colonel, et M. Peyrier, Lieutenant-Colonel.

douze mille hommes, quoique bien instruit que la garnison ennemie montait à près de sept mille : ce qui, dans tous les livres de l'art, ne fait pas, à beaucoup près, les forces qui sont prescrites de la part des assiégeans, en proportion de celles des assiégés. Néanmoins M. de Crillon avait reconnu la qualité de cette place, (dont avant de l'avoir vue, autrement que sur des plans, il avait porté le même jugement que ceux qui la regardaient comme la plus forte de l'Europe : ainsi qu'elle l'était en effet par ses fortifications, et par ses mines. Il avait déjà fait son plan d'attaque en épargnant la consommation des hommes et éloignant ses approches par le moyen de l'artillerie. Quoiqu'il eût de plus que dans un siége ordinaire à garder la ville, les magasins et le port de Mahon, la ville et le port de Ciudadela, capitale de l'Isle, à douze lieues de distance, le port et la forteresse de Fournel qui en est à quatre, il prévit qu'en évitant d'attaquer les ouvrages de vive force, il aurait assez de monde pour remplir les engagemens qu'il prenait avec son Roi. M. de Crillon fondait sa promesse, 1°. sur l'enceinte étroite du fort Saint-Philippe, ce qui est

(selon

(selon lui) le plus grand défaut qu'une place assiégée puisse avoir ; 2°. d'après la complaisance que le Gouverneur de Mahon avait eue envers les habitans, en leur permettant de construire des murs assez élevés pour défendre leurs possessions jusqu'à la portée du fusil de la place, lesquels nous ne leur donnâmes pas le temps de détruire par la rapidité de notre invasion, ce qui nous dispensait de faire aucune tranchée en règle ; et 3°. enfin sur la possibilité, et même la facilité d'établir des bateries capables de prendre à rouage toutes celles de la place.

Sa Majesté Catholique se détermina en conséquence. Le siège fut entrepris, et toutes les gazettes de l'Europe ont été trop pleines de ses détails pour que M. de Crillon soit dans le cas de les répéter ici. Les Espagnols et les Français également réunis sous ses ordres, ont été témoins de l'art avec lequel il a conduit ce siége, ainsi que de l'union étroite et constante qu'il a entretenue entre les deux nations pendant sa durée ; et M. de Crillon aime à croire qu'ils auront vu avec autant de peine que de surprise qu'un certain auteur Français anonyme ait osé annoncer (en

parlant de ce siége) que M. de Crillon n'avait pas pris le fort Saint-Philippe dans les règles du métier, puisqu'il n'y avait employé que de l'artillerie, et sans doute parce qu'il n'y a perdu que 350 hommes, au lieu d'un bien plus grand nombre de victimes qu'il aurait pu sacrifier en poussant ses tranchées jusques sur les mines, ou attaquant, l'épée à la main, des ouvrages qu'il n'aurait pris qu'en répandant beaucoup de sang : tandis qu'il était assuré (en menaçant celui de ses braves soldats) d'anéantir ces mêmes ouvrages, et de forcer les ennemis à se rendre prisonniers de guerre, pour ne pas attendre le moment où ils n'auraient osé prétendre à aucune espèce de capitulation. Ce fait a été généralement reconnu par l'armée combinée d'Espagne et de France, qui a vu après la prise de cette place, l'état où elle était réduite, étant entièrement ouverte de deux côtés, sans aucune communication ni extérieure, ni intérieure, et sans une pièce en batterie. *Le plan d'attaque de M. de Crillon a été depuis applaudi par le conseil de guerre Anglais, qui a fort approuvé la défense et la capitulation du Lord Murrai ; et ce jugement est l'éloge le*

plus complet de la conduite de M. de Crillon pendant ce siége.

M. de Crillon a reçu dans ce temps plusieurs lettres de compliment à ce sujet, de la part de différens Généraux, dont la science militaire et le courage sont connus en Europe. Il expose seulement sous les yeux du public (comme la plus honorable) la lettre du feu Empereur Joseph, qui la lui fit remettre par M. de Kaunits, alors son Ambassadeur à Madrid, avec la permission de ce Monarque de la faire insérer dans les gazettes, ainsi que cela fut fait dans le temps (1).

---

(1) Les lettres de service expédiées par le Roi de France à tous les Officiers supérieurs qui commandaient ses troupes , à l'Intendant et aux Employés , portaient : « pour y servir sous les ordres de M. de » Crillon , un des Lieutenans - Généraux de mes » armées , ce qui doit paraître très-conséquent », en rappellant la lettre de M. le Duc de Choiseul , déjà insérée ci-dessus , dans laquelle Sa Majesté Très-Chrétienne disait positivement : « qu'elle per» mettait à M. de Crillon de s'attacher au service du » Roi , son cousin , en lui conservant son rang d'an» cienneté parmi ses Lieutenans-Généraux ».

Lettre de l'Empereur.

« Tant que je ne vous ai vu, mon Géné-
» ral, que lutter et combattre les difficultés
» qu'on rencontre ordinairement en tout
» genre, aux cours et en tout pays, quand
» on veut faire le bien, et s'élever au des-
» sus de la foule et des oppositions que la
» soi-disante prudence forme toujours contre
» les traits qui caractérisent le génie et le
» courage, je me suis tenu dans mon coin
» à faire des vœux pour vous, et pour que
» les deux Souverains que vous avez l'hon-
» neur de servir, (et que j'aime tendrement
» en ami et en allié) reconnaissent vos ta-
» lens, et disent avec efficacité le mot *je*
» *le veux* (1), en ne vous refusant aucun
» des moyens qui y étaient nécessaires. Mais

---

(1) L'Empereur ayant fait l'honneur de dire à M. de Crillon, qu'il ne comprenait pas comment Louis XV l'avait laissé aller vivre dans un pays étranger, M. de Crillon lui répondit : « Ce Mo-
» narque avait beaucoup de bontés pour moi, mais
» il n'écoutait que ses Ministres, et avait toujours
» été incapable de dire *je le veux* ».

L'Empereur se ressouvint du mot *je le veux*.

» à présent que vous venez de terminer glo-
» rieusement votre entreprise, que le fort
» Saint-Philippe et toute l'Isle de Minorque,
» par vos bonnes dispositions, sont entre
» les mains du Roi d'Espagne ; que la gar-
» nison est prisonnière de guerre ; et qui
» plus est, que vous avez laissé crier et dou-
» ter, et avez eu la force sur vous-même
» d'avoir la patience qu'il fallait pour vain-
» cre, en ménageant en même-temps le sang
» et les hommes, toujours d'un prix ines-
» timable, qui vous étaient confiés, je ne
» puis me taire; et il faut, mon cher Duc,
» que je vous rappelle le Comte de *Falkens-*
» *tein*, auquel vous fites l'amitié de lui faire
» voir une petite partie de l'Espagne, et
» d'être son bon compagnon tant à cheval
» qu'en *coglieras* (1). Dès-lors, vous ne m'a-
» viez pas laissé de doute, ni sur votre vo-

(1) Espèce de voiture dont on se sert en Espagne dans les voyages, et dans laquelle, en effet, M. de Crillon avait conduit l'Empereur Comte de Falkenstein, en le menant voir Fontarabie, Saint-Sébastien, le port du Passage, et faisant manœuvrer devant Sa Majesté quelques troupes d'Espagne.

» lonté, ni sur votre courage d'entreprendre
» et d'exécuter des projets, auxquels d'autres
» n'auraient trouvé que des difficultés. En-
» fin, recevez mes complimens sincères et
» vrais : vous sçutes prendre le fort Saint-
» Philippe sans surprise, comme a fait votre
» prédécesseur ».

» Et j'ai voulu, mon cher Général, vous
» dire ces deux mots. Vous ne manquerez
« pas de complimens, car vous en méritez;
» mais l'estime d'un étranger qui est à quatre
» cents lieues de vous, et qui fait profession
» d'apprécier l'honneur, le courage et le
» patriotisme, ne peut vous être indiffé-
» rente; et je vous prie, en me rappelant à
» votre souvenir, de me croire bien vraie-
» ment, mon cher Général, votre très-affec-
» tionné, JOSEPH. *Vienne*, ce 5 Mars 1782 ».

De pareils suffrages suffisent à M. de Crillon, pour le dédommager amplement de la critique de l'auteur anonyme, sans se donner la peine de lui répondre, d'autant qu'il croirait manquer à la charité, en approfondissant un systême aussi sanguinaire et aussi cruel que celui de l'auteur, ce qui fera très-bien, par amour propre, de garder toujours *l incognito*.

Observations sur le siége de Mahon.

M. de Crillon a déjà dit, d'après tous les vrais militaires, qu'il n'y avait point de règles générales pour la guerre de campagne. Il ose encore étendre ici cette espèce d'axiome jusques sur l'attaque et la défense des places, la science de l'art de la guerre étant quelquefois soumise aux moyens et aux circonstances.

Personne n'aime et ne respecte plus que M. de Crillon le corps du génie. Il croit MM. les Ingénieurs d'une nécessité absolue auprès d'un Commandant d'armée, qui doit fréquemment les consulter, suivre souvent leurs avis, et quelquefois même s'astreindre aux règles précises de leur compas. M. de Crillon les croit si utiles, qu'il voudrait les voir toujours employés dans les plus petits détachemens comme dans les plus grands; mais il croit aussi qu'il faut savoir, dans les occasions, s'éloigner de leurs principes, pour n'être que Général, et c'est ce que M. de Crillon éprouva à Mahon.

On a déjà vu, qu'après avoir garni dans l'Isle de Minorque trois différens ports, la

capitale éloignée de douze lieues, la ville de Mahon, ses magasins immenses, et différens petits ports sur la côte, M. de Crillon n'ayant jamais eu plus de douze mille hommes dans l'Isle, en y comprenant les quatre mille Français, sa petite armée se trouvait réduite au plus en totalité à huit mille hommes, pour en assiéger six mille : et parconséquent, *en suivant les règles prescrites par l'art et l'usage, il manquait à M. de Crillon dix mille hommes* pour attaquer une brave garnison qui avait à défendre la place de l'Europe la mieux fortifiée.

Il fallait donc, pour remédier au défaut de bras nécessaires, se former une nouvelle méthode : c'est ce qu'exécuta M. de Crillon. D'abord, il chercha et trouva des chemins par lesquels la marche de ses troupes, pour arriver à la tranchée, serait couverte, en plaçant simplement quelques épaulemens à des endroits très-éloignés les uns des autres. Par ce moyen, en ne faisant que quelques pas de plus, M. de Crillon, d'un côté, évitait à ses soldats la peine et le danger de construire une longue tranchée sous le feu de l'ennemi, et d'une autre part, il se procurait

l'avantage immense, en cas de sortie, de pouvoir marcher en colonne par bataillon, et même en bataille, si cela devenait nécessaire, sans essuyer un coup de canon, depuis le centre de son camp, jusqu'à la distance où l'on trace ordinairement la dernière parallèle la plus près de la place assiégée. En effet, M. de Crillon n'envoulut point faire d'autre que celle qui se trouva presque toute construite au bout de son chemin, à l'aide de petits jardins dont les murailles étaient parallèles à la place, et desquelles M. de Crillon voulut profiter pour établir ses premiers ouvrages à couvert, n'ayant eu qu'à les joindre et à les renforcer en dehors et en dedans avec des sacs à terre, auxquels le mur servait de point d'appui, ce qui nous forma, dès la première nuit de notre travail, la tranchée la plus sûre, et dans laquelle le soldat n'avait plus à redouter que le faible danger, (inévitable dans tous les sièges), des grosses et petites bombes, qu'on nomme *perdreaux*,

M. de Crillon épargnait par-là du temps pour le succès de son opération, des individus pour la conservation de l'humanité,

et de l'argent pour le profit du trésor royal. Mais c'était agir contre les règles ordinairement observées dans les siéges. Ce fut un premier sujet de contestation entre lui, et son ingénieur en chef, son ami jusqu'alors, et son Maréchal-général-des-logis, qu'on nomme en Espagnol *Quartel-Maestro*. Cet Officier eut bien de la peine à se résoudre d'obéir à ce premier arrangement, quoique ce fût un homme de beaucoup d'esprit, très-habile dans son art, et capable, par ses connaissances, d'être un excellent professeur de mathématiques. Il avait très-peu fait la guerre, et étoit très-éloigné de joindre à ses lumières acquises, le talent de *Dieu-donné*. Néanmoins, M. de Crillon, après avoir fait exécuter son ordre, voulut parler à la raison de son ami, et le convaincre des motifs qui l'avaient déterminé à s'écarter des principes de l'art, pour n'écouter que les convenances locales. Il parvint à le ramener à son sentiment; mais il n'en fut pas de même le lendemain, et deux jours de suite, pendant lesquels ce chef du génie résista, et s'opposa à des redoutes que M. de Crillon

avait jugé à propos de faire construire sur le champ (1).

M. de Crillon n'ayant qu'une seule parallèle, sur laquelle une grande partie de son artillerie devait être placée, crut qu'il était nécessaire de lui procurer des défenses en flanc et en tête, par différentes redoutes presque fermées par la gorge à la droite et à la gauche de chaque batterie, qui chacune formait par elle-même sa redoute, de manière qu'en cas de sortie, tous les travailleurs nommés et désignés pour entrer dans chaque redoute, qui se trouvait à côté de leur travail, n'avaient qu'à laisser tomber leurs pêles et leurs pioches, pour prendre

---

(1) Cet Ingénieur appuyait avec fondement son opposition, sur ce que les redoutes collatérales seraient enfilées par le canon de la place; mais ce motif devenait nul, puisqu'elles ne devaient être occupées qu'en cas de sortie, moment où le canon de la place se garderait bien de tirer; c'est ce que M. de Crillon ne put jamais lui faire entendre. Cet Ingénieur y mit tant d'entêtement et montra tant d'indécence, que M. de Crillon fut obligé de l'envoyer aux arrêts dans la ville d'Alcor, à quatre lieues de Mahon.

leurs armes arrangées en faisceaux dans la batterie, et que quelques pas à faire pour entrer dans leur fort.

Par cet arrangement, toute la parallèle formait une ligne de redoutes qui se soutenaient entr'elles par un feu croisé, et qui en occupant moins de monde qu'on n'en met ordinairement pour défendre tout le front d'une tranchée régulière, offrait cependant une garniture plus que suffisante, par le grand nombre de bras nécessaires à employer à la construction et au service des batteries. De cette façon, M. de Crillon épargnait au soldat la double fatigue d'avoir un tour de travailleur, et un tour de garde.

Cette ligne redoutable était soutenue à son centre, sa droite et sa gauche, par trois colonnes composées de troupes d'élite, placées chacune à la portée du pistolet, derrière des rideaux qui les mettaient à l'abri du canon, avec l'ordre de se porter rapidement aux attaques différentes qui pourraient être faites dans leur partie, et de se réunir toutes les trois au besoin, où l'ennemi aurait porté toutes ses forces.

M. de Crillon avait choisi à cet effet trois

chefs de colonne, pour commander chacun la sienne en poste fixe, lesquels devaient donner l'ordre, (en cas d'attaque seulement), aux troupes qui se trouveraient dans les redoutes et batteries de la partie qu'ils avaient à défendre, et dans le cas où les colonnes seraient obligées de se réunir, le chef de la colonne, au point duquel la réunion aurait été faite, serait sans observation d'ancienneté, le Commandant-général des trois, comme étant obligé de mieux connaître la partie dont il était chargé, jusqu'à ce que l'Officier général de jour, qui avait une baraque d'où il ne sortait pas pendant ses 24 heures, jugeât à propos de s'y porter avec *des drapeaux*, M. de Crillon étant bien assuré par ce moyen de s'y trouver en personne, pour y donner lui-même ses ordres. La colonne de la droite était commandée par le Marquis d'Avilèz (1) : celle du centre par Don Pablo-Sangro (2), et

---

(1) Mort depuis Maréchal-de-camp.

(2) Officier dans les Gardes-du-corps alors ; aujourd'hui Prince de Castel-Franco, Lieutenant-Général, Colonel des Gardes Wallones.

celle de la gauche, par Dom Ventura-Caro (1).

Ces trois Officiers servirent dans ce siége avec une égale valeur et intelligence, et les deux derniers furent employés depuis de la même manière, par leur même Général, parfaitement satisfait de leur conduite.

M. de Crillon s'est établi un principe que rien ne peut lui faire changer, c'est qu'il est absolument nécessaire dans un siége que ce soit le même Officier qui soit chargé toujours du commandement en chef de la partie qu'il est obligé de défendre, afin qu'il la connaisse davantage dans toutes ses divisions, et pour que le soldat destiné à combattre sous ses ordres, soit mieux accoutumé avec celui qui doit le conduire, en le voyant chaque jour, qu'il ne le serait avec un général qui se relève toutes les vingt-quatre heures; quelque habile qu'il puisse être, il ne peut pas si bien connaître une besogne qui change de forme dans un siége, à mesure

(1) Chevalier de Malthe, Colonel de Dragons alors, aujourd'hui Lieutenant-Général, Capitaine Général du Royaume de Galice.

que les ouvrages s'avancent, comme celui qui la voit et la suit journellement, d'autant qu'à l'instant de quelque événement heureux ou malheureux, le hasard peut faire trouver de jour un Officier général qui ne serait pas dans le cas de prendre un parti, (ce qui arrive rarement), mais qui peut arriver. Et, un Général doit-il compromettre son honneur, et qui plus est, la gloire des armes du Roi et de l'état, par une aveugle complaisance à la mode, et par la seule raison que c'est l'usage et une espèce de règle, puisque s'il n'est pas raisonnable de laisser son honneur à la discrétion du premier venu, il serait criminel d'abandonner celui du Souverain qui nous a confié le sien ?

M. de Crillon eut plus d'une fois dans ce siége des occasions de se féliciter sur ses choix, et particulièrement sur celui qu'il fit de MM. Orutia et Gill, tous deux Capitaines d'infanterie, brévetés de Lieutenans-Colonels, et depuis Maréchaux-de-camp. En donnant à chacun d'eux en poste fixe aussi, le commandement en second des colonnes de MM. de Sangro et de Caro, afin qu'il y eût toujours à la tête de ces colonnes au

moins un chef connu et habitué à les conduire.

M. de Crillon leur avait confié de plus le commandement des Catalans et volontaires de son nom, qui formaient de nuit une chaîne de sentinelles ventre à terre, jusques sur les glacis de la place. Cette disposition, et sur-tout l'activité et l'intelligence de ceux qui l'exécutaient, firent souvent échouer des sorties que les ennemis tentèrent, tous furent obligés de rentrer, en se trouvant découverts et repoussés par nos seules gardes avancées, qui se rassemblaient sur eux avant qu'ils eussent le tems de se former. Avec ces petits moyens, et de petites alertes que M. de Crillon faisait donner fréquemment aux assiégés, de tous les côtés de la place indistinctement, en envoyant des partis et des Officiers volontaires (1) tirer quelques coups de fusil, à différentes heures de la nuit, jusques sur les palissades du chemin couvert de la place, il désolait la garnison

(1) M. Carbonel, Officier des Volontaires de Catalogne, fut celui qui fut le plus employé à cette petite guerre

par

par des alertes perpétuelles, et s'assurait par-là que nos travaux ne seraient jamais interrompus un seul instant, ce qui est un grand profit pour l'assiégeant : les plus petites sorties, (et souvent le cri seul *de sortie*), faisant quelquefois perdre le travail de toute une nuit, ce qui est cause que l'assiégé ne peut jamais les répéter assez, puisqu'il est possible *que les plus petits retards occasionnent la ruine des plus grandes opérations.*

La seule sortie considérable que les Anglais eussent, dit-on, voulu exécuter, fut, en se servant d'un chemin creux qui conduisait à la porte du fort Marlboroug. Ce chemin arrivait, en offrant quatre hommes de front, jusques sur la sentinelle d'une garde avancée, que les ennemis s'étaient flattés d'enlever. Ils voulaient de-là se former, à l'issue de ce débouché, à hauteur de notre centre, afin d'attaquer vivement et de détruire nos batteries dans cette partie, tomber ensuite sur celles de la gauche du centre, attaquer de-là avec la même rapidité, (*si on les laissait faire*), les batteries les plus proches de la droite de notre gauche, et ensuite celle de la gauche de notre gauche, flanquée par

une redoute faite en manière de fort, parce qu'on y montait par une échelle (1). Les Anglais, après l'avoir détruite en passant, ou laissée de côté, se proposaient de rentrer dans la place par l'extrémité de leur droite.

Ce récit a été fait à M. de Crillon, après la prise du fort, par un Officier Anglais de l'État-major, qui lui dit avoir écrit lui-même l'ordre de marche que devait observer la sortie, tel que le Gouverneur de la place l'avait dicté; mais cet Officier avait dîné chez M. de Crillon, et peut-être fabriqué tous ces détails pour payer son dîner, en flattant l'amour-propre de son hôte par l'importance que cet Officier donnait à un évènement assez extraordinaire, que les deux armées savaient être arrivé personnellement à M. de Crillon, et que ce Général regardait et regarde encore comme une bagatelle, à

---

(1) M. le Chevalier de Caro, Commandant cette gauche, avait demandé à M. de Crillon (qui y avait consenti) la permission de faire construire cette redoute à sa volonté, sans que les Ingénieurs s'en mêlàssent, et on la nommait le fort de Caro.

laquelle il ne fit pas assez d'attention pour chercher à s'éclaircir de la vérité. Le fait incontestable est que M. de Crillon ayant avec lui seulement deux volontaires de Catalogne, deux soldats du régiment de son nom, et M. de la Tour-d'Auvergne-Corret arrêta une colonne anglaise sortie du fort Marlbouroug, et marchant à nous avec une petite avant-garde de quatre hommes et un bas-Officier, par un chemin creux que nous suivions en allant à eux, et que nous remplissions également. Le hazard ayant fait choisir à M. de Crillon le même moment pour aller faire une reconnaissance de ce fort à la nuit tombante, nous ne nous apperçumes mutuellement qu'étant à quinze pas de distance l'un de l'autre dans le tournant du défilé ; se voir et se tirer fut le même instant ; mais nous fumes les plus heureux. Nous entendimes sifiler les balles ennemies autour de nous, sans en recevoir aucun mal, tandis que les nôtres tuèrent un de leurs soldats, et blessèrent si cruellement le bas-Officier qui marchait à leur tête, que, perdant sans doute le jugement par la violence du coup qu'il reçut, au lieu

de se retirer sur les siens comme firent ses compagnons, son premier mouvement le porta à venir sur nous, en abandonnant son fusil et courant de suite se jetter dans les bras de M. de Crillon, qu'il remplit de son sang, en criant *pardon*, et se rendant son prisonnier.

Il est aisé de croire que M. de Crillon ne songea pas à pousser plus loin sa curiosité avec une si petite troupe que la sienne, qui était suffisante pour aller reconnaître en sûreté, mais trop faible pour attendre l'ennemi.

M. de Crillon, en aidant son prisonnier à marcher, retourna au poste qu'il avait à l'entrée du chemin creux; et l'ennemi, soit qu'il n'eût d'autre dessein que de reconnaître si l'entrée du défilé était gardée, soit qu'il eût l'intention d'une sortie sérieuse, ne pensa plus à l'exécuter, se voyant découvert avant d'être formé, et rentra dans sa place (1).

---

(1) M. de Crillon ayant fait demander au prisonnier où allait la colonne qui le suivait, il répondit: dites au Général qu'il est maître de ma vie, mais non de faire de moi un espion. M. de Crillon le prit de-là

M. de Crillon doit rendre compte de l'objet qui l'avait engagé à faire cette reconnaissance en personne et avec si peu d'appareil, pour ne donner aucuns soupçons sur ses vues ultérieures ; il avait toujours eu l'air de vouloir pousser sérieusement ses attaques par sa gauche et par son centre, selon le système qu'avait présenté son Ingénieur en chef; mais M. de Crillon savait très-bien, par les plans secrets et les mieux détaillés, qu'il avait trouvés en original dans la maison du Commandant du Génie anglais, que le centre, et sur-tout la gauche de son attaque, étaient impratiquables à suivre avec le peu de monde qu'il avait à sacrifier, et avec le desir qu'il a toujours eu d'épargner le sang du soldat. Néanmoins il était bien décidé à suivre ce plan apparent jusques au point où il faudrait arrêter la marche de ses travaux dans cette partie avant de se compromettre. M. de Crillon avait toujours paru si cons-

---

dans la plus grande amitié, et ressentit une véritable douleur de le voir mourir à l'Hôpital, le quinzième jour, après l'avoir cru hors d'affaire, à sa dernière visite, qui était la veille de sa mort.

tant à vouloir pénétrer par ce côté jusqu'au corps de la place, que ceux qui dirigeaient cette attaque étaient eux-mêmes persuadés de bonne foi qu'on pouvait y parvenir. Il était très-nécessaire à M. de Crillon de laisser subsister cette opinion dans l'esprit de l'assiégeant et de l'assiégé, qu'il endormait par-là. Ce Général, en établissant la force de ses ouvrages dans un côté, où elle ne serait devenue qu'une fausse attaque, si l'ennemi eût été en état de soutenir un assaut, travaillait en même-temps au moyen qui lui était nécessaire dans toutes les suppositions. En effet, il fallait commencer à détruire toutes les batteries de l'ennemi, dont tous les feux les plus éloignés les uns des autres se soutenaient entre eux, puisque M. de Crillon avait une espérance presque certaine (ainsi que le succès l'a vérifié) de forcer la place à capituler, par le seul effet de notre artillerie sur un fort d'une si petite contenance, dont toutes les fortifications, les murailles et les communications seraient anéanties à-la-fois, ainsi que toutes leurs batteries détruites, puisque nous les battions toutes à rouage.

M. de Crillon s'était donc réservé, lorsque la place serait réduite à ce point, de s'ouvrir en peu de jours par la prise et le côté du fort Marlbouroug, une porte d'entrée facile par un seul coup de main, en évitant toutes les mines qui étaient la force principale du fort Saint-Philippe; et c'est ce que toute l'armée a su depuis, en apprenant que M. de Crillon s'y était préparé la veille du jour où le Gouverneur anglais a demandé à capituler, puisque tous les ordres en avaient été donnés au Génie et à l'Artillerie. M. de Crillon avait jugé dès-lors que l'état de la place était tel qu'il le desirait; ce qui le détermina à ne vouloir jamais entendre à aucune proposition de la part des ennemis, qu'à celle de se rendre prisonniers de guerre.

Si M. de Crillon s'est cru obligé de dire qu'il n'avait pas été aussi content dans ce siége qu'il l'aurait souhaité, et qu'il l'espérait de la part du Quartier-maître qu'il s'était choisi lui-même, il n'en doit pas moins de justice à tout le corps des Ingénieurs employés sous ce chef, puisqu'ils montrèrent par-tout autant de valeur que d'instruction

dans leur art, et notamment aux propres enfans de ce chef, qui servirent toujours avec distinction, et qui ont hérité de ses talens sans tenir à ses maximes. M. de Crillon serait coupable envers le Roi et sa propre conscience, s'il ne faisait pas l'éloge le plus complet de M. de Tortosa, Commandant de son Artillerie, ainsi que de tout le corps illustre d'Officiers qui servirent sous cet habile chef. Tous s'y firent remarquer, et chacun en particulier par leur activité, leur valeur et leur intelligence; et M. de Crillon admirera toujours le bon ordre et la tranquillité qui régnaient dans leurs batteries, preuve évidente du vrai courage, et de l'esprit d'intrépidité qu'ils avaient inspiré à leurs braves soldats.

N° LXVIII.

Siége de Gibraltar.

M. de Crillon ne s'appesantira point sur les détails de ce siége, qui se trouvent imprimés dans les gazettes et les journaux de ce temps; mais il lui importe, pour son honneur personnel, de s'arrêter à des articles que quelques personnes ignorent ou feignent

d'ignorer, et sur lesquels l'opinion du public à son égard lui est trop précieuse, pour ne pas vouloir l'éclairer à fonds, en répondant en même-temps, par un seul fait, au mémoire anonyme du défenseur des Batteries flottantes, qui l'a chargé de la calomnie d'avoir applaudi dans le fond de son cœur à ce projet.

1°. M. de Crillon prouve par le mémoire (dont il a parlé) présenté par lui au feu Roi d'Espagne, au Roi régnant, et à M. de Florida Blanca, avant la déclaration de la guerre, que le plan qu'il offrait quant au siége de Gibraltar, n'avait rien de commun avec des batteries flottantes. Ce mémoire se trouve dans le dépôt des Affaires étrangères ou dans celui de la Guerre, avec le plan que M. de Crillon y avait joint, approuvé par leurs Majestés et leur Ministre pendant près de trois ans, ainsi qu'il le sera toujours des vrais militaires dignes de le comprendre, et qu'il l'a été entièrement par M. de Vallieres, (1) à qui M. de

(1) M. de Crillon voulut avoir l'avis et la parole de M. de Vallieres (qu'en effet celui-ci lui avait donnée) de venir faire avec lui le siége de Gibraltar, si

Crillon en fit confidence à Paris, comme à son ancien ami, comme ayant reconnu Gibraltar, et comme au plus habile Officier dans la partie des siéges.

Le projet de M. de Crillon ayant été pleinement accueilli dans le conseil intime, et, pour ainsi dire, dans le cœur même de Charles III, pendant près de trois années, il ne doutait pas, à son retour de Mahon, qu'il ne fût chargé de le mettre à exécution; mais il trouva sur ce point les esprits entièrement changés. On avait eu plus de confiance, ou plutôt plus de complaisance pour un plan adopté par le cabinet de Versailles, soutenu par M. le Marquis de Ségur, Ministre de la Guerre en France, d'après l'avis de plusieurs Ingénieurs, avoué et présenté par M. le Comte d'Aranda, Ambassadeur d'Es-

---

jamais M. de Crillon en était chargé par Sa Majesté Catholique; et M. de Vallieres lui ajouta, que s'il avait conçu et été maître d'essayer, lorsqu'il fut reconnaître cette place pendant la guerre, l'idée que M. de Crillon venait de lui faire naître, il n'aurait certainement pas donné au Roi d'autre projet, celui de M. de Crillon lui paraissant excellent, et le seul qu'on pût exécuter avec certitude de succès.

pagne à Paris, et appuyé par l'éloquence persuasive de M. d'Arçon, homme de mérite en effet, de beaucoup d'esprit, et passionné en faveur de son projet jusqu'au fanatisme. Ce nouveau plan d'assiéger Gibraltar avait donc été accepté, sans que M. de Crillon en eût rien appris, avant son retour de Mahon. Ce Général s'était occupé entièrement du soin de faire embarquer pour l'Angleterre la garnison de Minorque prisonnière, et de commencer, selon l'ordre qu'il en avait reçu de Sa Majesté, la destruction entière du fort Saint-Philippe.

M. de Crillon reçut à cette époque une lettre de M. le Comte de Florida-Blanca, qui lui mandait, de la part du Roi, de revenir à la cour aussi-tôt qu'il croirait sa présence inutile dans l'isle.

Le Roi était alors à Aranjuez; et M. de Crillon n'eut rien de plus pressé que de suivre son goût et son devoir, en allant descendre chez M. de Florida-Blanca, l'homme qu'il aime le mieux, le Ministre qu'il respecte le plus, et auquel il a mille obligations, puisque c'est particulièrement à lui qu'il doit le bonheur d'avoir pu servir utilement le Roi

et l'Espagne. M. de Florida-Blanca le conduisit sur-le-champ à l'appartement de Sa Majesté, qui lui dit, en le voyant : « je me suis » dépêché de vous apprendre à la guerre que » je vous avais fait Capitaine général de mes » armées, comme étant une grace militaire ; » et j'ai voulu vous attendre ici, pour vous » dire que je vous fais Grand d'Espagne, » comme une dette de mes ayeux vis-à-vis » de vos ancêtres ; et je suis fort aise de m'en » être acquitté avec vous ». Le Prince des Asturies, aujourd'hui son auguste successeur au trône, arriva dans le moment que M. de Crillon baisait la main du Roi pour le remercier ; et S. M. lui dit : « je viens de » le faire Grand d'Espagne, en ajoutant en- » core : c'est une dette que nous avions ».

Le plaisir que le Prince parut avoir en écoutant le Roi, et celui que l'un et l'autre témoignèrent à M. de Crillon de le revoir, remplissaient son ame d'une satisfaction bien au-dessus de toutes les récompenses, et l'accueil plein de graces et de bontés qu'il reçut de Madame la Princesse des Asturies, aujourd'hui notre auguste Souveraine, y mit le comble. Mais ayant déjà appris que M.

d'Arçon travaillait à Cadix et à Algaciras, à des préparatifs dont on ne lui avait pas parlé, son amour pour la gloire, et plus encore le bien du service du Roi, laissaient un noir dans son ame que rien ne pouvait diminuer, en lui faisant soupçonner qu'on allait peut-être lui proposer de se charger d'une entreprise sur Gibraltar, qu'il regardait comme impossible, si ce n'était pas en suivant le plan qu'il avait proposé, seul et unique qu'il croyait raisonnable, et qu'il regarde encore comme assuré.

En effet, dès le même jour, M. le Comte de Florida-Blanca lui dit : vous n'ignorez pas sans doute que M. d'Arçon travaille à Cadix et à Algaciras, à des machines qu'il a imaginées, qu'on regarde comme infaillibles pour prendre Gibraltar, et je crois (comme vous pouvez bien vous en douter) que c'est vous que le Roi choisira pour commander ce siége ; j'ai pris mes mesures en conséquence pour vous aboucher ensemble ; je lui ai écrit de le part de Sa Majesté, d'être rendu ici ce soir même, et nous pourrons prendre un rendez-vous chez moi à huit heures du matin, afin de vous mettre aux mains devant

moi. M. de Crillon s'y rendit. C'est là qu'il vit M. d'Arçon pour la première fois de sa vie; et il ne lui fut pas difficile de juger, dès ce premier moment, qu'il avait plus d'esprit qu'il n'en fallait pour soutenir une mauvaise thèse devant ceux qui ne sont pas du métier ; mais cependant, loin d'être effrayé de son éloquence, M. de Crillon n'en devint que plus assuré du suffrage de leur juge commun. Cette entrevue était pour lui trop intéressante, pour qu'il en ait oublié la moindre circonstance; M. de Florida-Blanca, dont la mémoire est aussi sûre que le jugement, se la rappellera parfaitement, et M. de Crillon est assuré que M. d'Arçon est trop honnête homme pour la nier. Ce Général commenca par lui demander de l'instruire de son plan; et c'est ce que fit tout de suite M. d'Arçon, en étalant sur la table un croquis de la place de Gibraltar du côté de la Méditerrannée, avec un plan de ses batteries flottantes battant la place, et à part le profil d'une de ses batteries, dont la grosseur et la construction parut énorme à M. de Crillon; il lui dit, après lui avoir laissé expliquer le tout bien à son

aise : 1°. « Monsieur, croyez-vous que vos » batteries flottantes seront en état, par leur » échantillon, de résister au canon placé » en amphithéâtre, qui les foudroyera sans » relâche avec la plus grande violence? Il lui » répondit que ses batteries seraient plus » épaisses que l'échantillon du plus gros » vaisseau, et que comme il voulait en » faire des citadelles à l'abri de la bombe, » par leur bastingage en dessus et à l'épreuve » du canon du plus gros calibre, par leur » épaisseur dans les côtés, il n'aurait à crain- » dre dans le combat que quelques boulets » qui pourraient entrer par une embrâsure, » ne faisant que traverser le bâtiment en » sortant par l'embrâsure opposée (qu'on » aurait soin de tenir toujours ouverte pour » garantir le dedans de la batterie de quel- » ques matières enflammées, que l'ennemi » eût voulu y introduire). Quoique dans ce » cas, ajouta-t-il, je n'en serais guère en » peine, n'ayant à nous occuper que de » cette partie par mille moyens prévus à » cet égard, et que je vous expliquerai par » la suite. —Mais, Monsieur, lui dit M. de » Crillon, (*sans aller plus loin*) vous aurez

» bien de la peine à conduire en batterie
» une masse aussi lourde, et à laquelle je
» vous prie de me dire combien il vous fau-
» dra d'eau de profondeur. — Pas plus, lui
» répondit-il, qu'il n'en faudrait à un vais-
» seau de quatre-vingt canons armé en guerre.
» — *Mais autant*, reprit M. de Crillon ; il lui
» répondit : *oui*, et en ajoutant : j'ai l'hon-
» neur de vous entendre ; vous allez m'op-
» poser la seule objection qu'on puisse faire
» à mes batteries ; c'est que vous croyez,
» par leur construction, et étant plus pé-
» santes dans leur marche, qu'elles iront
» plus lentement, et avec plus de difficulté
» que ne le ferait un vaisseau de ligne ; et
» *cela est vrai*, mais au moins elles mar-
» cheront ; et comme il sera nécessaire de
» leur éviter le moindre trajet possible quand
» il sera question de l'attaque, on aura soin,
» à mesure qu'elles seront construites, de les
» faire aller d'avance le plus près de la place,
» hors de la portée du canon, sous une de
» nos redoutes, jusqu'à ce qu'étant toutes
» rassemblées là, et le jour pris pour l'atta-
» que, (la mer étant toujours tranquille dans
» cette partie) elles seront conduites à la re-

morque

» morque pour hâter leur marche, et assurer » l'opération par autant de chaloupes qu'il » en faudra pour aller embosser, chaque » batterie flottante vis-à-vis du pan de mu- » raille qu'elle sera chargée de battre. M. de » Crillon lui répondit : non, Monsieur, ce » n'est pas de la marche de vos batteries que » je suis en peine, mais c'est de leur approche; » et vous venez (en disant qu'elles prendront, » étant armées, autant d'eau qu'il en faudrait » à un vaisseau de ligne de quatre-vingt) de » me prouver physiquement que l'exécution » de votre projet est impossible, (puisque, » ayant été pendant un an commandant le » camp de Gibraltar) j'ai reconnu, par les » sondes que j'ai fait répéter plusieurs fois » et en différentes saisons, des approches de » cette place, et que j'ai remises au Roi par » les mains de M. le Comte, dans un projet » que j'ai présenté à Sa Majesté; (*qu'un » vaisseau de guerre, de quarante canons, » armé, ne pourrait trouver qu'à la distance » de cinq à six cents toises, assez de fonds » pour approcher de la partie que vous voulez » attaquer*) *et vous savez sûrement, Mon- » sieur, qu'il est impossible de battre en*

» *brèche à une distance plus grande que*
» *celle de quatre cents toises ;* M. d'Arçon
» ne fut point embarrassé, et répondit : il
» est possible, Monsieur, que ceux que vous
» avez chargé de cette sonde vous ayent
» dit la vérité, mais ils peuvent aussi vous
» avoir trompé ; les Marins que j'ai consultés
» m'ont assuré qu'il y avait assez d'eau pour
» porter les plus gros vaisseaux de ligne jus-
» ques à deux cent cinquante toises de la
» place ; mais vous avez raison ; c'est la base
» de mon projet, qui ne peut exister sans
» cette première donnée, dont j'avoue que
» je n'ai jamais douté un instant jusqu'ici,
» et comme je suis le premier intéressé à sa
» réussite, je n'aurai rien de plus pressé, en
» retournant à Algaciras, que d'en voir faire
» de nouvelles sondes sous mes yeux : à
» quoi M. de Crillon répondit que cela était
» très-juste avant tout, pour ne pas perdre
» un temps précieux, et pour arrêter des dé-
» penses inutiles, s'il fallait combattre l'obs-
» tacle invincible de la nature. A cela, M.
» de Florida-Blanca leur dit qu'ils avaient tous
» deux raison, et ajouta, en souriant, qu'il
» était fort aise de les voir d'accord.

« M. de Crillon dit alors à M. d'Arçon :
» mais M. puisque vous croyez que nos
» batteries pourraient s'embosser à deux
» cent cinquante toises du canon de la place,
» je les suppose même à quatre cents,
» étant certain que le canon tiré sur terre
» doit avoir plus de force que celui dont le
» point d'appui a un mouvement perpétuel,
» (et étant tout aussi sûr que le feu brûle
» le bois) lorsqu'un boulet rouge sera entré
» autant qu'il le pourra dans votre bâtiment,
» et s'y trouvera incrusté, qui est-ce qui
» l'en ôtera, et qui est-ce qui en éteindra
» le feu »? Ho ! Monsieur, c'est-là, répondit-il, la seconde base de mon projet ; j'ai des tuyaux communicatifs dans le bois même, intermédiaires, qui tournent toute ma batterie, et qui versent de l'eau perpétuellement dans toutes ses parties, en assez grande abondance pour ne craindre, dans aucun cas, qu'un embrâsement momentané. « M. de Crillon lui
» répondit : mais Monsieur, si un coup de ca-
» non brise un de vos tuyaux, que deviendra la
» communication de l'eau ? » Il répondit (peut-être d'une manière satisfaisante pour un homme très-versé dans la mécanique) ; mais

M. de Crillon lui avoua qu'il n'en savait pas assez pour l'entendre à cet égard; et M. de Florida-Blanca dit alors qu'il convenait qu'il ne comprenait pas davantage cette perpétuelle circulation à l'abri du canon; mais qu'il fallait sur cela s'en rapporter aux gens de l'art, et qu'on l'avait assuré de Paris, que les plus habiles ayant été consultés, tous étaient d'accord, que l'invention était physiquement démontrée, ainsi que nous ne pouvions nous refuser à ces assertions, puisque nous convenions nous-mêmes que nous n'y comprenions rien, et que nous nous perdions dans les démonstrations qu'on voulait nous donner. « Mais M. le Comte, reprit M. de Crillon, cela » est cependant d'une si grande conséquence » à établir, que je voudrais qu'on fît une expé- » rience de l'incombustibilité des batteries » avant d'entreprendre une si grande opé- » ration ».

M. d'Arçon, qui lui parut toujours de bonne foi sur son projet, parce que les plus habiles peuvent se tromper, et se faire illusion sur leurs enfans chéris, accepta sur-le-champ l'épreuve, en ajoutant qu'il en serait fort aise, convenant qu'il l'avait cru jusques-là

si assurée, qu'il ne l'avait jamais faite ; et M. de Florida-Blanca répéta encore, *qu'il était bien aise de les voir d'accord.* « Il » me reste un troisieme article à éclaircir, » ajouta M. de Crillon, en supposant pour » préalable à tout. 1°. Qu'il y aura suffi- » samment d'eau pour nous mettre à portée » de faire brèche à la muraille. 2°. Que vos » batteries ne seront pas brulées par les » bombes, le boulet rouge, et les artifices ; » mais dites-moi donc alors, je vous prie, en » acceptant la troisième supposition que la » place sera ouverte, comment traverserez- » vous deux cent cinquante toises de mer » pour monter à l'assaut » ? Ho ! dit-il, on nous rassemblera de Cadix et de tous les ports, deux mille barques de toute espèce ; la mer en sera couverte entièrement, toutes les batteries de la place seront ruinées, toutes les murailles à bas, et certainement le Gouverneur (1) n'attendra pas d'être emporté d'assaut. A cela M. de Crillon ne répondit rien.

---

(1) M. d'Arçon rendait bien peu de justice à la valeur des Anglais, et au mérite de M. Elliot, Gouverneur de Gibraltar.

La conversation durait depuis près de trois heures; et il la coupa, en disant à M. d'Arçon : « Messieurs, nous oublions que M. le Comte » de Florida-Blanca nous écoute depuis huit » heures du matin; nous n'avons que cette » affaire, et il doit peut-être parler de toutes » celles de l'Europe : nous dînons chez lui; » je vous menerai promener dans mon car- » rosse après-midi, si cela vous convient. » Nous avons tout ce temps-là à causer tête- » à-tête; et si M. le Comte veut bien nous » indiquer un quart-d'heure dans la soirée, » nous lui rapporterons notre résumé, et » vous serez en état de pouvoir repartir de- » main matin pour votre destination ». Le Ministre parut accepter avec plaisir la première partie de la proposition, mais non la seconde; il dit que toute sa soirée avait aussi sa destination, mais que M. d'Arçon pourrait demeurer un jour de plus sans inconvénient, et qu'il ne pouvait donner de rendez-vous que pour le lendemain à dix heures du soir, devant travailler avec le Roi ce jour-là jusqu'à neuf. M. d'Arçon doit se ressouvenir parfaitement de toute cette conversation; c'est la seule controverse qu'il ait eue avec M. de

Crillon à l'égard de ses batteries flottantes.

M. d'Arçon sait bien que les sondes convenues entre lui et M. de Crillon, en présence de M. de Florida-Blanca, n'ont jamais été faites, quoique M. d'Arçon se fût chargé, à cette première époque, de les faire faire en arrivant à Algaciras. M. d'Arçon n'ignorait pas davantage que dans un des conseils de guerre tenus à Saint-Roch, en présence de Monseigneur Comte d'Artois qui l'a signé, ainsi que MM. d'Arçon et de Moreno, commandant de la Marine, « et ces deux derniers s'engagèrent mutuellement de les faire faire en » leur présence, que s'en rendirent seuls res» ponsables ». Le résultat de tous ces conseils existe.

« M. d'Arçon ne sait pas moins que la se» conde convention faite à la suite de la réqui» sition de M. de Crillon, quant à l'expé» rience de l'imcombustibilité des batteries » flottantes, n'a pas été faite davantage », et il ne peut accuser M. de Crillon de son omission volontaire sur ces deux articles, puisque c'est M. de Crillon lui-même qui avait exigé ces deux préalables dès sa première conversation avec M. de Florida-Blanca.

Et quant à la troisième question de M. de Crillon sur la manière de donner l'assaut, M. d'Arçon proposait deux mille petites barques qui, conséquemment, n'auraient contenu que très-peu de soldats ensemble, qui, n'en sortant que par petits pelotons, n'auraient jamais pu se former devant dix mille hommes retranchés par les débris même de la muraille. Quoique M. d'Arçon soit très-excusable sur cet article, (où cesse l'office de l'Ingénieur) et où commence celui de M. de Crillon, nourri et devenu Officier général dans l'infanterie, et qui a l'expérience de vingt-quatre sièges, dans lesquels il a vu prendre et emporté lui-même beaucoup d'ouvrages l'épée à la main : M. d'Arçon a trop d'esprit pour ne pas avoir vu sur le visage de M. de Crillon, dans le peu de mots qu'il répondit au projet d'assaut, et par la proposition qu'il fit tout de suite de rompre la séance, qu'il n'était rien moins que satisfait de cette idée, et d'après cela, si M. d'Arçon a eu la moindre connaissance du mémoire de son défenseur anonyme avant qu'il fût imprimé, il est difficile que M. de Crillon n'ait pas à se plaindre un peu de M.

d'Arçon, qui ne devait jamais permettre que M. de Crillon fût attaqué, en lui supposant une ad'hésion entière à son projet, tandis qu'il ne pouvait ignorer que M. de Crillon y trouvait deux obstacles insurmontables qu'il n'avait nullement vaincus, et le troisième presqu'impossible à vaincre, en risquant de sacrifier inutilement toute l'armée.

Les deux premières objections furent justifiées, 1°. par l'engravement de toutes nos batteries à la distance de près de six cents toises pour les deux prames qui ont approché davantage de la muraille, qui n'en a pas reçu la moindre égratignure, malgré le feu le plus vif qu'elles firent pendant plus de trois heures; le Général Elliot l'a fait remarquer à M. de Crillon, à la première visite qu'il lui rendit dans sa place, comme à tous les Officiers Espagnols qui y étaient avec lui. Ceux qui accompagnaient M. Elliot dirent que quelques-uns de nos boulets étaient venus mourir à peu de pas de la muraille, et que tous les autres tombaient dans la mer, à une grande distance avant d'y atteindre. 2°. Par l'embrâsement de nos batteries incombustibles, parce qu'il est plus aisé au feu de brûler

le bois, pour peu qu'il puisse s'y introduire, qu'il n'eût été à un boulet de renverser une muraille après avoir perdu une partie de sa première force, et parce qu'il est évident et reconnu que des boulets sortis d'une batterie de canon établie sur terre ferme doivent faire beaucoup plus d'effet que ceux qui sont tirés par des canons dont l'appui est vacillant.

Cependant M. de Crillon pardonnerait encore au défenseur anonyme qui pouvait ignorer tous ces antécédens, ce qu'on aurait de la peine à excuser dans M. d'Arçon, lui-même, qui devait être instruit de la manière intime de penser de M. de Crillon à l'égard de ses batteries ; du moins jusqu'à l'époque de leur première conversation du matin chez le Ministre ; et M. de Crillon comprend facilement que l'ignorance du public, sur ce point, peut l'avoir fait paraître coupable à ses yeux, et qu'on a pu se croire le droit d'accuser M. de Crillon de n'avoir pas employé toute son autorité à faire exécuter, même en sa présence, les deux épreuves qui devaient être la base d'un projet dont l'exécution lui était confiée.

Néanmoins M. d'Arçon, avant de partir, de l'armée pour revenir en France après la destruction de ses batteries, aurait dû être instruit que dès le même instant de ce désastre, M. de Crillon n'avait pas tardé un moment à profiter de la permission que le Roi lui avait donnée de publier à cette époque des faits qui s'étaient passés entre M. le Comte de Florida-Blanca et lui, et qui ne devaient être connus jusqu'alors que de Sa Majesté et de Monseigneur le Prince des Asturies.

M. de Crillon les aurait sans doute fait imprimer dans ce même temps, s'il avait prévu une espèce de procès et des mémoires répandus dans toute l'Europe, tendant à nuire à sa réputation militaire, et, ce qui lui est bien plus sensible, à sa bonne-foi, puisque l'auteur anonyme dit par-tout, « enfin tel qui » paraît le plus crier aujourd'hui contre le » projet des batteries flottantes se préparait « à s'en attribuer toute la gloire si elles » avaient réussi » : trait qui ne peut désigner que le général en chef commandant le siège, et qu'il semble que M. de Crillon avait deviné, par la pièce justificative qui fut publiée à Madrid avec l'agrément du Roi et

de son Ministre, selon leurs conventions, trente six heures avant qu'on y pût savoir l'attaque des batteries flottantes, par la poste ordinaire, et quarante-huit avant qu'on en eût pu apprendre le triste évènement.

On doit revenir ici à la première conversation du matin entre M. de Crillon et M. d'Arçon, en présence de M. de Florida-Blanca, d'après laquelle il avait été convenu qu'ils ne se rassembleraient pour se résumer chez le même Ministre que le lendemain à neuf heures du soir.

Cependant M. de Crillon ne voulant pas perdre une minute sans s'expliquer avec ce Ministre, lui dit, en présence de M. d'Arçon : M. le Comte, j'oubliais que j'ai quelque chose à vous communiquer sur ce que vous m'avez confié. Il demeura seul avec le Ministre, et alors il lui déclara qu'il lui était absolument impossible de se charger de ce projet fondé sur deux bases, dont il était assuré que la première ne pourrait avoir lieu : étant certain, à l'égard des sondes, qu'elles se trouveraient sûrement conformes à celles qu'il avait fait faire souvent ; que la seconde, sur son tuyau communicatif, lui paraissait

moins que satisfaisante contre l'effet des boulets rouges, « et qu'enfin, son moyen pro-
» posé pour un assaut (heureusement im-
» possible à donner) révoltait l'humanité
» et toutes les notions militaires ; étant bien
» reconnu qu'on ne peut donner un assaut
» qu'avec de bonnes colonnes bien formées,
» bien serrées, et dont la masse puisse en-
» tamer celle des assiégés, au lieu de des-
» cendre et attaquer par pelotons qui se-
» raient culbutés dans la mer avant de mettre
» pied à terre par une garnison de dix mille
» hommes, toute prête à nous recevoir, ne
» pouvant être surprise, et en état de dé-
» truire en détail l'armée de Darius sans
» être entamée, et se tenant à couvert der-
» rière des débris de muraille, causés par
» des boulets qui (ne fussent-ils tirés que
» de deux cent cinquante toises) ne pou-
» vaient jamais avoir battu la muraille par
» le bas, et n'auraient fait que donner aux
» ennemis un double rempart impénétrable,
» qu'ils n'abandonneraient qu'autant qu'ils
» le voudraient, sur-tout au moment
» de l'arrivée sur eux de nos petites barques,
» moment où notre artillerie ne pourrait
» plus nous aider ».

M. de Florida-Blanca répondit à M. de Crillon qu'il le comprenait très-bien, (sans être du métier) et que toutes les raisons qu'il avait opposées à M. d'Arçon contre son projet l'avaient frappé, mais que tous les arrangemens étaient faits en conséquence de ce projet présenté par un Ambassadeur du Roi, Capitaine Général comme lui, soutenu par tous les Ministres de France, et approuvé par Sa Majesté Très-Chrétienne, notre bon allié, qui nous fournissait des troupes pour l'exécution de ce plan auquel ces Ministres ont mis toute leur confiance; enfin, ajouta M. le Comte de Florida-Blanca, le Roi le veut, parce qu'il n'est plus temps, (vu les grandes dépenses qu'on à déjà faites pour les préparatifs de ces batteries flottantes) de chercher à en faire de nouvaux pour votre projet, ou tout autre; le Ministre ajouta à M. de Crillon que Sa Majesté avait jugé sa personne nécessaire pour la réussite du siège, attendu la confiance et l'amour qu'il venait d'inspirer à la Nation par la conquête de Mahon, ainsi que par l'attachement que le soldat Français avait toujours eu pour M. de Crillon.

M. de Florida-Blanca lui représenta qu'il

déplairait très-fort au Roi s'il n'acceptait pas ce commandement, sur-tout presque dans le moment que Sa Majesté lui avait donné le baton de Capitaine Général de ses armées, et la Grandesse de première classe à perpétuité; enfin, lui répéta-t-il, le Roi le veut et est le maître; je vous le demande à ce titre comme son Ministre, et je vous en prie comme votre ami. « M. de Crillon lui ré-
» pondit: Monsieur, je sens tous ce que
» vous me dites, et jusqu'aux larmes; je
» sais fort bien par mon devoir, par ma
» reconnaissance, et par mon attachement
» à l'auguste Maison de Bourbon, que le
» Roi est le maître de ma vie, et je suis prêt
» à aller tout à l'heure (si Sa Majesté le
» veut) essayer, avec ma tête, de renverser
» le rocher de Gibraltar: mais si le Roi est
» le maître de ma vie, ni lui, ni personne
» dans le monde ne le sont de mon honneur,
» et je ne veux pas m'exposer à le perdre,
» en acceptant une pareille commission».
M. de Florida-Blanca s'en souviendra très-bien, et certifiera toute cette conversation. Ce Ministre ne répondit rien, eut l'air de penser un moment, et dit à M. de

Crillon, laissez-moi passer un instant dans mon cabinet, et restez ici ; il ne tarda pas à revenir, et dit alors à M. de Crillon : « j'ai » connu votre sagesse, et sur-tout votre dis- » crétion, votre conduite dans la conquête » de Mahon : ainsi, je vais vous parler » avec confiance ; nous sommes en mesure » de faire la paix, et c'est la prise de Gibral- » tar qui doit en décider les conditions ». Toute l'Europe a les yeux ouverts sur le projet de M. d'Arçon, et le regarde comme assuré : la France n'en doute point, et nous savons (par toutes les nouvelles d'Angleterre) que les Anglais sont si prévenus sur le succès de cette entreprise, qu'il y a toute apparence que le Gouverneur de Gibraltar, homme de mérite, et aussi sage qu'il est brave, ne voudra pas s'obstiner au parti hazardeux de se laisser emporter d'assaut, dès qu'il verra sa place ouverte, ou du moins avant d'avoir reconnu la possibilité de le donner, dont vous serez d'ailleurs toujours le maître de retarder le moment. Alors vous nous enverrez un courrier pour demander au Roi ses derniers ordres, en insérant dans votre lettre vos réflexions sur cette en-

treprise ; voilà ce qui dépendra de vous : et pendant que pour son exécution vous ferez traîner vos préparatifs, nous aurons le temps de pousser nos négociations sans vous compromettre, ni l'armée du Roi. Les deux opérations préliminaires de savoir si les bâtimens auront assez d'eau pour se mettre en mesure de battre en brèche, et assez de moyens de défense pour n'être ni brûlés, ni submergés, ne sont en rien de votre ressort ; et puisque vous avez fait toutes vos protestations à cet égard, en supposant, comme reconnues, toutes les impossibilités que vous prévoyez dans l'exécution de ce projet, vous n'y êtes pour rien. Si au contraire la brèche est possible à faire, et est suffisante pour déterminer l'ennemi à rendre la place, vous aurez toute la gloire d'avoir fait tout de suite, presque dans la même campagne, la conquête de deux places regardées comme imprenables, et d'avoir en même-temps procuré la plus belle paix à l'Espagne et à la France, sans avoir rien perdu de la réputation dont vous jouissez. Acceptez donc la commission que le Roi veut vous donner ; vous ne pouvez la refuser,

quoique vous vous soyiez entièrement opposé à ce projet, puisque Sa Majesté croit qu'il est utile et indispensable pour le bien de son service et pour y donner plus de confiance, que ce soit vous qui en soyiez chargé. Si nous nous trompons dans notre attente sur le projet de M. d'Arçon, je vous promets d'être le premier à publier que vous vous êtes opposé de toutes vos forces à son exécution, dont vous ne vous êtes chargé que par un ordre exprès du Roi.

M. de Crillon fit à son tour un moment de réflexion sur les dernières paroles du Ministre, et lui dit : « Monsieur, on connaît » votre amitié pour moi, et les bontés du » Roi; cette justification paraîtrait suspecte. » Ainsi je vais vous faire une proposition » d'après laquelle j'accepterai le projet, et » vous donne ma parole, que jusqu'à son » exécution faite, ou manquée, j'aurai l'air » de l'adopter comme s'il était de moi, » puisque vous me faites l'honneur de croire » que mon faible suffrage pourra y ajouter » quelque force ; je vous promets même » d'employer de la meilleure foi, (dont je » me flatte que vous êtes assuré de ma part)

» tous les moyens possibles qui me se-
» ront indiqués par M. d'Arçon, pour la
» réussite de son projet; j'y mettrai la plus
» grande activité de ma part en appa-
» rence, mais sans y faire rien de mon
» chef que ce qu'il me prescrira, me sou-
» mettant en cela absolument à ses ordres,
» aux conditions expresses qu'en partant
» pour Gibraltar, je laisserai dans les mains
» d'une femme de mes amies que vous con-
» naissez et estimez, qui est Madame de
» Marco, une déclaration authentique con-
» tre le projet de M. d'Arçon. Madame
» de Marco ignorera le contenu du paquet
» que je lui donnerai comme un témoignage
» de confiance en elle, sur l'exécution de
» mes dernières volontés. Ce paquet ne
» pourra être ouvert qu'au moment où elle
» recevra un courrier de moi, ou de mon
» fils ». M. de Florida Blanca répondit à M.
de Crillon « qu'il en parlerait au Roi dès le
» lendemain, et qu'il croyait bien que Sa
» Majesté l'autoriserait à écrire et à publier
» sa déclaration, (au moment seulement
» où l'attaque des batteries flottantes aurait
» lieu) *puisque M. de Crillon ne deman-*

» *dait qu'une chose de toute justice*, mais
» qu'il ne pouvait lui en donner une parole
» positive qu'après son travail avec le Roi,
» c'est-à dire, un moment avant l'heure du
» rendez-vous convenu avec M. d'Arçon
» pour le lendemain à neuf heures du soir,
» et qu'il pourrait lui, M. de Crillon, se
» trouver chez le Roi au sortir du travail,
» ou sur son chemin, afin qu'il eût le temps
» de lui dire un mot avant notre rendez-vous.
» Il ajouta qu'il le priait (en attendant)
» de ne plus montrer tant d'opposition à
» M. d'Arçon, dans la promenade dont ils
» étaient convenus ensemble; il exhorta
» même M. de Crillon à paraître convaincu
» des bonnes raisons de M. d'Arçon sur
» toutes les difficultés qu'ils avaient dis-
» cutées, (même sur la possibilité de l'as-
» saut) en ne s'occupant que des préparatifs
» que cette opération demanderait du côté
» de la terre, et des moyens les plus
» prompts d'achever ses batteries ». M. de
Crillon promet tout cela au Ministre, lui
en donna sa parole; et de son côté, M. de
Florida-Blanca, lui ayant tenu la sienne de
parler au Roi, ce Ministre dit à M. de Crillon,

le lendemain, en sortant du travail : Sa « Majesté a fort approuvé votre délica- » tesse, et me charge de vous autoriser, de » sa part, à écrire votre déclaration et la » publier, (*au moment seulement où nos » batteries flottantes auront commencé à » faire feu*) à l'effet de quoi Sa Majesté or- » donne que vous lui envoyiez un premier » courrier à cette époque seulement (sans » en attendre le résultat) » : ce que M. de Crillon a exécuté. Il choisit M. de Salinas, un de ses Aides-de-Camp, depuis Ministre Plénipotentiaire d'Espagne auprès du Grand Duc, aujourd'hui Empereur, pour porter au Roi cette nouvelle qu'on attendait avec tant d'impatience; ainsi, ce que M. d'Arçon regarde comme adhésion et comme approbation de la part de M. de Crillon, n'a jamais été que l'effet d'un silence réglé et convenu avec M. de Florida-Blanca.

M. de Crillon, au moment du départ de M. de Salinas, prévoyant que le lendemain il serait dans le cas de donner à la Cour de fâcheuses nouvelles, et hors d'état, pendant quelque temps, d'en envoyer d'agréables à Sa Majesté, « lui dit tout

» bas : « qu'il pensât toujours qu'il au-
» rait derrière lui un courrier du cabi-
» net , et qu'il était important qu'il fit
» la plus grande diligence , (parce qu'on
» ne pouvait jamais répondre de l'évènement
» d'un combat). Il lui recommanda de
» dire à M. de Florida-Blanca , son oncle , en
» mettant pied à terre, *que M. de Crillon*
» *n'avait pas changé d'avis.* Il remit à M. de
» Salinas , en même-temps , un billet pour
» Madame de Marco , par lequel M. de
» Crillon la priait de décacheter sur-le-champ
» le paquet qu'il lui avait remis en partant ;
» d'en faire la lecture à haute voix , en pré-
» sence de celui qui lui remettrait ce billet ,
» et de quelques témoins , (n'eût-elle dans
» ce moment chez elle que ses domestiques)
» en la suppliant aussi-tôt de publier sa
» déclaration. Il ajouta à M. de Salinas, qu'il
» lui recommandait expressément de faire
» tenir le billet à Madame de Marco , aussi-tôt
» après qu'il aurait eu l'honneur de voir Sa
» Majesté , ordonnant à la personne qu'il
» enverrait le porter à Madame de Marco , de
» l'éveiller, à quelque heure de la nuit qu'il
» arrivât, de la faire chercher dans Madrid,
» si c'était pendant le jour, et il ajouta que

» s'il n'était pas trop fatigué il lui ferait un » vrai plaisir d'être lui-même le porteur du » billet. M. de Salinas en demanda la per- » mission à M. de Florida-Blanca, qui la lui » accorda : il la trouva chez elle; et *Don Ma-* » *nuel de Marco*, son mari, et l'ami de M. de » Crillon, eut soin de répandre sa déclaration » dans Madrid, où tout le monde en eut » connaissance vingt-quatre heures avant » l'arrivée du courrier du cabinet que M. de » Crillon dépêchait pour apprendre notre » catastrophe au moment même où elle fut » décidée ».

M. de Crillon ne doit pas oublier de dire ici que toute la Marine de France et d'Espagne avait jugé comme lui, et la lettre de M. de Crillon ne servit qu'à sa justification personnelle, puisqu'elle ne causa que peu d'étonnement sur l'évènement qu'on attendait.

M. de Crillon ne passera pas non plus sous silence la valeur et l'intrépidité avec laquelle les commandans et les matelots espagnols et français combattirent, malgré leur peu de confiance dans le succès des batteries flottantes qu'ils voyaient embrâsées, sans qu'ils

songeassent à les abandonner, jusqu'à ce que M. d'Arçon, commandant en chef les bâtimens, et M. de Moreno les batteries (1), eussent envoyés, d'accord, demander à M. de Crillon qu'on amenât des chaloupes pour sauver les troupes, puisqu'il n'y avait plus d'espoir d'éteindre le feu et de retirer nos batteries qui étaient engravées ; obstacle invincible à la retraite des bâtimens, et aux moyens de sauver notre artillerie. M. de Crillon ayant cependant conservé l'espoir de les retirer, s'embarqua à minuit avec M. de Nassau, pour aller demander à Don Louis de Cordova, qui commandait la flotte, d'envoyer des frégates, desirant vivement tâcher de remorquer quelques batteries flottantes échouées sur des bancs de sable plus près de nous de cent toises, où l'ennemi n'avait pu mettre le feu; cet amiral les refusa, en disant que ce serait exposer les frégates du Roi (à être brulées elles-mêmes) avec la certitude de n'en retirer aucun fruit : à quoi

(1) Ces deux Commandans furent depuis le commencement du combat jusqu'à la fin, avec le plus grand sang-froid, et la valeur la plus active sur le vaisseau le plus exposé, et qui souffrit le plus.

M. de Crillon ne voulut pas se rendre sans exiger un conseil de guerre où sept Officiers principaux de marine, ainsi que M. de Cordova, signèrent le même avis, auquel ils ajoutèrent qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de les faire sauter nous-mêmes avant le jour, après en avoir retiré les soldats et les matelots, afin d'empêcher les ennemis de faire au jour aucun profit de notre artillerie, et de tout ce qu'on tâcherait d'enlever de nos batteries ; les chaloupes des vaisseaux français et espagnols se portèrent avec tant de vivacité et de courage par l'émulation établie entr'elles à qui ferait le plus de voyages, qu'en comptant quelques hommes qui, par trop d'impatience, se noyèrent en voulant se sauver à la nage. Notre perte, entre les tués et blessés pendant l'attaque, ne fut cependant pas au-delà de cent cinquante hommes.

« M. de Crillon place ici la copie de sa » lettre, ou déclaration, traduite mot à mot » sur l'original remis à Mme. de Marco par » M. de Crillon, en langue espagnole, et qui » est restée dans les mains de M. de » Marco ».

Je pars pour Gibraltar, et je déclare que c'est par pure obéissance aux ordres du Roi que j'ai accepté le commandement que Sa Majesté m'a fait l'honneur de me confier, pour aller exécuter contre cette place le plan des batteries flottantes, en m'enjoignant aussi d'aider M. d'Arçon de tous mes moyens, et d'avoir l'air d'approuver de bonne-foi son projet jusqu'au moment où les batteries auraient commencé leurs attaques. J'ai fait tous mes efforts auprès de Sa Majesté, pour m'opposer à l'exécution de ce projet, qui me paraît contraire à l'avantage et à l'honneur des armes du Roi; ainsi je déclare ici, dans le cas (que contre mon attente la place serait prise par la réussite des batteries flottantes et de l'assaut qui s'en suivrait) que toute la gloire doit en appartenir à M. d'Arçon, Ingénieur français, qui est l'auteur de ce projet; je déclare aussi que dans le cas où les batteries flottantes n'auraient pas un heureux succès, on n'aura nul reproche à me faire, comme n'y ayant aucune part et n'y étant entré pour rien.

Je prie M. et Mme. de Marco, (au nom de

toute ma confiance en eux, de leur amitié pour moi et de l'intérêt qu'ils prennent à mon honneur, que je dépose dans leurs mains) d'ouvrir ce paquet dans l'instant seulement qu'on connaîtra dans Madrid, par le courrier que j'enverrai au Roi, qui viendra vous apprendre que l'attaque des batteries flottantes était commencée à son départ du camp : ce qui, par ce moyen, sera connu du public à Madrid au moins vingt-quatre heures avant qu'on y apprenne le succès par le second courrier que je dépêcherai au Roi vingt-quatre heures après le départ de ce premier.

Certifiant en même-temps ici que la présente déclaration de ma part a été faite avec la permission expresse de M. le Comte de Florida-Blanca, Ministre d'État, et approuvée par Sa Majesté.

Signé, B. B. DUC DE CRILLON.

A Madrid, en partant pour Gibraltar, le 12 *Juin* 1782.

M. de Crillon connaît plus de vingt copies prises sur l'original dans Madrid, vingt-quatre heures avant qu'on eût pu y savoir

même, par un ballon, la catastrophe des batteries flottantes ; et il semble que cette pièce, rendue aussi publique en Espagne qu'en France, et à même d'être connue de toute l'Europe, est suffisante pour anéantir le mémoire anonyme, dans lequel l'auteur veut faire entendre que M. de Crillon se flattait de se parer des plumes du Paon, si les plumes n'avaient pas été brûlées. Mais les suffrages de Charles III, et du Prince, son auguste successeur, étant bien plus flatteurs pour son amour-propre, M. de Crillon ose rappeller ici qu'ils furent si contens de sa conduite, que l'ayant déjà fait Grand d'Espagne, sous le nom de Duc de Crillon, à l'occasion de la conquête de l'isle de Minorque, à son retour de Gibraltar, un an après, leurs Majestés lui donnèrent une nouvelle récompense, *pour ses nouveaux services rendus à Gibraltar*, (ce sont les propres expressions du diplôme) en lui accordant pour lui et les siens, à perpétuité, le titre de Duc de Mahon.

Après la publication de la paix, M. de Crillon étant arrivé chez le Roi à l'heure où tous les Ambassadeurs s'y trouvaient assem-

blés, Sa Majesté dit en le leur présentant: *Messieurs, je voudrais bien n'avoir écouté que les avis que m'a donnés M. de Crillon pendant toute la guerre; il n'y a rien de ce qu'il m'a avancé qui ne soit arrivé, excepté sur Mahon, qu'il a pris quinze jours plutôt qu'il ne me l'avait promis.* M. de Crillon eut l'honneur de lui répondre : *Au moins, Sire, Votre Majesté sait bien que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour combattre devant Elle le projet des batteries flottantes.* Sa Majesté répliqua : *oui, cela est très-vrai.* (Et en s'adressant encore aux Ambassadeurs) *Il aurait pris Gibraltar, si la paix s'était faite un mois plus tard;* Sire, je n'en désespérais pas, reprit M. de Crillon, parce que tout est possible aux troupes espagnoles et françaises, et à ma volonté de servir Votre Majesté; mais je ne l'en ai jamais assurée.

Ce qu'il y a cependant de très-vrai, c'est que depuis la destruction des batteries flottantes, M. de Crillon avait fait trois fois plus de chemin contre la place, qu'il n'y en avait eu depuis trois ans, et pendant le siége; puisqu'il était à cent cinquante toises d'élévation dans

la montagne, même sur la muraille de cette place du côté de nos lignes : ce qu'il a fait voir à M. Elliot, qui n'en revenait pas d'étonnement, ainsi qu'à M. de la Fayette et plusieurs Officiers français, venus de Cadix pour lui faire une visite à son camp. M. de Crillon avait établi dans la montagne un poste de 300 grenadiers, pour y soutenir les mineurs que toutes les forces d'Angleterre n'auraient pu en déloger, au moyen de l'ouvrage qu'il avait fait, pour embrasser la seule issue par où les ennemis auraient pu tenter des sorties; et par ce moyen, en relevant pendant la nuit le poste de grenadiers dans la montagne où ils arrivaient par une échelle qu'on retirait ensuite, on y travaillait à son aise, et si fort en sûreté du feu de la place, que les assiégeans n'y ont perdu, en allant relever le poste toutes les vingt-quatre heures, que cinq hommes pendant six semaines.

Beaucoup de personnes, des plus importantes dans l'armée française et espagnole, étaient d'avis que la destruction des batteries flottantes avait anéanti toutes nos espérances, et devait déterminer la levée du siége; et quelques Officiers généraux appor-

taient les plus grandes oppositions à l'exécution de l'ouvrage préliminaire que M. de Crillon avait fait cependant malgré leur avis. Il n'avait pas oublié la confiance avec laquelle M. le Comte de Florida-Blanca s'était ouvert à lui, sur l'importance de laisser l'Angleterre et l'Europe dans l'incertitude sur l'issue du siége de Gibraltar : il se garda bien de se laisser ébranler à cet égard.

Indépendamment des ressources que M. de Crillon trouvait en ses idées militaires, il y fut bien confirmé par le retour de M. de Salinas, qui lui apporta un ordre positif du Roi, de faire quelques démarches offensives, sans doute à l'appui de la négociation qui était sur le tapis; ce qu'il exécuta, en entreprenant d'essayer de s'ouvrir une entrée dans le rocher, en faisant sauter les batteries basses de la place. 1°. L'ouvrage qu'il venait de faire le mettait à l'abri de toutes sorties ; et dès-lors, étant devenu maître des approches de Gibraltar, il trouvait le moyen de s'établir, pour ainsi dire, dans sa muraille, et en conséquence de la volonté du Roi, de continuer des travaux en avant, qu'il pouvait faire durer autant

qu'il voudrait, et qui s'avançaient chaque jour plus utilement que ne peuvent le croire ceux qui ignorent les idées de M. de Crillon que la paix trouva dans cette situation.

M. de Crillon doit avouer, en revenant à toutes les difficultés qu'il éprouvait de la part de ceux qui s'opposaient à ses vues, qu'avant d'avoir connu la facilité avec laquelle furent exécutés et conduits au point de perfection par son Ingénieur en second, *Don Joachim Casa-Veilla*, Officier rempli de valeur, de connaissances et de talens, qu'il regrettait quelquefois M. d'Arçon. Ce dernier était parti, en lui laissant le souvenir de l'utilité dont il lui avait été dans le grand ouvrage qui fut fait au commencement du siége. M. de Crillon fit voir à M. le Comte d'Artois, au moment de son arrivée au camp, la disposition du tracé que M. d'Arçon avait faite d'une mer à l'autre, si considérable à la vue, qu'il paraissait impossible à exécuter dans une seule nuit. M. de Crillon avait mené ce Prince à la tranchée le matin, et à dix heures du même soir, il le conduisit à la ligne aux postes différens des troupes armées qu'il avait disposées avec son État-major de cavalerie

et

et d'infanterie, pour combattre l'ennemi en cas de sortie.

M. de Crillon n'avait pas voulu perdre un moment, pour faire voir au frère d'un grand Roi, le même jour de son arrivée au camp, l'ouvragele plus grand qui ait peut-être jamais été exécuté dans un siége, et dont on dit qu'il n'y a pas d'exemple dans l'histoire, puisqu'il y avait jusques à vingt-cinq mille hommes espagnols ou français employés à la fois, dont quinze mille étaient dans un exercice perpétuel, et dix mille armés pour les soutenir. Cet ouvrage fut exécuté avec tant d'ordre, de discipline et de silence, que le Général Elliot, Gouverneur de Gibraltar, et tous les Officiers, ont dit qu'ils avaient été long-temps se frottant les yeux à l'arrivée du jour avant de pouvoir se persuader ce qu'ils voyaient devant eux. Ils furent encore plus surpris, en voyant que cette nouvelle muraille bâtie dans une nuit, était entièrement à l'épreuve de toute leur artillerie, dont le feu, quoique très-vif, ne produisait aucun effet sur elle, et n'y causa pas le moindre dommage.

Cette nuit que M. de Crillon eut le bonheur

de dérober à l'ennemi par une espèce de miracle, ne nous coûta pas un seul homme, les Anglais n'ayant jetté sur les minuit, et pendant tout notre travail, qu'un seul pot à feu, et tiré un seul coup de canon, dont Mgr. Comte d'Artois entendit siffler le boulet sur sa tête, avec une espèce de plaisir, et la plus grande tranquillité, quoique ce fût le premier qu'il eût jamais essuyé : mais il s'en faut bien que ce fût le dernier, ayant plusieurs fois exposé sa vie pendant ce siège, ainsi que son frère d'armes, M. le Duc de Bourbon. Tous deux avaient la même envie de s'instruire, et couraient aux dangers avec le sang-froid qui caractérise le vrai courage héréditaire dans leur auguste Race.

M. de Crillon se fait un plaisir d'avouer ici que c'est à M. d'Arçon à qui il doit le principal succès de cet ouvrage ; et il est fort aise de trouver cette occasion, (en rendant le bien pour le mal que l'auteur du mémoire anonyme voulait lui faire) de témoigner que M. d'Arçon est plein d'activité, de courage, de moyens, et de connaissance du génie ; et qu'à ses batteries flottantes près, (ce qu'il faut lui

pardonner, parce que les plus grands hommes peuvent s'aveugler, sur-tout vis-à-vis de leurs enfans chéris), M. de Crillon a été parfaitement content de l'avoir avec lui, et qu'il serait encore très-empressé de l'employer par-tout si l'occasion s'en présentait, comme un excellent et habile Ingénieur, mais à condition qu'il ne le prendrait jamais comme son Gouverneur à la guerre, non plus que l'auteur anonyme, pour être son historiographe.

Au moment où cette dernière feuille allait être mise sous presse, on a envoyé à M. de Crillon un gros livre intitulé : *Conseil de guerre privé sur l'évènement de Gibraltar.* M. de Crillon n'avait aucune connoissance de cet ouvrage, quoiqu'il fût imprimé depuis six ans. Il l'a lu avec la plus grande attention, mais il n'a pu comprendre l'idée que l'auteur a conçu de sa personne, non plus que celle qu'il en a voulu donner au public, puisqu'il parle souvent obligeamment de M. de Crillon, et quelquefois plus que malhonnêtement.

Ce Général le remercie de ses complimens, et lui pardonne ses injures.

Quant aux bases que cet auteur donne comme certaines, pour excuser le malheureux succès des batteries flottantes, M. de Crillon croit avoir répondu d'avance, en prouvant que M. Elliot, aussi loyal Chevalier que grand Capitaine, lui a dit, en présence de tous les Officiers Espagnols et Anglais qui les accompagnaient, et sur la muraille même de sa place, en la lui faisant examiner, qu'elle n'avait jamais été touchée (1) par aucun boulet de nos batteries flottantes; ce qui est un peu contradictoire avec l'effet que l'auteur du *Conseil privé* prétend qu'elles

(1) La batterie, nommée *Tailla-Piedra*, que montait le Prince de Nassau, ainsi que celle sur laquelle étaient MM. d'Arçon et de Moreno, furent celles qui purent approcher le plus près de la place; mais elles furent arrêtées à six cents toises de la muraille par des roches et des bas-fonds, (ce qui a été vérifié) et il n'est pas étonnant, que le tir de ces deux batteries étant dirigé bas, selon les principes de l'artillerie, pour battre en brèche, n'ayant aucune élévation en parcourant une si grande distance) les boulets soient tombés dans la mer avant d'arriver à la muraille.

ont produit; *car à l'entendre, la destruction de ces murailles était déjà commencée d'une manière inquiétante pour les assiégés.* Ceux d'entre eux qui auront lu son ouvrage, n'auront pas été médiocrement étonnés de cet étrange récit.

Il ne reste à M. de Crillon qu'un mot à dire sur un projet de digue que l'auteur du *Conseil privé* lui suppose, et dont il raisonne sans le connaître.

On doit croire que si ce projet avait existé, M. de Crillon n'aurait sûrement confié (sur un point qu'il aurait jugé si important) l'ensemble et la chaîne de ses idées qu'au feu Roi d'Espagne, au Roi actuel, à M. de Florida-Blança, et à ceux dont ils auraient désiré avoir l'opinion. Quant à l'auteur du *Conseil privé*, la lecture de son ouvrage assure M. de Crillon qu'il ne l'a pas deviné et ne le devinera jamais. Et en supposant qu'il fût possible de soumettre aux yeux du public, avant le temps, le projet de M. de Crillon dans tous les détails de son exécution, et de ses moyens d'attaque et de défense, (tel qu'il a été approuvé par M. de Vallieres qui connoissait Gibral-

tar); et en supposant encore qu'il soit possible de réunir un nombre de vrais militaires capables de trouver le projet de M. de Crillon aussi extraordinaire que l'était celui de M. d'Arson, ne devrait-on pas au moins, en les comparant, dire de l'un et de l'autre, avec Racine :

Que pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés?

Celui de M. d'Arson est *achevé;* et M. de Crillon desire que le sien ne soit même jamais commencé.

Il préfère la paix aux plus brillans succès de la guerre, mais sans renoncer à l'espoir de servir (peut-être encore utilement) l'auguste Maison de Bourbon, si l'occasion s'en présentait dans quelque partie de l'univers que ce pût être.

FIN.

AVERTISSEMENT
POUR LA TABLE.

Toutes les actions dans lesquelles M. de Crillon a eu quelque part distinguée, ou a commandé en chef, sont rangées par ordre alphabétique, et désignées par des numéros distribués dans le corps de l'Ouvrage, selon les différentes époques dans lesquelles elles ont eu lieu.

A l'égard de celles auxquelles il s'est simplement trouvé, sans avoir été assez heureux pour contribuer à leurs succès, elles ne sont que citées selon leur date, sans numéros en tête.

TABLE
DES SERVICES MILITAIRES.

ERRATA ET OMISSIONS.

A.

N°. soixante-trois.

ALMEIDA, en Portugal. *Page* 230.

Anvers, en Flandres, comme Volontaire. *Trente-quatrième action.*

B.

N°. vingt.

Brasserie, sur le Danube. *Page* 41.

N°. trente-cinq.

Bertamont, au siége de Mons. *Page* 94.

N°. quarante-neuf.

Bielefeldt, en Vestphalie. *Page* 134.

C.

Colorne, première et seconde attaque de ce château, en Italie. Elles furent très-vives

et meurtrières pour le régiment du Roi, dans lequel était M. de Crillon ; mais il n'y fit que son devoir. *Cinquième et sixième actions.*

N°. cinquante-huit.

Cassel, dans la Hesse. *Page* 183.

N°. cinquante-neuf.

Cascade de Cassel, dans la Hesse. *Page* 184.

N°. soixante-quatre.

Castelblanco, en Portugal. *Page* 231.

D.

Dekendorff, arrière-garde, pour y arriver en venant du camp de Niderhaltac, comme Colonel du régiment de Bretagne, et Aide-de-Camp, ce jour-là, de M. le Comte de Saxe; nous y fûmes salués par le canon des ennemis, postés dans une petite isle.

Dekendorff, premier passage du Danube, en présence des ennemis, comme Colonel du régiment de Bretagne, et de même

ensuite comme Aide-de-Camp du même Comte de Saxe, ce jour-là.

Second passage du Danube, sous le même Général, à Straubing, avec le régiment de Bretagne, et toujours ensuite comme Aide-de-Camp du Comte de Saxe, ce même jour. L'objet de ce passage fut d'aller nous réunir avec M. le Maréchal de Maillebois, dans les gorges de Bramheroff, au camp de Plana ; nous eûmes-là plusieurs escarmouches, les deux armées étant restées près de trois semaines en présence, M. de Crillon se trouva à toutes ces petites actions, comme détaché ou comme volontaire. 15, 16 et 17es. *actions.*

E.

N°. trente-sept.

Etoiles (détachement des trois). *Page* 94.

Erfurt (marche sur) retraite sur Eisenack, camp retranché et marches différentes, jusques en Saxe, instructives pour M. de Crillon, mais sans événemens particuliers qui en méritent les détails. 51, 52 et 53es. *actions.*

F.

N°. vingt-sept.

Fribourg en Brisgaw (siège de), commandé par le Maréchal de Coigny, sous les yeux de Louis XV. *Page* 53.

N°. vingt-neuf.

Fontenoy (bataille de) sous les yeux de Louis XV, en Flandres. *Page* 54.

N°. soixante-deux.

Francfort (prise de) et arrangement des quartiers d'hyver de la seconde ligne. *Page* 207.

G.

Geradadda, siége de ce fort, quinze jours après celui de Pizzighithone, en Italie; action, mais où M. de Crillon ne fit que son devoir. 2e. *action.*

Guastalla, bataille dans laquelle le régiment du Roi fut encore écrasé, et servit avec la plus grande distinction; mais M. de Crillon n'y fit que son devoir. *Huitième action.*

Goito (château de) prise de ce château, par M. le Comte de Biron, depuis Duc et Maréchal de France, comme Colonel du régiment du Roi, M. de Crillon y était, mais n'y fit que son devoir. *Onzième action.*

No. cinquante.

Gotha (détachement de) sous les ordres de M. le Prince de Soubise. *Page* 140.

Gottinguen (prise de), marche instructive pour M. de Crillon, mais inutile à détailler. 57e. *action.*

No. soixante-huit.

Gibraltar (siége de), en Espagne. *Page* 328.

H.

No. treize.

Hilsperberg (attaque du château de) en Baviere. *Page* 6.

Ham (marche et prise de) en Vestphalie, au commencement de la troisième guerre, instructive pour M. de Crillon, mais trop

peu intéressante dans ses détails, pour n'être pas renvoyée à l'article de la surprise de Lipstaadt. dont elle fut la suite immédiate. 47e. *action.*

N°. cinquante-six.

Hoensburg (surprise du château de) par le Marquis de Crillon, fils aîné de M. de Crillon, qui n'avait alors que 13 ans, sous les yeux de son père. *Page* 180.

L.

N°. dix-huit.

Landaw, sur l'Iser. *Page* 10.

N°. soixante.

Lutzelberg, qu'on a oubliée de numéroter dans l'ouvrage, et qui se trouve à la suite du N°. cinquante-neuf, intitulé : *Détachement du camp de la Cascade. Page* 200.

M.

Milan (siége du château de) en Italie, en l'année 1733, sous M. le Maréchal de

Villars (1). M. de Crillon n'y fit que son devoir. 4e. *action*.

Mantoue (blocus de) en Italie, quelques canonades à essuyer de loin, avec très-peu de danger, mais opération de guerre d'un genre très-instructif. 12e. *action*.

No. trente-un.

Mesle (affaire de), dont le succès décide la conquête de la Flandre. *Page* 58.

No. trente-cinq.

Mons (siége de) en Flandres, attaque du

---

(1) M. de Crillon eut le bonheur de mériter, pendant ce siége, les bontés de ce Général, qui l'admettait quelquefois, malgré sa jeunesse, dans ses conversations familières du soir avec ses Aides-de-camp, du nombre desquels était M. le Duc de Nivernois, son camarade de Collége.

M. de Nivernois, par les graces innées de son esprit et ses connaissances déjà acquises, quoique dans l'âge le plus tendre, les rendoit aussi intéressantes et agréables, qu'elles étaient instructives, par les préceptes militaires d'un Capitaine aussi expérimenté que l'était M. le Maréchal de Villars.

côté de la porte de Nimi, comme Colonel du régiment de Crillon. *Page* 93.

N°. trente-six.

Mons (attaque de), du côté de la porte de Bertamont, comme Brigadier, dont le service était à part de celui de Colonel. *Page* 94.

Montalban (siége de) en Italie. M. de Crillon n'y fit que son devoir, 44e. *action.*

No. soixante-six.

Minorque (conquête de l'île de). *Page* 261.

No. soixante-quatorze.

Mahon (siége et prise du fort Saint-Philippe). *Page* 301.

N.

Niderhaltac (arrière-garde du camp de) jusques au camp de Dekendorff, sous les ordres et sous les yeux de M. le Comte de Saxe; il fallut une grande habileté et autant d'adresse de la part de ce Général, pour entreprendre cette marche en présence de l'ennemi, et d'un ennemi aussi habile que

le Général *Kewen-huller*, qui n'ignorait pas que nous nous étions fourrés dans une gaîne, d'où nous ne pourrions sortir qu'en passant par un défilé de six hommes de front, bordé d'un rocher par un côté, et de l'autre, par le Danube, qui formait précisément vis-à-vis ce défilé, une île, dans laquelle les ennemis avaient établi une batterie de canon, dont il fallait nécessairement que notre armée essuyât le feu en défilant. M. de Crillon, aussi-tôt que le régiment de Bretagne, dont il était Colonel, eut passé le défilé, revint trouver M. le Comte de Saxe, qui lui avait permis de passer à sa suite avec l'arrière-garde de l'armée, et de lui servir d'Aide-de-camp le reste de cette journée; mais il n'en fait pas un article personnel. 15e. *action.*

No. trente-trois.

Nieuport, (siége de) en Flandres, sous M. de Lowendal. *Page* 93.

No. trente-huit.

Namur, (siége de la ville de) sous M. le Comte

Comte de Clermont-Prince, et M. de Lowendal. *Page* 101.

No. trente-neuf.

Namur (siége de la citadelle de) quinze jours après le premier. *Page* 111.

Nice (siége de la citadelle de) en Piedmont. 43e. *action.*

O.

O (château d') petite fusillade à un fourrage, et marche préliminaire, pour le sommer de se rendre, qui fut inutile pour le succès, mais instructive par ses détails, quoique trop peu intéressans pour mériter un numéro particulier. M. de Crillon se trouva comme volontaire et Aide-de-Camp, ami de l'Officier-général, chargé de ces deux expéditions. 14e. *action.*

No. trente-deux.

Ostende, sous M. de Lowendal, en Flandre. *Page* 92.

P.

No. premier.

Pizzighithone (siége de). *Page* 1re.

N°. sept.

Parme (bataille de). *Page* 5.

Q.

N°. vingt-trois.

Quatre-Vents (attaque du poste des) sur la chaussée de Saverne en Alsace. *Page* 46.

N°. vingt-quatre.

Quatre-Vents, retraite. *Page* 49.

R.

Reggiolo (siége du château de) M. le Comte de Biron, depuis Duc et Maréchal de France, Colonel alors du régiment du Roi, fut chargé d'enlever ce poste avec son régiment, et le força à capituler, après quelques heures de tirailleries; nous y perdîmes une douzaine de soldats, et y fîmes prisonniers une centaine de Croates. M. de Crillon n'y fit que son devoir. 10e. *action.*

N°. quarante.

Rocoux (bataille de). *Page* 115.

N°. cinquante-cinq.

Rosback (bataille de). *Page* 171.

Ratisbonne, retraite depuis Ratisbonne jusqu'en France. 21^e^. *action.*

Rhin (lorsque l'armée eut repassé le) le Comte de Saxe, chargé de la défense d'une partie considérable des bords de ce fleuve, détacha en chef M. de Crillon, quoiqu'il ne fût que Colonel, avec la brigade de Bretagne qu'il commandait, en y ajoutant le commandement de plusieurs piquets de cavalerie et d'infanterie de différents régimens, et celui de *Royal-Italien* en entier, sans vouloir y mettre ni brigadiers, ni maréchaux-de-camp, qui avaient demandé ce poste; M. de Crillon le conserva tranquillement, jusqu'à ce que l'on fût persuadé que les ennemis n'oseraient rien tenter sur le Rhin; on envoya alors le régiment de Bretagne, réduit à deux cents hommes, en garnison au Fort-Louis du Rhin.

Quinze jours après, les ennemis passèrent ce fleuve vis-à-vis de Rennevillers, et on fit

marcher le régiment de Bretagne, en poste sur des charriots, pour aller au secours de cette partie, mais M. le Comte de Bérenger avait déjà obligé, avec la plus grande valeur, les ennemis de se retirer : ils avaient néanmoins conservé un pont sur un bras du Rhin, dans une presqu'île; appellée Reynack, qui en formait la tête, et dont l'autre bord tenait à notre côté, et qu'ils avaient retranchée; on y fit marcher sur-le-champ le régiment de Bretagne, et on y établit une tranchée. M. le Maréchal de Coigny ayant rassemblé à ce poste toutes les forces qu'il pût ramasser, capables de les arrêter; nous y fûmes bombardés et canonnés durant trois semaines. 22^e. *action.*

S.

Secchuia (affaire de la) M. de Crillon y marcha avec des piquets du régiment du Roi, pour soutenir les troupes qui avaient été surprises, et qui se retirèrent, commandées par M. le Maréchal de Broglio, père du Maréchal actuel, derrière le camp des Sept-Navilles, d'où l'armée se retira à Guas-

talla, sur le Pô, et où l'armée se rassembla pour y attendre l'ennemi. M. de Crillon n'y fit que son devoir. 8e. *action.*

T.

Tortone (siége de) comme volontaire. 4e. *action.*

V.

Var (passage du) dans le comté de Nice, sous les ordres du Maréchal de Belisle, où M. de Crillon avait été envoyé, comme Maréchal-de-Camp, avec deux brigades d'infanterie, pour chasser l'ennemi qui était en Provence. M. de Crillon passa cette rivière au gué, avec l'infanterie, sur les épaules d'un grenadier; mais n'y fit que son devoir. 42e. *action.*

Vintimille (siége du château de) comté de Nice. M. de Crillon n'y fit que son devoir en qualité de Maréchal-de-Camp. 45e. *action.*

W.

No. cinquante-quatre.

Weissenfelds (affaire de) pont brûlé par M. de Crillon, en présence du Roi de Prusse en personne. *Page* 150.

N°. soixante-quatre, ne faisant qu'un même numéro avec celui de Castel-blanco.

Willaveilha (affaire de). *Page* 244.

Fin de la Table des services Militaires.

DERNIÈRE NOTE.

M. de Crillon ne peut s'empêcher de prouver encore ici à l'auteur du *Conseil privé sur l'évènement de Gibraltar*, combien il s'est trompé, en lui supposant un projet pour l'exécution duquel il aurait fallu dit-il, des années. M. de Crillon, qui se glorifie d'être le seul auteur et inventeur d'un projet qu'il a remis au Roi, après avoir consulté (uniquement sur l'espace de temps nécessaire à l'exécution) des personnes de l'art aussi habiles et plus, connues en Europe dans ce genre, que tout le *Conseil privé ensemble*, a assuré Sa Majesté

et M. le Comte de Florida-Blanca, en présentant son projet, qu'il répondait de son succès, malgré tous les efforts prévus de l'ennemi, pourvu qu'il eût trois mois de préparation, et qu'il ne demandait que trois autres mois pour l'exécution totale ; et il ose encore en donner ici les mêmes assurances à Sa Majesté.

L'auteur du *Conseil privé* accuse aussi injustement l'artillerie de terre, qui a fait le feu le plus violent et le plus continuel dès le commencement de l'attaque des batteries flottantes, et qui l'a continué jusqu'à quatre heures après-midi, temps où l'embrâsement des prames déjà établi sans remède, on ne pouvait les sauver, puisqu'on avait négligé de placer ce qu'on nomme, en terme de marine, des corps morts pour les toüer ou retirer, quoiqu'il soit prouvé que M. de Crillon l'avait proposé dans des conseils de guerre tenus devant Monseigneur Comte d'Artois, qui y a signé ; et ce fut dans un de ces mêmes conseils tenu quinze jours avant l'attaque, dont l'original existe, dans lequel a aussi signé M. Comte d'Artois, que ce Général déclara qu'il se démettait entièrement de tout

ce qui regardait les détails de l'attaque par mer, ainsi que de celui des prames sur MM. de Moreno et d'Arçon, qui s'en chargèrent depuis cette époque, et s'en rendirent responsables selon leur propre signature dans le même conseil de guerre.

FIN.

ERRATA.

Page 44, lig. 7, et p. 45, lig. 16, Reinac, *lisez* Reinach.
Page 61, ligne 14, cette, *lisez* cet.
Page 142, lig. 17. permisson, *lisez* permission.
Page 183, lig. pénultième, revevant, *lisez* revenant.
Page 188, ligne 6, ou, *lisez* où.
Page 203, ligne 5, eù, *lisez* où.
Page 205, lig. 9, ccmme, *lisez* comme.
Page 215, *ajoutez au bas de la page* : plus, ou deux millions quatre cents.
Page 223, ligne première, me, *lisez* ma.
Page 242, ligne dernière, Lillers, *lisez* Tillers.
Page 254, ligne dernière, *rayez* témé.
Page 259, ligne 15, ce Capitaine, *lisez* l'un d'eux.
Page 261, ligne 2, leurs, *lisez* Anglais.
Page 306, lig. 11, menaçant, *lisez* ménageant.

Heeresbücherei Wien